

*R*  
GUY DE CHARNACÉ

---

NOTES

D'UN

PHILOSOPHE PROVINCIAL

---

*Librairie académique PERRIN et C<sup>ie</sup>.*

A M. Lardé !  
Reconnaitre l'auteur  
de l'œuvre de M. Lardé

Avril 1901.

Lhermann

NOTES

D'UN

PHILOSOPHE PROVINCIAL.

DU MÊME AUTEUR

|   |         |
|---|---------|
| Drame mystérieux . . . . .                              | 1 vol.  |
| Une Parvenue . . . . .                                  | 1 —     |
| Un Homme fatal . . . . .                                | 1 —     |
| Le Baron Vampire . . . . .                              | 1 —     |
| Vaincu . . . . .  | 1 —     |
| Expiation . . . . .                                     | 1 —     |
| L'Amour et l'Argent . . . . .                           | 1 —     |
| Journal d'un Amoureux . . . . .                         | 1 —     |
| L'Esclave . . . . .                                     | 1 —     |
| Les Femmes d'aujourd'hui . . . . .                      | 1 —     |
| Nouveaux Portraits . . . . .                            | 1 —     |
| Causeries sur mes Contemporains . . . . .               | 1 —     |
| Réponse à l'Homme-Femme de Dumas . . . . .              | broch.  |
| L'Amour dans le Roman et chez les Philosophes . . . . . | —       |
| Musique et Musiciens . . . . .                          | 2 vol.  |
| Les Étoiles du Chant . . . . .                          | 3 fasc. |
| Gluck et Weber . . . . .                                | 1 vol.  |
| Les Théâtres Lyriques subventionnés . . . . .           | broch.  |
| Wagner jugé par un Allemand . . . . .                   | —       |
| Souvenirs d'une jument de chasse . . . . .              | 1 vol.  |
| Les Veneurs ennemis . . . . .                           | 1 —     |
| Le Chasseur noir . . . . .                              | 1 —     |
| Études d'Économie rurale . . . . .                      | 1 —     |
| Études sur les Animaux domestiques . . . . .            | 1 —     |
| Les races Chevalines françaises . . . . .               | 1 —     |
| Les races Bovines françaises . . . . .                  | 1 —     |
| Les Œuvres posthumes de Baudemont . . . . .             | 2 —     |

T4B21

GUY DE CHARNACÉ

NOTES



D'UN

PHILOSOPHE PROVINCIAL

PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDIER  
PERRIN ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1900

Tous droits réservés.

## AVANT-PROPOS

---

*Les notes que je livre aujourd'hui au public ont été écrites, au jour le jour, pour une revue provinciale et dans l'ordre où je les présente ici. Une première année, elles portaient le titre de « Propos d'un Philosophe », une seconde celui de « Lettres d'un Provincial ». De là le titre de ce volume, titre qui indique bien son véritable caractère, dépourvu de toute prétention vers de hautes destinées. Mon but, en publiant ces notes, est de montrer à mes confrères en littérature, qu'en cessant d'écrire des romans ou de faire de la critique, un long séjour à la campagne ne m'empêchait pas de penser et de livrer mes idées à mes compatriotes dans le recueil dont ils me confiaient la direction. A ce dessein s'ajoute le désir de laisser à mes collaborateurs un sou-*

*venir plus solide que les feuilles éparses de la Revue Angevine.*

*En dehors de ma province, on s'étonnera, sans doute, qu'aucune de mes notes ne porte sur les sujets qu'offre nombreux la politique de notre pays et que j'effleure, seulement, dans un post-scriptum, ajouté au volume. Aussi une explication n'est-elle pas superflue. A Paris, toute revue, suivant les grands courants littéraires ou artistiques, s'inspire aussi des idées d'un groupe politique, opinions résumées dans le bulletin de la quinzaine. En province, il en va tout autrement. Quelques esprits venus des points les plus opposés, mais, tous, tournés vers les arts et la littérature, se réunissent pour fonder une revue, à l'exclusion de toute préoccupation politique; comment, dès lors, y introduiraient-ils des éléments de discorde, en se mêlant aux querelles des partis? La Revue Angevine s'en tient éloignée et elle a tout lieu de s'en applaudir, puisque ses fondateurs et ses collaborateurs, d'opinions politiques fort opposées, fraternisent plusieurs fois l'an, dans des dîners et dans des soirées, où seuls, l'art et la littérature ont leur place marquée. Malgré cette restriction, notre Revue ne chôme pas. Elle publie des nouvelles inédites signées de M. Legras que nous a ravi*

*le Journal des Débats, de M. Verrier, professeur au Lycée David, de M. Poirier, le vaillant directeur du journal L'Anjou, et de quelques jeunes filles qui cachent, sous des pseudonymes, leurs essais littéraires. La première, en France, notre Revue a traduit de petits romans philosophiques d'un écrivain anglais, maintenant très en vogue, M. Rudyard Kipling.*

*Un éminent philosophe allemand M. Max Nordau, et M. Léon de Tinseau, le romancier à la mode, nous ont, deux ou trois fois, honorés de leurs communications. M. Lucien Arréat, rédacteur de la Revue Philosophique, ne dédaigne pas d'écrire pour nous des travaux critiques et même des nouvelles. Pour les sciences, M. Durand-Gréville, M. le Dr Motais, l'émule des plus fameux oculistes de l'Europe, nous informent aux découvertes scientifiques récentes et plus spécialement aux différents modes de la lumière et à ses applications. M. le Dr Jagot nous parle de ses voyages, à côté de M. Grille. M. Eugène Gasté, le brillant avocat à la Cour d'appel d'Angers, se souvenant de ses premières armes dans les journaux de Paris, nous consacre, de loin en loin, les loisirs de son esprit, l'un des plus ornés et des plus acérés qui soient. M. Joseph Joubert nous tenait au courant des questions qui s'agitent en*

*Orient, en homme qui les connaît bien, parce que les lieux lui sont familiers. Il nous a malheureusement quittés. M. Le Royer nous a donné des critiques littéraires remarquées à Paris, aussi bien que celles d'une femme de mérite, dont la modestie se cache sous le pseudonyme de Yves Mainor. Celui d'Éva signe des poésies, comparables aux meilleures, où la profondeur le dispute au rêve, tandis que M. Xavier de la Perraudière donne carrière à sa verve humoristique et mordante, que M. Miron d'Aussy manie finement l'ironie, ou que M. Philouze, rédacteur en chef du Journal de Maine-et-Loire, un lettré, nous parle de littérature, ou nous entretient en vers de sa Bretagne. Le baron de Villebois-Marcueil fouille nos archives départementales, section de l'archéologie, pendant que M. de la Villebiot nous intéresse avec les mœurs et les coutumes de nos ancêtres. Les revues de Paris n'ont pas d'écrivain plus fin, plus subtil, plus délicat que M. Marcel Morry et les journaux de polémiste plus spirituel que le père de notre jeune et très distingué collaborateur. Les petits tableaux du rédacteur du Petit Courrier représentant la côte bretonne, exhalent un exquis parfum de terroir. M. le comte Gousset nous donne de loin en loin, d'exquises fantaisies litté-*

*raires. M. Bonnemain, professeur au lycée d'Angers, traite, chez nous, les questions d'instruction publique. Nous avons aussi un chroniqueur, dont la plume légère sait donner aux faits provinciaux un tour charmant et tout à fait sui generis, rappelant les maîtres de la chronique, dont M. Verrier suit gaiement les traces. Qui ne connaît dans le monde des arts le talent et le savoir de M. le comte de Romain, président des Concerts Populaires d'Angers ? Comme critique de musique et de peinture, il occupe le premier rang et son autorité est incontestée aux bords de la Loire comme à Bayreuth. Ai-je besoin de dire qu'un officier de valeur nous tient au courant des choses de l'armée et qu'un zootechnicien nous parle d'élevage, cette branche de l'économie rurale où l'Anjou s'est fait une renommée ? Notre histoire locale trouve des interprètes érudits chez M. Aimé de Soland, chez M. Planchenault, élève de l'École des Chartes, chez M. La Bessière, chez M. Gontard de Laignay, l'auteur des Maires d'Angers, chez M. Queruau-Lamerie, l'historien du théâtre et du clergé angevins, pendant la Révolution, chez M. Leroux-Cesbron, le biographe du conventionnel Lofficial, un Angevin. Enfin M. le comte de Castries, l'auteur de l'Islam, un livre*

remarquable très discuté, nous parle de nos colonies, de l'Afrique et de l'Algérie, où il servit pendant plusieurs années dans les rangs de notre armée.

Si j'excepte la politique, il n'est pas de branche de l'activité humaine qui n'ait rencontré dans la Revue Angevine des écrivains consciencieux et habiles, à la tête desquels rayonne l'auteur de *Donatienne* et de *La Terre Qui Meurt*, M. René Bazin. L'incomparable paysagiste vient de mettre un pied sous la coupole du Palais Mazarin, où il ne tardera pas d'entrer, apportant ainsi un nouveau lustre à l'Anjou, la terre des poètes aimés des dieux. En effet, nos coteaux ne voient pas seulement mûrir les plus belles fleurs, les meilleurs fruits, notamment ces petites cerises dont l'administrateur éclairé de notre Revue, le grand industriel angevin, a fait la liqueur des dames, le guignolet d'Angers, que M. Cointreau a rendu célèbre en Europe, et ce raisin dont le vin généreux brille dans les verres, comme la topaze scintille au cou d'une jolie femme. De tout temps, notre terre angevine a produit des poètes, des historiens, des artistes, qui revivent dans leurs descendants de ce siècle finissant.

En consacrant mon temps à la direction d'une revue provinciale, j'avais pour princi-

pal objectif un essai de décentralisation littéraire, le seul que j'y puisse tenter. Les fondateurs et les abonnés de la Revue Angevine me rendront, je l'espère, cette justice que nous avons atteint notre but. Dans notre recueil littéraire, sont nés de jeunes talents dignes de leurs devanciers, poètes et prosateurs angevins. collaborateurs dévoués auxquels je dédie ce livre.

G. C.

# I

Il y a trois quarts de siècle que le livre de J.-G. Fichte est classique en Allemagne. Et, cependant, nous ne le connaissons que depuis peu de temps, par la traduction de M. Léon Philippe. Il mérite par la pensée qui l'anime, mieux que par son expression nébuleuse et déclamatoire, d'être connu et médité chez nous. Prononcés à Berlin, un an après Iéna, sous l'œil du vainqueur, ces discours sonnent comme un appel au patriotisme, au nationalisme allemands, à la libre possession du moi allemand, à la préparation d'une revanche. Et quand on voit comment cet appel a été compris et entendu, et quelles furent ses suites successives, suites dont le récent voyage de notre flotte à Kiel n'est pas le moindre inci-



dent, on peut souhaiter que les raisons données par Fichte, à la nation allemande, de se ressaisir après ses désastres, soient comprises des Français et qu'ils en profitent. Que n'avons-nous une reine Louise et un baron de Stein pour patronner des *Discours à la nation française*, entraînée hors de ses voies naturelles et devenue la servante de l'Europe.

En écrivant le nom de cette première libératrice de la Prusse, une figure bien intéressante, j'ai sous les yeux son portrait peint par Dieschsten. Il la représente en habit de cheval, assise sous un arbre, tenant les rênes de son cheval blanc d'Orient. La reine se repose, après une revue de ses troupes. Enlevant son chapeau, orné d'une plume noire, elle laisse voir sa tête de vingt ans, couronnée de cheveux blonds bouclés. Aujourd'hui, elle repose à Charlottenburg, plus glorieuse par ses aspirations et ses prophéties, plus allemande, assurément, que Goethe ne reste glorieux et prophète, quand il s'écrie : « Le patriotisme, Dieu nous en préserve ! » C'est à cette reine jeune et belle, qui sut entraîner sa cour contre Napoléon, quand les peuples et les rois s'inclinaient devant lui,

que la Prusse dut son relèvement dont Stein, Humbolt et Fichte furent les premiers artisans.

Les *Discours à la nation allemande* sont, les uns patriotiques, les autres philosophiques et pédagogiques. Dans les premiers Fichte ne craint pas de dire aux Allemands qu'ils sont, seuls, responsables de l'invasion napoléonienne et que, seuls, ils pourront réparer ses malheurs et en empêcher le retour. Il cherche les causes du mal et les trouve dans l'égoïsme et aussi dans l'engouement qu'elle montre pour tout ce qui est et vient de l'étranger, produits intellectuels et matériels. « L'égoïsme arrive à son *summum* quand il a gagné tous les sujets gouvernés, sauf de rares exceptions, puis les gouvernants eux-mêmes, devenant ainsi le seul mobile de toutes leurs actions. » Il regarde l'égoïsme comme la source de toutes les corruptions et on ne peut que l'approuver quand il adjure les conducteurs du peuple de ne pas se laisser entraîner à cet égoïsme qui les corrompt et les rend oublieux de leur devoir et de leur honneur ! Quelles leçons pour les centaines de gouvernants qui ont charge de l'âme de la France ! Que de hontes, en effet, nous seraient épargnées si à

l'égoïsme matériel on substituait l'amour du bien, le culte intime de l'honneur, passant avant toutes les jouissances ; si aux préoccupations de secte, qui dirigent les gouvernants, on songeait seulement au bien public ; si l'idée de justice dominait la pensée des juges et si la pénalité frappait les coupables « sans exception ni adoucissement », comme le demandait Fichte ! Mais l'idée de l'honneur est tellement battue en brèche par les faits qui se déroulent à nos regards étonnés et attristés, que la voix populaire semble aller, de préférence, aux coupables, les investissant de tous les pouvoirs !

Si je recommande aux Français les conseils donnés par le philosophe allemand à sa nation, vaincue par nos armes, mais non domptée, je ne professe qu'une médiocre admiration pour sa métaphysique, pour son style ampoulé, sa forme obscure et sa discourtoisie envers l'étranger, qu'il injurie de son mieux. En revanche, quelle apologie enthousiaste de sa race ! Il a horreur de tout ce qui n'est pas allemand, de l'esprit latin, des langues d'origine latine, de notre Renaissance, de notre langue, la plus noble, la plus affinée, la plus pure, celle du xvii<sup>e</sup> siècle, de toute

notre littérature qui, à son dire, en serait encore à produire un chef-d'œuvre ! Ce n'est pas qu'il ne la comprenne, car quand l'Allemand le veut bien, il en pénètre mieux que nous tous les secrets ; du moins Fichte le déclare avec assurance.

Ce que le monde attendait, paraît-il, c'était la Renaissance allemande qui sera profitable à tous les peuples et surtout à celui de France, au vainqueur d'alors. D'ailleurs, cette renaissance n'est-elle pas une nécessité métaphysique et théologique ? Les Allemands n'ont-ils pas reçu de Dieu la mission de représenter l'humanité tout entière ? Leur nom, lui-même, le proclame bien haut : *All-Man*. Ils sont le type primitif de l'homme et, sous la plume de l'écrivain prussien, l'humanité devient l'*Allemanité* ! Ne faut-il pas rire un brin ? Cela délasse de ses vagues rêveries, de celle-ci, par exemple : qu'il incombe aux Allemands « de relier l'ordre moral établi dans la vieille Europe à la vraie religion conservée dans l'antique Asie et ainsi d'inaugurer une époque nouvelle. » Déjà, la nation allemande s'est mise à l'œuvre puisqu'elle « a toujours travaillé à la culture de l'espèce humaine, » culture qu'elle a parachevée, affirme-t-il. On se

demande devant de tels éloges comment, « une histoire enthousiaste des Allemands », au moyen âge, l'œuvre rêvée de Fichte, n'a pas encore été faite ? « Elle deviendrait le livre national et populaire, absolument comme la Bible et les Cantiques ! » Excusez du peu ! Mais rien ne paraît impossible à notre philosophe qui entrevoit déjà le moment où l'esprit allemand volera vers les sphères de vérité et cela sans qu'il puisse « faire autrement. » Ce sera chez lui une nécessité. Heine ne voyait pas de si belles choses dans sa patrie qui, plus d'une fois, sentit ses traits acérés. Je ne crois pas, notamment qu'il crût « la philosophie achevée au delà du Rhin ». Mais toutes ces louanges hyperboliques produisirent leur effet heureux sur les contemporains et les successeurs de Fichte, dont il convient de louer la mâle énergie et le sentiment patriotique, alors qu'autour de lui tous désespéraient. Il donna, certes, un noble exemple et forgea, dans un acier d'une belle trempe, les premières armes dirigées contre nous en 1870.

Nous fûmes plus mal inspirés alors, lorsque, par la plume de M<sup>me</sup> de Staël, nous nous engouâmes de tout ce qui se faisait, se disait et s'écrivait en Allemagne. N'était-ce pas deux

ans après que Fichte nous accablait de ses injures, que la fille de Necker composait son livre, appelé justement par Napoléon, une œuvre peu française ? « Par ce traité de l'Allemagne, disait dernièrement un critique, les formes hésitantes, les conceptions inachevées, les rêveries confuses et à peine larvées de ce qu'on appelait, par une agréable ironie, la pensée germanique, commencèrent à nous venir. » L'indéfini, l'amorphie s'emparaient de notre philosophie, de notre littérature, de nos arts. Edgard Quinet fut l'un de ses ouvriers. Plus tard, Dollfus et Nefftzer fondaient la *Revue germanique*, qui succomba sous nos désastres, entraînant dans la mort le second de ses fondateurs, devenu rédacteur en chef du *Temps*. Pauvre Nefftzer ! il expia chèrement ses illusions et ses erreurs, puisqu'il vécut assez pour voir son Alsace sous les griffes de l'aigle prussien. Je fus l'un de ses derniers et de ses rares confidents et je sais tout ce qu'il souffrait alors, voulant que personne ne devint le témoin de ses regrets et de son découragement. Aussi déposa-t-il la plume à l'ouverture des portes de Paris. Il sentait, d'ailleurs, un souffle nouveau passer sur la maison qu'il dirigeait depuis le premier

jour, et il lui semblait que ce souffle devait l'emporter plus loin qu'il ne le voulait.

D'autres, et ils sont nombreux, n'ont pas été guéris depuis cette date funeste de 1870. Si, encore, l'énergie indomptable, la persévérance, l'esprit de discipline, le respect de l'autorité chez nos adversaires nous eussent frappés et amenés à de salutaires réflexions, il y aurait lieu de s'en féliciter. Mais l'admiration ressentie pour l'Allemagne n'eut point ces vertus pour objectif. On la plaça, précisément, là où notre génie ne pouvait s'acclimater. La pensée, la poésie, la musique, la science, la philosophie allemandes, sans oublier le socialisme allemand, tout cela fut imposé à nos cervelles et à nos goûts. Et, comme si ce n'était pas assez de cette *germanisation*, on évolua plus loin encore, jusque dans les brumes du Nord. La génération de 1871 ne jure que par Ibsen, Tolstoï et Wagner. L'esprit classique, dont la France avait vécu au temps de ses plus belles floraisons, fut rejeté par ceux-là mêmes qui en avaient la garde. Il en résulte une déformation générale des intelligences et de ce qu'elles produisent. Deux philosophes allemands : Nietzsche et Max Nordau, eurent beau caractériser savam-

ment l'homme qui synthétise l'Allemagne moderne, le premier dans une brochure irrévérencieusement intitulée : *Le cas Wagner*, le second dans une œuvre considérable, sorte d'hôpital construit principalement pour les dégénérés ou les aliénés, les germanisants crièrent si haut qu'on organisa des pèlerinages à Beyreuth. Puis, cette visite annuelle ne suffisant plus à la piété des fidèles, on intronisa le dieu chez nous et si promptement, que les badauds restèrent ébaubis devant les cris sauvages des Walkyries.

Comme il arrive au lendemain des grandes convulsions, des phénomènes morbides apparaissent dans les nations comme chez les individus. Désemparés après nos malheurs, nous accueillîmes les intrigants et les aventuriers du monde entier, affluant de toutes parts chez nous, comme les oiseaux de proie sur les cadavres. Des Badois, des Génois, des Juifs, c'est-à-dire des Sans-patrie, se hissèrent aux plus hauts emplois, aux plus grandes dignités, trainant dans la boue le signe d'honneur et vendant leur patrie d'adoption. La France n'est plus la France. Le cosmopolitisme l'envahit et il n'est pas une de nos hontes, pas un

de nos procès scandaleux, pas un « non lieu » célèbre où ne figure un nom étranger ! Il est temps de se ressaisir, comme le demandait Fichte à la nation allemande ; il est temps de rendre la France aux Français. La jeunesse le comprend-elle ? Il est permis d'en douter, quand on voit un jeune homme, lauréat du prix d'honneur de philosophie, au Concours général, conseiller à ses camarades, dans une lettre au *Figaro*, de suivre les directions politiques du Pape<sup>1</sup>.

Les Allemands comprennent autrement leurs devoirs d'Allemands. Un jour, à Dresde, à un cours de mathématiques spéciales, notre professeur, l'*oberleutnant* Kœlher, celui-là même qui, comme général en chef de l'artillerie saxonne, bombardait Paris de la terrasse de Saint-Germain, releva l'un de ses élèves qui employait une locution française. Et, s'adressant à moi, il me demanda si j'avais quelquefois entendu, au collège de Vendôme, un élève

<sup>1</sup> Comme chef suprême de la catholicité, le Pape est infaillible. A ce titre, il doit être obéi dans le domaine de la religion. Mais un étranger, quel qu'il soit, n'a pas qualité pour diriger la politique d'un groupe quelconque de la nation française.

s'exprimer en allemand ? Et sur ma réponse négative il reprit :

« Vous entendez, herr von Finck, jamais, jamais ! »

---

## II

Au nombre des faits nouveaux ou seulement rajeunis, au milieu desquels marchent nos civilisations, de plus en plus compliquées, l'observateur rencontre l'antisémitisme. N'est-il pas singulier que, dans un temps où l'indifférence en matière de religion, semble nous gagner, la marche des gouvernements se trouve précisément entravée par les questions religieuses? En Orient comme en Occident, elles deviennent, partout, la cause de toutes les complications politiques. Même ceux qui veulent les peuples sans religion les redoutent, comme en témoigne ce cri de guerre : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! »

Aujourd'hui, regardant plus loin de nous, nous voyons, dans la capitale d'un monarque dévot, s'élever un conflit entre le juif et le chré-

tien, conflit où la voix populaire gronde jusqu'aux pieds du trône? Et qui le croirait? C'est le juif qui l'emporte sur le chrétien dans les conseils du souverain. N'est-ce pas là l'un des faits les plus inattendus, les plus étranges que l'historien ait à noter sur ses tablettes?

Ainsi, voilà une ville, la capitale d'un grand empire, Vienne, qui, deux fois, nomme pour bourgmestre un antisémite, un chrétien qui se réclame de sa religion et dont le chef suprême, dont le monarque catholique casse l'élection, sous la pression du juif! Vraiment notre génération est conviée à des spectacles bien extraordinaires! Et qu'on ne croie pas que cette levée de boucliers contre le sémitisme abrite des projets révolutionnaires. Le programme des Lueger et des Lichtenstein affirme seulement les sentiments patriotiques et dynastiques de l'antisémitisme.

La question, à la vérité, se complique, ici, d'une question de race, facteur important, prédominant qui inspire au philosophe de hautes réflexions, dont il doit compte à ses contemporains.

Les antisémites sont, en effet et surtout, des patriotes, puisqu'ils luttent contre des

hommes sans patrie. Car ceux-ci s'établissent partout où ils peuvent conquérir la richesse. Grâce à leur génie financier, les juifs sont devenus les véritables rois de l'or, à Vienne comme à Paris, à Berlin comme à Londres, et l'on peut dire que les banques détiennent l'avenir du monde civilisé! Ils créent les crises et les finissent, décident de la paix ou de la guerre, décrètent à leur gré le crédit ou la ruine des États. Louis XIV disait : « L'État, c'est moi ! » Le juif peut dire : « Le monde, c'est moi ! »

Seul, de tous les gouvernants, le czar a compris la puissance et la nocuité des juifs. Il les chasse de son empire comme des bêtes malfaisantes, comme Alfred, roi d'Angleterre, chassait les loups. Mais bien autrement nuisibles sont les premiers. Les corrupteurs, les traîtres sont juifs et, à proprement parler, ils ne sont ni corrupteurs, ni traîtres, parce que nés dans la corruption sur les grands chemins du monde, ils vivent pour le gain, au préjudice des nationaux chez lesquels ils s'arrêtent un moment. Voyageurs errants, ils n'ont pas même la notion de la patrie! Leur race a voué une haine séculaire aux chrétiens, haine sans cesse avivée par les préceptes du

Talmud : « Tous les chrétiens sont dignes de mort, même les meilleurs », dit-il. Et leur loi religieuse leur fait un mérite de ruiner le chrétien par tous les moyens, par l'usure, par le vol. Les gouvernants européens qui admettent les Juifs à partager les bénéfices moraux de la nationalité n'ont pas lieu de s'étonner de certains actes que nous nommons crimes, et qu'eux, les juifs, nomment vertus : Dreyfus ne fut point un traître, comme notre morale l'entend. Il vendait la France, les secrets de l'armée, comme ses frères de la finance trafiquent de notre or. Pour eux, je le répète, c'est un devoir. Vous entendez — un devoir !

---

## III

Le monde actuel des salons offre aux survivants des générations précédentes de bien singuliers usages. Ceux ou celles qui se sont abstenus de le fréquenter pendant quelques années et qui, pour une raison ou pour une autre, sont obligés d'y reparaitre, sont journellement choqués par des façons que leur éducation répudie. Que les habitudes d'une société se modifient, suivant les temps et les nécessités de la vie, cela se comprend et les vieillards, s'ils en sont gênés, ne peuvent s'en étonner. Les heures de repas, par exemple, varient tous les quarts de siècle. C'est ainsi que personne ne déjeune plus à Paris avant midi, et, en province, avant onze heures, ce qui eût paru bien tardif avant 1830. Cette coutume entraîne le dîner de huit heures à

Paris et de sept heures en province, et encore, les diners de cérémonie sont-ils, en général, le soir à sept heures et demie.

Ce que je voudrais relever ce sont certaines façons fin de siècle qui ne tendent à rien moins qu'à changer les salons fermés en salons de casinos et en tables d'hôtes. Prenons, par exemple, la questions des présentations, qui se complique aujourd'hui, par suite d'une brusque transformation dans les hautes classes de la société.

Autrefois, j'entends avant 1870, la société du faubourg Saint-Germain, aujourd'hui disparue, n'eût jamais accepté des gens dont elle n'eût pas connu les origines. Aussi les étrangers figuraient-ils en très petit nombre dans ses réceptions. Pour la plupart, ils appartenaient à la diplomatie des nations voisines et n'entraient guère dans l'intimité des familles. Dans ces salons-là, tout le monde se connaissait et les présentations se bornaient aux jeunes gens, nouvellement sortis des écoles et qui faisaient leur entrée dans le monde. Il en était à peu près de même dans la Société du faubourg Saint-Honoré, où dominaient la haute finance et l'industrie. Sous le second Empire, le monde officiel se recrutant parmi



les élus du suffrage universel, le niveau avait un peu baissé, sous le rapport des traditions, conservées, jusque-là, par les sociétés polies. Mais, tout en devenant démocratique, le monde officiel se maintenait sous l'influence de la Cour impériale, dans un ton de bonne compagnie, qui tendait à se hausser toujours.

Aujourd'hui la présentation est devenue nécessaire dans tous les mondes, par la raison bien simple que personne ne s'y connaît plus, que l'étranger domine dans les salons et qu'il est encore des personnes, en nombre de plus en plus restreint, il est vrai, qui veulent savoir à qui elles parlent. C'est la dernière barrière que la haute société élève encore chez elle, où elle reçoit tout ce qui possède l'argent. En effet, toute famille arrivée à la fortune, trouve maintenant un accueil proportionné à l'importance de son capital. Par quels moyens ces gens-là sont-ils arrivés ? Cela importe fort peu. D'où viennent-ils, d'où sortent-ils ? On ne le demande pas. Quel métier ont-ils fait ? Personne ne le sait. Ils sont millionnaires ; cela suffit. L'honneur n'a plus cours et le vol ne représente plus aucune disqualification. La réussite est le seul crité-

rium de la faveur mondaine. Des financiers notoirement tarés par des jugements en police correctionnelle, s'ils donnent de grosses dots, marient leurs enfants à des noms jusque-là respectés. Vous voyez des sans-patrie sortir en haillons d'un ghetto de Vienne, s'asseoir à la table des plus huppés, pour peu qu'ils arrivent enveloppés d'une auréole dorée. Quant à leurs femmes, si elles sont jolies, elles peuvent prétendre à tous les triomphes. Le livre humoristique de Gyp, illustré par Bob, peint parfaitement cette société en décomposition<sup>1</sup>.

Qui l'a produite ? Le besoin de s'amuser à n'importe quel prix et le culte du veau d'or.

Dans cette voie, il n'y a que le premier pas qui coûte. Une fois franchi, on le recommence et on glisse sur une pente si rapide qu'on ne s'aperçoit plus du chemin parcouru, du point de départ et du point d'arrivée.

Je sais bien que ces choses ne se voient pas en province où on garde encore le respect de soi-même, mais les mœurs cosmopolites de Paris finissent par pénétrer même dans les milieux qui s'en veulent garer. Peu à peu le

<sup>1</sup> Une réaction salutaire se fait depuis l'affaire Dreyfus.

bon ton disparaît et le code de la civilité nouvelle s'impose aux personnes qui, soit par nature, soit par tradition, y paraissent le plus opposées.

On me racontait dernièrement le trait suivant :

Un vieux gentilhomme rencontre dans une gare une jeune femme qu'il avait entrevue, peu de jours auparavant, chez ses enfants. Il s'approche d'elle et lui adresse la parole. La petite dame lui répond brièvement et lui tourne le dos pour lire une affiche ! Dans une visite postérieure à sa fille, il raconte les façons dégagées de la comtesse de X... Au lieu de s'en étonner, la fille répond à son père que, peut-être, il a omis de se faire présenter ? — Mais j'étais chez toi, réplique le vieux gentilhomme, et, par conséquent, un peu chez moi. — Ce n'est pas une raison suffisante. Mon amie aura voulu vous faire voir que vous aviez manqué aux usages, en ne vous faisant point présenter à elle. — Alors, dit le père, je serais donc, selon toi, autorisé à ne la pas saluer dans une prochaine rencontre ? — Parfaitement !

Encore une fois, je ne m'élève pas contre la présentation ; mais il faut qu'elle vienne

et qu'elle soit demandée à propos. Dans le monde, la bonne éducation ne suffit pas pour réussir ; le tact est non moins nécessaire et il ne court pas les rues. La dame en question venait d'en manquer. Et qui était-elle pour se montrer aussi dédaigneuse ? La petite fille d'un financier juif, trainé jadis en cour d'assises !!

Je le demande, une société où se passent de tels faits et mille autres qui ne me reviennent pas à la mémoire, est-elle, vraiment, une société polie, dont les membres se croient tenus, les uns vis-à-vis des autres, aux égards reconnus par la bonne compagnie ? Non, cette société ne peut plus prétendre au sceptre qu'elle tenait jadis, parce qu'elle n'est plus fermée. En ouvrant ses salons à tout venant, elle les assimile à des casinos, où chacun pénètre pour de l'argent. Ce ne sont même plus des salons, c'est la halle. Et dame, dans la halle, il y a toujours un peu de boue.

#### IV

Je voudrais, aujourd'hui, dégager une morale du procès qui vient de se juger à Bourges.

En vieillissant, notre société se complique de plus en plus. Comme le pays, lui-même, qui se couvre de lignes ferrées, de routes nationales et départementales, de voies cantonales, elle présente une infinité de chemins qui se croisent en tous sens, si bien que le voyageur ne sait plus celui qui mène au but. Heureux ceux qui demeurent attachés à certains lieux, à certaines habitudes, à certains principes, ils ne craignent pas d'errer.

La paysanne qui ne connaît d'autre route que celle du marché voisin, marche plus sûrement que la bourgeoise préoccupée de mille intérêts qui l'enserrent de toutes parts,

jusqu'à ce qu'elle n'aperçoive plus bien clairement le chemin du devoir. Il semble à l'observateur que ce chemin-là ne soit plus fréquenté par personne, à voir les événements se dérouler journallement devant nos yeux étonnés. Cette paysanne, par exemple, dans sa candeur, dans sa simplicité, accepte le fruit d'une faute ou d'une violence, pendant que la famille donne au nouveau-né sa place au foyer commun. Très rarement le mariage ne vient pas légitimer le fait et, quand elle arrive, l'union lave le passé de toute souillure, si ce n'est de tout remords. Voilà le devoir.

Dans les hautes classes on fait, ou plutôt on croit faire de l'habileté. On se cache, on dérobe aux regards du public les suites d'une faute. Mais un jour vient où toutes les habiletés, toutes les combinaisons échouent devant l'imprévu, devant une révolte de la nature outragée. L'enfant réclame sa mère ou celle-ci son fils. Et de quel droit refuserait-on cette réunion, sanctionnée par le devoir le plus étroit et par une impérieuse loi naturelle ? N'est-ce pas déjà trop que le Code ne permette pas à l'enfant de rechercher son père ? Et puisque l'homme s'affranchit de son devoir,

qu'il permette du moins à la femme de faire le sien.

Et à quelle puissance, la jeune fille immolerait-elle son devoir et aussi son sentiment ? Au monde ? Ne sait-elle donc pas que lâche et cruel, à la fois, il ne piétine que le pauvre et le faible, ce qui est tout un. Qu'elle regarde donc ce monde en face ! Forte de son devoir et de son sentiment, elle finira par s'imposer à son respect, si elle est pauvre, à sa pitié d'abord, et à ses adulations, plus tard, si elle devient riche.

Et la morale ? La ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre.

---

## V

Le mal d'amour ! Le mot n'est pas de moi. Je le trouve chez un éminent philosophe qui signe, sous le pseudonyme de Jean Lacoste, des articles de haute valeur dans la *Gazette de France*<sup>1</sup>. On doit le citer parmi les plus doctes esprits de ce temps et je ne fais aucune difficulté de reconnaître que je me heurte à l'un des plus redoutables adversaires qui se puissent présenter, à un socialiste chrétien d'une rare profondeur, à un universitaire armé de pied en cap pour repousser toute attaque de quelque côté qu'elle vienne.

Il s'agit d'un drame récent de l'amour, où le meurtrier de son amante a survécu à la

<sup>1</sup> M. Fonsagrive.

mort qu'il se voulait donner, meurtrier que le jury de la Seine vient d'acquitter.

M. Jean Lacoste se demande si les deux amoureux n'agissaient pas sous l'empire d'une aliénation mentale, bien caractérisée dans leurs lettres ?

Enfin, et, là, se trouve l'intérêt de la question posée, il se demande : « si le mal d'amour ne doit pas être considéré comme « un redoutable » sentiment, présentant les caractères cliniques de la folie. »

Je ne veux pas examiner, ici, le cas spécial du jeune couple dont s'occupe mon très distingué confrère et j'entends, seulement, raisonner en général. En employant cette expression — raisonner, je répons d'avance à cette question : « Les jurés doivent-ils juger avec leur cœur ou avec leur esprit ? »

Est-il vrai que l'amour, arrivé à son *sum-mum*, assimilé à la folie amoureuse par métaphore, soit « une exagération étrange de la sensibilité, par rapport à un seul objet, une absence complète de sensibilité pour tout autre, une déviation de toutes les idées, une déformation de tous les jugements, un véritable délire ? »

A vrai dire, je ne suis pas très surpris que

les plus grands esprits se laissent gagner à cette opinion moderne que l'amour est une maladie. Ne chassons-nous pas ce « sentiment redoutable » de nos mœurs et de nos institutions, comme un ennemi ? En effet, nous le poursuivons à l'égal d'un crime dans la société et nous ne lui faisons aucune place dans le mariage. Nous voulons l'ignorer s'il se présente, accompagné des autres conditions recherchées dans les alliances, et nous le repoussons s'il ne s'appuie pas d'une certaine situation mondaine ou financière. Qui pourrait nier que le mariage dans les classes élevées soit traité comme une affaire, qu'il donne lieu à des pourparlers, d'où le sentiment est absolument exclu, qu'en un mot il ne tienne bien plus du maquignonnage que d'un acte moral ? Une mère de famille, à laquelle on faisait part d'un mariage, ne demandait-elle pas l'autre jour devant moi : « Qui a fait le mariage ? »

S'ensuit-il que l'amour n'existe plus dans le cœur de l'homme moderne ? Assurément, il existe ; à l'état d'exception, il est vrai, mais, parfois, il se présente sous des aspects qui étonnent notre siècle scientifique, utilitaire et matériel. Et comme nous ne croyons pas plus

à l'amour que nous ne croyons à tant d'autres choses très respectables, que la famille se guide, exclusivement dans ses choix, sur l'argent, il arrive que nous nous laissons surprendre par des drames où meurent, ensemble, les jeunes gens qui aspiraient au mariage, des hommes et des femmes qui se fiancent dans la mort, quand on leur refuse les fiançailles dans la vie.

Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de mes idées. Je me trouve parfaitement d'accord avec M. Jean Lacoste quand il parle d'un contre-poids nécessaire au désespoir, quand il fait appel aux « associations d'idées puissantes qui donnaient un culte à la vie morale. » Je ne prêche ni le meurtre ni le suicide, mais je ne laisserai jamais assimiler l'amour vrai, même celui qui conduit à toutes les extrémités, à un état pathologique. Je ne me lasserai pas de protester quand certains moralistes comparent les amoureux aux érotomanes, quand ils font intervenir les fables antiques, celle de Pasiphaé ou toute autre, dans des questions de sentiment. Les amoureux que leurs parents ne veulent pas unir dans le mariage, pour telle ou telle raison, purement mondaine ou matérielle, ne sont

pas des êtres dégradés qu'on puisse comparer à la bête du minotaure. L'amour n'est pas seulement un attrait des sens, il appartient à un ordre d'idées plus élevé. Ce sentiment prend sa source au plus profond de notre être, dans ces régions où l'homme s'élève le plus haut et se rapproche davantage de l'image divine. Aucune religion ne répudie l'amour et aucune ne le glorifie plus que le christianisme. Qu'il s'appelle l'amour maternel, l'amour filial, l'amour pour le prochain, en général, il représente toujours ce qu'il y a de plus noble dans le cœur de l'homme, ce qui l'exhausse davantage dans l'échelle des êtres, ce qui le différencie le mieux du reste du règne animal, ce qui le rapproche le plus de son créateur.

M. Lacoste me dira, peut-être, qu'il n'entend pas parler de l'amour, mais de la folie amoureuse, de « l'amour qui tue ». Je lui répondrai que l'amour est un, qu'il est ou qu'il n'est pas. La nature humaine est faillible, et, du sommet, l'homme peut tomber dans le gouffre. La logique et le principe du bien l'arrêtent souvent, mais il arrive aussi que le vertige le saisit jusque dans la vertu. Dieu seul ne faillit pas.

Il se peut qu'il y ait des fous chez les amoureux, mais ce n'est pas parce qu'ils sont fous qu'ils aiment et qu'ils se tuent. Quand ils se tuent, c'est qu'ils n'ont pas le courage de vivre séparés de l'objet de leur amour. Beaucoup même, parmi les désespérés, croient à une autre vie et espèrent dans la miséricorde divine.

## VI

Mon cher ami<sup>1</sup>, aux nombreuses félicitations que vous recevez au sujet de votre bel article, digne successeur de celui que vous adressiez à la *Revue*<sup>2</sup>, au printemps dernier, sous la forme d'un rêve, permettez-moi de joindre publiquement mes compliments les plus sincères. Bien que vous vous défendiez d'être « poète » vous le restez, cependant, dans chacune des études que vous publiez sur l'art. Vous n'êtes pas seulement « suffisamment poète » comme vous l'écriviez avec justesse de votre confrère, devenu votre directeur dans cette maison, vous l'êtes tout à fait, dans vos

<sup>1</sup> Cette lettre était adressée à M. le comte de Romain, le président de la Société des Concerts populaires angevins, le musicien, le critique bien connu du monde des arts.

<sup>2</sup> Il s'agit, ici, de la *Revue Angevine*.

aspirations, dans vos tendances, dans vos goûts, dans votre critique. Et c'est à ce don magnifique auquel on ne s'élève jamais, quand on n'a pas reçu, au berceau, cette marque divine, que vous devez les grandes jouissances artistiques dont je suis privé en cette fin de siècle.

Avec M. Brunetière vous voyez de l'idéalisme partout, et là même, où tant d'autres esprits n'en aperçoivent pas trace. En trouver dans le théâtre de Dumas, dans la musique de Wagner et dans le socialisme chrétien ou athée, c'est parler en poète, rien qu'en poète. Cela suffit, dira-t-on. Je le veux bien, mais la raison n'exige pas que je me contente de cette vue supra-terrestre. Elle me permet, au contraire, de juger si cette conception purement poétique, purement idéaliste, s'adapte à mon cerveau, quand il pénètre dans la pensée de l'écrivain, de l'artiste ou du politique, ou tout simplement quand mon intelligence et mes sens, il faut bien parler de ceux-ci à propos d'art, se trouvent en face d'une œuvre littéraire, d'une page musicale ou d'une doctrine sociale.

Je ne veux point, aujourd'hui, examiner la thèse de M. Brunetière, montrer combien le

« Tue-la » d'Alexandre Dumas s'éloigne de l'idéalisme, combien les recherches de sonorité, uniquement techniques et les poèmes de Wagner, se différencient du culte et de la pratique de l'Idée. Je laisserai aussi de côté l'idéalisme des socialistes du jour. Cet optimisme, trop candide pour nos provinces, y rencontre, je crois, peu d'adhérents. Mais il est un point, mon cher ami, sur lequel nos deux esprits se séparent sans cesser de s'estimer, parce que la bonne foi habite en nous. Vous me rappelez un compagnon de ma jeunesse qui, dans un diner d'adieu à la vie de garçon, répondit à certain convive, légèrement exalté par des toasts trop nombreux, s'oubliant jusqu'à médire de la fiancée de notre camarade : « Je sais bien que sa beauté est discutable ; mais vous conviendrez qu'elle est grande et bien faite ! » Cette taille élevée lui suffisait, paraît-il, car il aimait et aima sa femme qui était fort laide, jusqu'à la fin. Eh bien, mon cher ami, vous aimez votre temps qui n'est ni grand ni bien fait, et vous prétendez jouir de ce qu'il vous donne, tandis que je pleure le mien, époque évanouie à mes yeux, à mes oreilles, à mon intelligence, sans laisser la moindre fleur promettant des fruits



nouveaux. On croit nous injurier, nous les classiques, en nous taxant « d'esprits chagrins ». C'est se tromper fort. Esprits chagrins, nous le sommes à bon droit, en présence de ce que nous lisons, de ce que nous voyons, de ce que nous entendons, toutes choses si éloignées de ce que nos maîtres admiraient. Et cela m'amène à répondre à un autre point de votre article, dont la forme si pure montre combien vous restez attaché à celle des grands écrivains du passé, forme classique et bien française, que je retrouvais l'autre jour, dans deux duos de votre composition, interprétés *con amore* par des voix charmantes, soumises à vos excellentes leçons. En écoutant ces mélodies d'un dessin très arrêté, où je ne retrouvais pas, heureusement, le vague de la « mélodie de la forêt », votre musique me parut vraiment un « art d'agrément » parce que la mélodie y anime la science à laquelle vos contemporains n'ont rien ajouté. Cet « art d'agrément » dont vous faites fi, mon cher ami, est le seul qui vivra, quand la mode des arts désagréables aura passé.

Dans votre foi en un avenir prochain, succédant « au trouble dans les idées, aux incer-

titudes dans la voie à suivre », vous semblez ne pas même admettre la décadence. Selon vous, l'humanité enfanterait, sans cesse, de nouveaux chefs-d'œuvre qui se surpasseraient continuellement, sans toutefois se ressembler. En un mot, il n'y a pas de règles stables du Beau. Les générations successives le créent « dans la douleur » à leur image. La langue du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècles, doit disparaître devant celle de nos jeunes décadents. Les œuvres conservées au Louvre céderont la place aux toiles exposées annuellement au salon du Champ-de-Mars. Les opéras des maîtres anciens, effacés des répertoires, ne figureront plus que par fragments, dans les concerts, parce qu'ainsi va le monde. Tout se renouvelle et tout se transforme. Malheur à ceux qui s'attardent dans le passé, car il ne sera plus de joies pour eux.

Cette doctrine me paraît sujette à revision. En suivant l'histoire des peuples, on voit, en effet, des arts et des littératures, arrivés à l'apogée, tomber en décadence ou même disparaître tout à fait. Les poèmes et les monuments de la Grèce, ceux de l'Égypte, ceux de l'Inde, sont de ce nombre. Plus près de nous, dans le domaine de la peinture, ne voyons-

nous pas la plus complète décadence succéder à la Renaissance italienne? Et, aujourd'hui même, ne peut-on pas se demander ce que sont devenus les successeurs des Cimarosa et des Rossini, quand l'Allemagne attend encore non pas seulement les fils de Weber et de Meyerbeer, mais encore un émule de Wagner? Chez nous-mêmes, dans toutes les branches de l'activité humaine, quelle décadence ou quelle stérilité! Ne voyons-nous pas l'un des plus renommés parmi nos architectes, un professeur à l'École des Beaux-Arts, mettre toute sa gloire dans le relevé du plan d'un Parthenon ou dans la restauration d'un Hôtel Pincé? La science, seule, nous relève à nos propres yeux. Le génie national se réfugie dans la recherche des microbes et des moyens de prolonger la vie de la vieille loque humaine! Partout l'invention fait défaut et les grands souffles des ancêtres ne passent plus sur nos têtes pour féconder la pensée contemporaine.

Comme les hommes qui les produisent, les œuvres ont leur enfance, leur maturité, leur vieillesse et leur fin. *Dura lex, sed lex.* Nous avons gravi la montagne et à peine étions-nous au sommet, d'où nous jouissions des splendeurs de la route parcourue, qu'il nous

fallait descendre l'autre versant. Puisse cette descente ne pas se faire trop rapide et trop pénible et ne pas nous conduire au précipice! Puisse la vie ne pas devenir trop difficile à nos enfants et s'écouler dans l'uniformité de la plaine, dont la terre épuisée par de longues et riches moissons, ne verra plus les hautes cimes s'élever au-dessus des taillis! L'uniformité dans la médiocrité! Voilà le rêve!

## VII

Si je n'eusse pas été parfaitement convaincu de l'importance du sujet abordé dans mon dernier roman, les critiques de certains de mes confrères, représentées, dans notre *Revue*, par celles d'un célèbre philosophe, les lettres nombreuses de mes amies, voire même d'inconnues, m'eussent averti que je mettais le pied sur un terrain brûlant. Ces jours-ci, encore, une anonyme de notre ville, m'honorait d'une longue épître qu'elle intitulait : *La réhabilitation de l'amour conjugal!* Cet amour lui paraît le plus beau de tous et je n'y contredis pas. Elle le décrit en femme qui en jouit pleinement. Ne sachant où la saisir, je lui en adresse ici, toutes mes félicitations, accompagnées de quelques observations nécessaires.

On a cru voir dans l'*Esclave* une attaque contre l'institution du mariage. Ce fut une méprise. Je me suis contenté de montrer, tout particulièrement dans le mariage Lamothe, les dangers et l'immoralité des unions, uniquement basées sur les convenances sociales. Et, afin qu'on ne se méprit pas sur mes intentions, j'ai groupé les événements de façon à rendre à l'épouse, devenue veuve, toute sa liberté et à lui permettre de suivre son inclination, en épousant l'homme qu'elle aimait. Voilà donc une réponse directe et péremptoire à mes adversaires.

Et qu'on ne vienne pas me dire comme l'une de mes correspondantes : « Combien voyez-vous de jeunes filles que leurs parents obligent à se marier avec tel ou tel ? Plus que jamais, toutes sont consultées et aucune ne se laisserait marier contre son gré. » Mais qui donc parle de violences exercées par la famille ? Il n'est pas question de violences ; il s'agit d'un état de choses universellement accepté et sanctionné par les lois civiles et religieuses. Oui ou non, les mariages d'inclination réciproques, sont-ils, en France, une règle générale ou une exception ? Et quand ils se rencontrent, combien sont approuvés

par les familles? Presque tous ont été combattus, soit pour cause d'inégalité dans la fortune ou dans la position sociale, ou encore parce que l'argent manquait d'un côté où de l'autre. Quelques-uns même ne sont jamais acceptés et l'on a vu de jeunes ménages réduits à émigrer de leur pays natal, comme s'ils avaient une honte à cacher! N'ai-je pas donné déjà bien souvent l'explication des nombreux suicides de jeunes gens et de jeunes filles, par les entraves mises à leur union?

On me dit encore : « Êtes-vous bien certain que tous les mariages d'inclination seront forcément heureux? » Cette objection ne peut rien contre ma thèse. Quand les mœurs seront d'accord avec la morale, outrageusement offensée par les marchandages éhontés, auxquels donnent lieu les mariages actuels, par l'ignorance absolue où l'on veut que les conjoints restent, vis-à-vis l'un de l'autre, jusqu'au jour de la cérémonie, alors prendra fin le rôle du moraliste. Le bonheur! Mais qui donc en est le détenteur ici-bas? Le bonheur ne se décrète pas. Il nous échappe au milieu des circonstances les plus favorables en apparence. Ne serait-ce donc rien que d'écarter

les causes morales, les causes sociales dépendantes de nous-mêmes? Or, il dépend de nous, qui faisons les mœurs, de les orienter dans un autre sens.

Répondant à celle de mes correspondantes qui, à l'exemple de ses pareilles, me cite son propre cas, j'oserai lui montrer combien est rare et combien même est difficile, pour ne pas dire impossible la continuité de l'amour dans le mariage. J'entends de l'amour-passion. Sans faire montre de pessimisme (et je n'appartiens pas à cette école), on peut reconnaître que les causes de brisement sont nombreuses dans l'existence journalière des époux et qu'il y a très loin de la réalité à l'idéal. La plupart des jeunes filles l'entrevoient dans leurs rêves, et personne ne me contredira, si j'avance que cet idéal s'élève à mesure que s'élève l'âme de la femme. Les mieux douées, les plus méritantes, les plus proches des hauteurs sentimentales conçoivent un idéal supérieur à celui des natures moins affinées. Dès lors, on peut convenir, aussi, que les premières souffriront davantage que les secondes des désillusions menaçantes, presque certaines, sur tel ou tel point de la vie conjugale. Ces heurts, point n'est besoin de les énumérer; ils se

présentent à chaque pas. Mais combien ils apparaissent plus nombreux, plus pénibles aux époux qui, avant le mariage, ne connaissent rien de leurs caractères, de leurs sentiments! Et combien aussi la femme, par le seul fait d'une sensibilité plus grande, d'une vie sentimentale plus intense, souffrira davantage de ces désillusions! Cette poésie qui vit en elle, qui est son essence même, à quels désechantements ne va-t-elle pas s'exposer dans le mariage? Ce que Balzac appelle « les petites misères de la vie conjugale », je l'appelle, moi, le tombeau de l'amour!

A ces misères, il faut ajouter un facteur terrifiant, inéluctable : la comparaison! Voyez-vous cette enfant de dix-sept ans et même plus, qui ne connaît rien et personne, à laquelle vous avez refusé presque toute lecture, c'est à-dire toute lumière sur le sens de la vie, que vous éloignez de tout contact, que vous livrez à un inconnu, parce qu'il a une grosse dot, un métier lucratif ou un titre nobiliaire! La voyez-vous, quelques mois plus tard, en pleine vie mondaine! La voyez-vous, ayant lu, ayant vu, ayant observé! La voyez-vous, comparant l'époux qu'on lui a donné, plutôt qu'elle ne l'a choisi, à l'homme rencontré, un

beau jour sur son chemin! Et quand les mois ont succédé au mois, les années aux années, les comparaisons aux comparaisons, la voyez-vous se disant : « Je ne savais rien de la vie, rien de l'homme en général, rien de mon mari en particulier. On a fait bon marché de mon âme, de mon cœur, on a trafiqué de mon corps, on m'a vendue à un être dont tout m'éloigne, quand j'ai là sous les yeux, sous la main, un autre être que j'aime! » Que va-t-elle devenir cette femme, sinon une martyre? Imaginez l'issue que vous voudrez : le martyre la guette!

Dans une étude très intéressante sur Balzac, M. Paul Flat écrit, à propos de la *Physiologie du mariage* et des *Mémoires de deux jeunes mariées* : « Quoi qu'il en soit, l'antinomie persiste éternelle, entre les nécessités sociales et l'amour considéré comme une passion durable; elle se résume en cette réflexion mélancolique, qui eût pu servir d'épigraphe aux deux livres : « S'il faut s'étonner d'une chose, c'est que les déplorables absurdités accumulées par nos mœurs, autour d'un lit nuptial fassent éclore si peu de haines. » Cette réflexion vient heureusement appuyer la cause que je sers. Je l'avais oubliée avec tant

d'autres, dont l'obscurité de mon apostolat s'éclairerait, si ma mémoire me servait mieux. Pourquoi n'ai-je pas, jusqu'ici, fait intervenir Balzac? C'est qu'il m'a paru, toujours, un peu pessimiste. Ce fut, cependant, un homme heureux; heureux de la gloire qui lui valait son génie, heureux des admirations qu'il voyait naître sous ses pas. Celle de la comtesse Hænka figure au premier rang.

Je vis pour la première fois Balzac à Dresde, dans le salon de cette charmante femme, et je compris tout de suite, quoique tout jeune alors, qu'il se nouait là une affection sérieuse et durable. M<sup>me</sup> Hænka frappait plutôt par la grâce de son esprit, très cultivé, très prompt, et par ses goûts artistiques, que par la beauté de son visage. Elle avait des cheveux noirs superbes, des yeux pleins de passion et de vivacité, une très petite main que Balzac n'oubliait pas de louer dans ses lettres. A cette heure-là même, la fille de la comtesse entra dans le monde avec une dot qui la classait parmi les riches partis de la Pologne. Elle devait donc avoir environ trente-cinq ans, l'âge où naissent les sentiments forts. Le sien triompha du temps, car plusieurs années s'écoulèrent jusqu'au jour, où veuve,

M<sup>me</sup> Hænka réalisa son vœu, en devenant la femme du plus illustre de nos romanciers. Je ne connaissais pas encore les livres de Balzac et, quand un soir, elle nous annonça son arrivée, car j'étais de son cercle, je ne manquai pas de me troubler légèrement.

Je conserve de son entrée dans la salon, un souvenir très vif, en dépit des années. Il portait un *morning coat* brun, sorte d'habit anglais à deux rangs de boutons, à la mode alors et une cravate rouge sous un col rabattu, à la « Colin ». Son cou court et épais n'eût pas supporté la cravate haute en usage dans ce temps-là. L'énoncé d'un nom français parut l'étonner et lui faire plaisir. Après s'être informé du motif de mon séjour à Dresde, il me demanda où j'avais été élevé? « Au collège de Vendôme! reprit-il; mais nous sommes camarades, car j'y fis mes études. » Assez peu démonstratif, il me secoua fortement la main. Faute d'avoir noté ses paroles, je ne puis les citer textuellement, mais voici le sens de celles qu'il m'adressa, au moment où je prenais congé de lui. « Fréquentez et lisez les Allemands, puisqu'on vous y condamne. Mais retenez seulement leur discipline et leur respect de l'autorité. »

Il semblerait que mes souvenirs personnels m'entraînent loin des prémices de cet article. Ils m'y ramènent au contraire. Quand, plus tard, je me présentai chez la comtesse Hænska, dans l'hôtel qu'elle possédait à Paris, rue Beaujon, l'attente, une bien longue attente, n'avait point trompé leur inclination réciproque. J'y fus reçu par M. et M<sup>me</sup> de Balzac. L'auteur d'*Eugénie Grandet* n'écrivait-il pas à son amante : « Tu ne sauras comme j'aime que dans dix ans d'ici ! » La mort seule brisa ce bonheur, basé sur la connaissance de leurs caractères, sur un amour qui ne se démentait pas. Les faits sont, dans la question du mariage, d'accord avec la morale. Associer pour la vie des êtres qui ont fait ensemble une partie de *lawn-tennis* ou un tour de valse, n'est-ce pas plus qu'un crime ?

---

## VIII

Les cas de nullité en matière de mariage religieux semblent plus nombreux depuis quelque temps. Tout récemment, ils alimentaient, à Paris, les conversations de salon. L'un a pour base un défaut de consentement, l'autre, l'absence de publication au domicile paternel légal. Et, tous deux, se produisent après des années de vie conjugale. Les demanderesses qui n'ignoraient pas ses causes de nullité vivaient donc à l'état de concubinage ? Bizarre ! Bizarre !

On peut se demander d'où vient, tout à coup, cette tolérance, cette facilité à briser les liens conjugaux, je veux dire à les annuler. La loi française sur le divorce n'exercerait-elle pas une certaine influence sur les décisions de la Cour de Rome ? Car il faut remar-

quer que ces unions n'existaient déjà plus devant la loi civile. Les femmes dont je parle avaient demandé et obtenu le divorce ! Or, du fait de l'annulation religieuse, se trouve ainsi sanctionnée, en fait, sinon en principe, une loi condamnée par l'Église. Il eût semblé logique que celle-ci se montrât plus intransigeante encore que par le passé, en présence du divorce. Il est en tout autrement.

Le consentement ! Je ne veux pas nier qu'il ait manqué absolument dans le cas auquel je fais allusion et qu'il ne manque même assez souvent. Le difficile est de se prononcer sur la non-valeur de ce consentement. Un père, questionné, dernièrement, sur la nouvelle du mariage très discuté de sa fille, répondait : « Nous avons fini par la décider ! on ne refuse pas un jeune officier d'avenir, riche et d'un beau nom ! » Au point de vue moral, le plein consentement manque donc à ce mariage. Il est même permis de supposer qu'il a manqué de fait, que le « oui » n'a pas été prononcé par la fiancée et que le prêtre, surpris, dans sa bonne foi, donna la bénédiction nuptiale. N'a-t-on pas vu des jeunes filles, circonvenues par leur famille, hésiter au dernier moment et, finalement, refuser leur consentement,

même au pied des autels ? Ce fait, si rare qu'il soit, se produit cependant quelquefois. Mais, enfin, à quel signe reconnaître que le « oui » n'a pas été prononcé ? Suffira-t-il donc, désormais, qu'une femme mariée depuis dix ans vienne dire : « Je ne voulais pas désobéir à ma famille en refusant M. X...., mais je ne l'acceptais que contrainte et pour ainsi dire forcée. Le « oui » sacramentel est resté sur mes lèvres. Il n'en est jamais sorti ! »

Ne serait-on pas en droit de lui répondre : « Mais pourquoi alors avez-vous attendu si longtemps avant de dénoncer ce cas de nullité ? »

L'absence de publications au domicile paternel ! On comprendrait, à la rigueur, qu'une femme fût prise de scrupule en apprenant qu'une formalité indispensable a été omise. Mais alors, il lui resterait à demander une nouvelle édition du mariage, édition corrigée. Or, ce n'est pas le cas ici.

Nous n'avons pas à rechercher dans quel but les demanderesses ont poursuivi avec tant de passion leur libération du joug conjugal. Ce qui apparaît aux yeux de tous, c'est la lutte pour une liberté sacrifiée, à l'heure et dans



des conditions où la jeune fille vivait dans une ignorance absolue de ses propres sentiments, dans un état de suggestion indéniable, vis-à-vis de sa famille. En un mot, la nullité des deux mariages, récemment prononcée en Cour de Rome, équivaut à un blâme public du mariage tel qu'on le pratique un peu partout et surtout dans les classes élevées de la société française. Une campagne a été ouverte dans la *Revue Angevine* contre l'éducation donnée aux filles de ce siècle, éducation dont les mariages, dits de raison, sont la suite inéluctable. Nous sommes heureux de constater que nous ne restons pas isolés dans nos efforts. Une femme d'un grand mérite, la vicomtesse d'Adhémar, pénétrée de l'idée chrétienne, se recommandant du conseil de M<sup>sr</sup> Dupanloup, publie un livre intitulé : *Nouvelle éducation de la femme*. Les idées émises par l'auteur acquièrent une gravité exceptionnelle de ce fait qu'un Institut va être fondé à Avignon, dans le but d'élever des institutrices, chargées de répandre la bonne parole dans les familles.

M<sup>me</sup> d'Adhémar constate que la bourgeoisie et l'aristocratie délaissent les couvents et que les gouvernantes auxquelles on confie l'édu-

cation des jeunes filles sont, le plus souvent incapables. Celles qui sont instruites, qui ont pris leurs grades de licence et d'agrégation, trouvent dans les lycées de filles des avantages qu'elles ne trouveraient pas dans les familles. Celles-ci sont donc réduites à se contenter d'institutrices médiocres. L'Institut qu'on veut fonder y remédiera, en formant de jeunes laïques, profondément religieuses, dont il répond et qu'il recueille en cas de maladie ou d'inactivité. L'esprit philosophique et très hardi de M<sup>me</sup> d'Adhémar ne recule devant aucune des innovations qu'elle juge nécessaires à la nouvelle éducation. Dans son programme figurent les grandes lectures où Michelet, Renan, Taine, Georges Sand et Balzac trouvent leur place ! Elle traite de « l'innocence et de l'ignorance » et présente une dogmatique de l'amour ! Toute mère doit lire ce livre, absolument nouveau dans ses conclusions à la fois religieuses et libérales.

Je le recommande parce qu'il me paraît un acheminement à l'amélioration des mœurs matrimoniales. Convaincu qu'elles abaissent aujourd'hui l'institution du mariage, frappé par la loi du divorce et aussi par les cas de

nullités trop facilement prononcés; soucieux, avant toutes choses, du bonheur de la femme, je pense avec Taine que le bannissement d'un mal vaut le triomphe d'un bien.

## IX

La Femme de cette fin de siècle est inquiète. Elle a perdu l'ancienne boussole et cherche à s'orienter. Et pour mieux trouver l'orientation, elle invente le Congrès, comme l'Homme a institué le Syndicat. L'un et l'autre ne me disent rien de bon. Elle pense : pour montrer au maître que nous voulons, à la fois, la liberté et l'égalité vis-à-vis de lui, réunissons-nous de tous les points du globe et parlons haut. Ce premier but est atteint. Les Congrès ont lieu tantôt ici, tantôt là, et l'on y déclame de façon à être entendu dans les deux mondes. Puis après ? Eh bien, ces dames se forment à l'éloquence, quelques-unes y atteignent déjà ; mais je n'entrevois rien d'heureux pour elles, au-delà de ce résultat. Car, en vérité, je ne puis croire à un

nouvel idéal de la Femme. Je l'ai trop fréquentée, trop aidée, trop servie, trop aimée pour admettre qu'elle aspire à être maire de son village, conseiller ou député de son département, fonctionnaire de l'État, à porter des culottes au lieu d'une jupe. Ce serait vraiment la détrôner, la rabaisser, et je ne prêterai pas la main à cette émancipation.

Que veut dire l'émancipation de la Femme? Qu'entend-elle par là? Qu'elle n'aura plus de mari? Le célibat, alors, la fin du monde ou l'accouplement libre? Que l'enfant n'appartiendra plus au père? Mais où se trouve le progrès dans cette nouvelle assise de la famille? Où apparaît le bonheur dans cette révolution? Car il faut que l'homme disparaisse complètement, si la femme ne veut pas se trouver en présence de la volonté de plusieurs, substituée à celle d'un seul. Or, je pose en fait que bien peu parmi les personnes qui réclament l'émancipation de la Femme, ne se récrieraient pas devant cette organisation sociale, si on les consultait séparément.

La Femme fait fausse route, parce qu'elle n'a pas une vision bien nette de ce qu'elle désire, du but qu'elle poursuit. Elle ne com-

prend et ne sent qu'une chose — sa servitude dans le ménage où elle ne trouve pas l'amour. De là son mal. Elle souffre et meurt d'inanition, de ne pas rencontrer dans l'union avec l'Homme ce qu'elle y cherchait. Pourquoi ne le trouve-t-elle pas? Parce qu'elle se marie sans amour, parce qu'on l'achète, ou que, parfois même, elle achète une situation, un titre nobiliaire. Après la cérémonie, chacun va de son côté, tenter fortune : le mari, au cercle et dans les lieux de plaisir ; la femme, à la recherche du bonheur. De même dans la classe laborieuse, l'homme travaille cinq jours par semaine et se repose les deux autres au cabaret, où il mange sa paie, pendant que femme et enfants crient la faim. Voilà, en général, où aboutit le mariage en France. Pour la femme qui travaille, je demande la libre disposition de l'argent gagné par ses mains ou par son intelligence. Pour l'autre, je ne vois de salut que dans la réforme de l'éducation féminine et des mœurs matrimoniales. Mères de famille, qui cachez à vos filles le roman que vous venez de lire et qu'elles finissent souvent par trouver et par lire, elles aussi, parlez moins d'argent à vos

enfants et plus de l'amour, placé par le Créateur au fond de leur cœur, amour qui germera tôt ou tard.

---

## X.

Tous les philosophes ne sont pas moroses et je m'efforce de ne pas le paraître toujours. D'ailleurs, ne m'est-il pas loisible de parler dans ces « Propos » de toutes choses et de toutes gens ? Or, en lisant, ces jours derniers, un travail sur la Californie, je me rappelais une anecdote que je vais vous conter Elle me permettra de mettre en avant une petite pointe philosophique, afin de justifier le titre de ce petit coin de notre provinciale revue.

Il y aura bientôt trente ans de cela, je voyais souvent, lors de ses séjours à Paris, un des membres les plus distingués du Parlement d'Angleterre, et aussi ambassadeur de S. M. la Reine, impératrice des Indes. Rarement il me fut donné de rencontrer un

homme aussi agréable, malgré l'austérité de ses mœurs et même de ses habitudes. Il fréquentait peu les salons et ce n'était pas sans peine qu'il s'était laissé conduire par moi, dans celui d'une de mes amies, femme de beaucoup d'esprit, très curieuse de connaître lord X, d'après le portrait que je lui faisais de sa personne, de son caractère et de ses idées.

Malgré son austérité et peut-être, même, à cause de cela, il se maria à une très jolie femme de ses compatriotes, bien digne par la distinction de son esprit et de ses manières, de partager la vie d'un homme d'État. Ce mariage s'était fait à Paris, sous mes yeux, d'une singulière façon ; car tous les actes de mon ami portaient, avec eux, la marque d'une grande originalité. La jeune fille demeurait avec sa mère, une veuve, vis-à-vis l'appartement de lord X, dans une rue silencieuse et étroite. Sortant rarement, elle se plaisait à lire sur son balcon, dans la belle saison et ses habitudes sédentaires, autant que son joli visage, ne manquaient pas de frapper son voisin d'en face. Au bout de quelques mois de cette muette fréquentation, lord X se présentait chez sa voisine. Bien qu'Anglaise,

c'est-à-dire très pointilleuse sur le *cant* et les usages, en lisant sur la carte qu'on lui remettait le nom bien connu de son compatriote, elle n'hésita pas à le recevoir. Quelle ne fut pas sa surprise en l'entendant formuler une demande en mariage ! Comment, sans avoir jamais parlé à sa fille, il songeait à l'épouser ! Eh oui, il était séduit par son charme extérieur, en même temps qu'il devinait, qu'il pressentait, chez elle, tous les dons qui l'appelaient, disait-il, à partager son existence sévère. Il ne doutait pas que, de son côté, la jeune fille ne l'agréât pour époux. Telles furent, à peu près, ses paroles.

Il se trompait si peu, il devinait si justement, qu'un mot de lady X lui apprenait le soir même, qu'il serait admis à faire sa cour. Elle ne dura pas longtemps et, à mon retour de la campagne, en octobre, j'appris que ces singuliers amoureux étaient mariés.

Mais, me direz-vous, qu'est-ce que la Californie vient faire dans cette bizarre aventure ? Eh bien, voici : C'était le temps où le grand romancier américain, Bret-Hart, jouissait de la faveur publique. Personne ne parle plus de lui, aujourd'hui, du moins en France, mais je l'admirais, comme je l'admire encore

et la femme de mon ami partageait mon goût pour le peintre des pionniers du Sacramento. Elle me dit même qu'à la première apparition de son mari, en face d'elle, elle tenait en mains, un volume des Nouvelles de Bret-Hart, que l'auteur de l'article, qui me remet en mémoire cette anecdote, ne mentionne même pas ! Hélas, ne sera-ce pas le cas de beaucoup de romanciers à la mode, par ces temps de production à outrance ? Un jour, lady X, me dit : « Une Revue américaine publie une nouvelle très originale de Bret-Hart, voulez-vous que nous la traduisions ensemble ? J'écrirai le mot à mot et vous vous chargerez du rôle de teinturier ? » J'acceptai la proposition et nous nous mîmes au travail. Comme vous le voyez, mon intimité première avec le mari se continuait avec la femme. Mais comme toutes choses devenaient étranges avec lord X, un jour que j'apportais ma copie, leur portier me dit qu'ils étaient partis subitement sans laisser leur adresse !

Des mois se passèrent. Je n'entendais pas parler d'eux. Un Anglais m'apprit, cependant, que lord X avait donné sa démission de membre du Parlement pour s'établir en

Amérique, où il allait fonder une nouvelle secte religieuse ! Enfin, un jour, la poste m'apporta ce billet :

« Mon cher ami, pardonnez-moi mon long silence. Les grandes décisions se prennent dans la retraite. Nous vivons heureux sur cette terre de liberté, ma femme et moi, travaillant de nos mains à tous les travaux exigés par un établissement, où chacun met tout en commun. Notre but est de nous élever de plus en plus sur l'échelle des êtres. Puisse nous atteindre son sommet !

« Lord X. »

N'est-ce pas là le propos d'un philosophe ?

---

## XI

On va, peut-être, me dire que Wagner devient par trop encombrant, qu'il est mort et qu'on doit la paix à ses cendres. Certes, ce n'est pas moi qui le ressusciterais, s'il ne s'imposait à notre attention par ses œuvres. En effet, celles-ci se succèdent sur la scène de l'Opéra, qui achève de vivre avec les drames lyriques de ce Saxon qui, comme musicien, n'est pas Allemand, du moins à la façon de Haydn et de Meyerbeer. Le premier eût mis ses dissonances à la porte de sa classe et le second lui eût appris l'art de mettre en scène, c'est-à-dire d'intéresser et de rendre vivants ses personnages. Wagner ne relève de personne : il est lui-même ; il a sa physionomie originale à laquelle manque, hélas ! l'agrément. C'est, en art, un révolu-

tionnaire et ses violences lui vaudraient un succès passager, même si les scènes lyriques des deux mondes avaient le moindre grain de mil à se mettre sous la dent. Mais la musique, l'opéra aussi bien que la symphonie, sont morts. Sans me targuer du don de M<sup>lle</sup> Couëdon, je puis à coup sûr prédire que le génie musical n'est pas près de renaitre. Il s'éteint dans la vieille Europe, fatiguée de produire, et l'on peut dire que Wagner, seul, aujourd'hui, empêche les directeurs de mettre la clef sous la porte de leurs théâtres. Les intéressés l'ont fait accepter et comme le monde est avide de spectacle, on court à celui qu'il donne. Oui, il est à la mode ! Et ce sera son châtiment. Un livre récent, dont l'auteur se donne pour l'arbitre des élégances actuelles assure, que pour être élégant, il faut « vibrer à Wagner, avoir été à Beyreuth, ou dire qu'on ira l'année suivante. » Donc la mode sévit toujours.

Toutefois, quelques notes discordantes s'élèvent dans le concert des éloges et l'on peut prévoir le moment où le public reviendra, après l'engouement du nouveau, à son premier mouvement, le bon. Déjà, M. Max Nordau a jugé et classé son compatriote,

d'autres le suivent et voilà qu'un nouveau venu, M. Pierre Jay, attache l'étiquette de pessimiste à la statue qu'un roi dément élevait à son favori, dans le pays bavarois. La postérité prochaine s'apprête à confirmer mon jugement<sup>1</sup>.

Dans son immense orgueil, Wagner se réclame de Shakespeare, de Beethoven, deux géants ! Il est violent et hardi, nous le savons, mais cela suffit-il pour justifier la parenté ? Son véritable père, Arthur Schopenhauer, l'adopte et le garde dans la mort, « ce grand désabusement ». Voilà ce que M. Jay développe et prouve d'une façon irréfutable, logiquement, rationnellement, clairement. N'a-t-il pas, d'ailleurs, l'assentiment de Wagner qui se vantait « d'être le premier Allemand qui eût compris et goûté la philosophie de Schopenhauer » ? Aussi, dès le début, se

<sup>1</sup> La réaction se fait déjà. La troupe de l'Opéra-Comique jouait ces jours-ci, à Arras, *Le jeu de Robin et Marion*, d'Adam de la Halle, dont la première représentation avait lieu dans cette même ville, en 1262 ! Un auditeur m'écrit que cette pastorale est un petit chef-d'œuvre de grâce et d'originalité. Il ajoute qu'on l'exécutera prochainement à Paris. Dans les salons, la mandoline et la guitare reviennent à la mode avec romances chantées par nos mères et nos grand-mères.

montre-t-il, ainsi que le commande son maître, « impitoyable comme le destin », créant des héros destinés à la mort, non pas pour expier leurs fautes, ils n'en commettent pas, mais « le crime même d'exister ! » Et pourquoi donc la vie serait-elle un crime, puisque l'hypothétique Dieu osa interrompre le repos sacré du Néant ? A partir de *Rienzi*, un ouvrage de jeunesse, composé pour la glorie des chefs de musiques militaires, tous ses héros meurent.

Je ne referai point, après M. Pierre Jay, dont le livre très philosophique est une bonne fortune pour la critique, l'analyse des drames de Wagner. On y voit que la vie ne peut tenir les promesses de l'amour, pas plus que l'amour ne réalise le repos de la vie. Il faut toujours que la mort nécessaire vienne au secours de toutes ces impuissances et de toutes ces illusions. C'est ainsi dans le *Vaisseau Fantôme*, dans le *Tannhäuser*, dans *Lohengrin*, dans la tétralogie des *Nibelungen*, « œuvre vaste et touffue, réfractaire à la concision de l'analyse, épopée complète où le génie de l'amour, incarné dans Brunehilde, meurt trahi et désespéré. » Et ce n'est pas seulement « la morale pessimiste de Schopen-



hauer qui sert de conclusion et pour ainsi dire de sanction à ce drame gigantesque, c'est encore la métaphysique du : *Monde comme volonté et représentation*, qui s'y déroule et s'y symbolise sous les traits des divers habitants du Walhalla. »

En effet, *Tristan et Yseult* est, de toutes les œuvres de Wagner, celle qui trahit le mieux le disciple de Schopenhauer. Nulle part, la Mort libératrice n'est « invoquée avec autant d'ardeur et la Vie maudite avec autant de véhémence. » Enfin le pessimisme wagnérien trouve sa dernière incarnation dans *Parsifal*, dont le héros résiste au charme des filles-fleurs, ce que l'on comprend tout de suite, en écoutant leur chanson, elle-même dénuée de tout charme. Là encore, la mort délivre Parsifal de l'amour et des douleurs de la terre. Schopenhauer a écrit : « Aujourd'hui est mauvais et chaque jour sera plus mauvais, jusqu'à ce que le pire arrive. » Il en fut ainsi dans les drames désenchantés de Wagner, où le pessimisme le plus incurable règne et gouverne, jusqu'au moment où la tristesse mauvaise sombre, elle-même, dans le néant fatal.

A la fin de son esthétique, Schopenhauer

dit : « Quiconque a survécu à deux ou trois générations, se trouve dans la même disposition d'esprit que le spectateur assis dans une baraque de saltimbanques, quand il voit les mêmes farces répétées deux ou trois fois sans interruption : c'est que les choses n'étaient calculées que pour une seule représentation et qu'elles ne font plus aucun effet, l'illusion et la nouveauté une fois évanouies ». Voilà bien, assurément, l'impression pénible qui se dégage de la série des drames de Wagner. Elle se précise mieux encore quand la *Weltschmerz*, la douleur du monde, semblable à un enfant malade, a poussé son cri uniforme, et que la mort, accourue pour étouffer le cri, a fui en emportant le berceau qui reste vide, sur la scène noyée d'ombre et de silence, et dans l'âme du spectateur, plus encore muette et assombrie. La monotonie du boniment débité par le saltimbanque se retrouve dans toute l'œuvre wagnérienne. Lorsque, dans un concert, vous écoutez, soit un morceau symphonique, soit un chœur, soit un air, et que vous ne pouvez y saisir aucune idée maîtresse, aucune figure nette et précise, mais qu'un nuage flottant l'enveloppe tout entier, dites-vous : c'est du Wagner. Vous vous trouvez

plongé dans une sorte de brouillard où la mort va bientôt se montrer. Vous comprenez la vraie nature du dramaturge et du musicien, sa nature hypocondriaque, dont l'impudicité satisfaite ne pouvait le tirer.

Cet homme n'aime rien, ne croit à rien. Pour lui, la douleur est le mal, comme la vie elle-même. Il ne sent pas l'amour, mais il le profane en le condamnant à la mort. Le néant, partout le néant, dans son œuvre que le public français repoussera, quand la mode, toujours avide de nouveautés, l'aura délaissée, comme la repoussent déjà les esprits épris de clarté et de lumière.

Ce ne sera pas, comme le croit M. Jay, parce que Wagner n'appartient pas à notre race et qu'il est protestant. Hændel, Haydn, Mozart, Mendelssohn et Meyerbeer, qui charment encore et qu'on admirera toujours, n'avaient pas une goutte de sang latin dans les veines. L'un appartenait au protestantisme et les deux derniers au culte israélite. Ce n'est pas non plus parce qu'il a composé la *Kayser-Marsh* et qu'il a écrit des libelles contre la France, qu'il est antipathique à un grand nombre de Français. Si une réaction se prépare, c'est parce que son esprit

troublé, sa pensée confuse, sa mélodie courte et insaisissable, le condamnent d'avance aux ténèbres dont il vient et où il retournera.

Il n'aime rien, sauf sa propre personne, qu'il prétendait déifier. Aussi jamais une flamme, jamais un élan dans son œuvre. Il n'est pas un seul musicien de second ordre qui n'ait, au moins une fois, poussé un cri du cœur. Qu'on écoute dans *Poluto* le *Credo*, mis par Donizetti sur les lèvres de son héros, on sentira tout de suite, le chrétien plein de foi et d'enthousiasme. Et quand cet acte d'espérance est repris par Polyeucte et par Pauline, les plus sceptiques, parmi les hommes, vibreront à l'unisson, en voyant les deux catéchumènes marcher au supplice, criant au bourreau leur magnifique *Credo in unum Deum!* Dans ces pages, ce n'est pas le néant que les héros du musicien italien vont chercher; c'est la rédemption dans une autre vie. Les mères chrétiennes, les jeunes filles croyantes qui s'exaltent à l'audition ou à la lecture de ces psalmodies, abandonnent leur *Credo* pour s'abîmer dans le Nirvâna. Qu'elles le sachent bien et qu'elles ne s'étonnent plus des ravages fait dans leurs âmes, à la suite de l'esprit troublé de Wagner. Je l'ai nommé,

jadis, un malfaiteur, et il n'y a rien d'exagéré dans cette appellation, en présence de ce « drame sans morale, manquant d'acte véritable, c'est-à-dire de sacrifice, ne comportant aucune lutte entre le devoir et la passion, qui n'est plus qu'une monstrueuse affabulation, sans ressort, sans énergie et sans vitalité. » Voici comment M. Jay se représente le héros de Wagner : « Un polichinelle hindou, passif et somnolent, drapé dans une armure d'acier et or, dont les lèvres érigeraient, en sentence très nette, la vulgaire philosophie de Boudha. » Remarquez que nous ne sommes encore qu'au début du réveil. Attendons la fin prochaine, l'heure ou le public aura fait le tour de cet esprit funeste et les anathèmes succéderont aux *hosannas*.

Déjà, certains critiques wagnériens cherchent à dégager la dualité de la poésie et de la musique, et s'insurgent contre la doctrine de Wagner. Ils s'aperçoivent de la confusion esthétique où il est tombé, confusion que repoussent la logique et l'art, confusion devenue entre les mains du maître, et mieux encore entre celles moins habiles des élèves, un véritable panthéisme artistique, une tour de Babel, où rien n'est à sa place; où la musique « chante des

arguments, où la peinture retrace des psychologies et colorie des états d'âmes. » Tout dans l'œuvre wagnérienne est « confusion et corruption » et aboutit à la faiblesse absolue, au néant. La musique, par elle-même, d'une « insignifiance absolue », ne vit que par le luxe et les décors. Il lui faut la mise en scène, disent ses adeptes et ils ont raison. Voit-on un acteur en habit noir s'avancer sur la scène et dire le récitatif : « Je suis le chevalier Lohengrin ! » Et, cependant c'est là l'une de ses phrases musicales les plus frappantes, l'une de celles dont on se souvient. Et dans ce souvenir se groupent la nacelle du cygne et le héros au casque d'or, comme dit Homère en parlant d'Hector. L'œuvre entière ne se soutient qu'aidée par le peintre décorateur et par le costumier. Même ainsi prise, elle reste « absurbe et immorale ». Et de toutes ces choses en apparence colossales, que restera-il ? La Mort voluptueuse et lâche, le Néant, conclusion ultime de Schopenhauer : *Nichts*. Rien ! Rien !

---

## XII

A mesure que je suis plus attentivement l'opinion qu'on se forme de l'art wagnérien, j'aperçois le rapprochement inconscient qui s'opère entre ses admirateurs et ses adversaires. C'est là, certes, un résultat sur lequel ne comptaient ni les uns ni les autres et je m'imagine que le lecteur me saura gré de mettre sous ses yeux le résumé de mes lectures et de mes réflexions. S'il veut bien voir que Wagner nous présente une série d'œuvres nées depuis longtemps, mais inconnues des foules, de la masse du public, près de laquelle elle commence seulement à pénétrer, que cette exhumation se produit à un moment où la composition musicale donne des signes non équivoques d'affaiblissement et même de mort dans l'Europe entière, ils ne

s'étonneront pas qu'un vieux classique soit tenté, avant de disparaître, de parler de la conception nouvelle que s'est faite Wagner du drame lyrique.

Quelle que soit l'étiquette sous laquelle les Lombroso, les Max Nordau rangent les hommes de génie et plus spécialement les génies troublés de cette fin de siècle, si distants de leurs devanciers, auxquels ne conviendrait aucune des appellations psychiques du docteur Toulouse, nous sommes cependant forcés d'accoler le mot génial à ceux de nos contemporains qui nous révèlent de nouvelles formes d'art, fussent ces formes blesser nos yeux, nos oreilles et nos principes esthétiques. Wagner est né et est mort trop tôt pour son contentement personnel, puisqu'il n'a pas joui de son triomphe, triomphe que, d'ailleurs, je crois éphémère, mais c'est précisément cette hâte, cette vision d'un avenir, très proche de lui, qui constitue l'un des côtés de son flair, de son génie. Il entrevoyait nettement l'éclipse totale des grandes lumières dont notre génération commune jouissait émerveillée, sachant que chaque art, à l'exemple des civilisations successives, arrive fatalement à la décadence d'abord, à la mort ensuite, après avoir touché

les sommets de la perfection. Et alors, il se demandait quels spectacles on offrirait aux foules, de plus en plus éprises de manifestations scéniques, après les avoir rassasiées de chefs-d'œuvre et, si je puis dire ainsi, d'immortalité ?

C'est alors, qu'après bien des tâtonnements, où chacun se rapprochait davantage d'une conception nouvelle, il créa son système complexe de polychromie, ses affabulations, où chaque art devait apporter sa part, son contingent d'effets. L'idée première de cette création prouve combien fortement s'imposait à Wagner la conviction que l'art musical, dans ses différentes manifestations, symphonie ou opéra, approchait de son terme, de sa disparition totale. Non seulement il voyait clair, n'espérant plus dans le renouvellement de la flore, parvenue à ses dernières créations, à ses dernières floraisons, mais il savait aussi, par une expérience personnelle douloureuse, que lui-même restait impuissant à entrer dans le cycle lumineux de ses devanciers. Son orgueil s'arrêta devant cette ambition trop haute et chercha ailleurs des aliments et un but.

On dit vulgairement : il n'y a rien de nouveau sous le soleil ; on peut dire aussi qu'il

n'y a rien de nouveau dans le spectacle wagnérien, fait de symphonie, de déclamations lyriques, de mélopées, au milieu d'un cadre auquel la peinture ajoute ses embellissements et ses illusions. Wagner, en assistant aux féeries qui furent à la mode de son temps, dut penser qu'il devait créer quelque chose d'analogue en anoblissant le genre, en le transformant de façon qu'il parlât mieux à l'esprit, à l'imagination. Rêvant de personnages symboliques ou légendaires, de géants, de nains, de héros fabuleux, de dieux, il voulut que, dans son œuvre, ils se mouvassent dans un perpétuel éblouissement des yeux, obtenu par la peinture, un art qu'il comprit mieux que tous les autres. Il voulut que leurs actions fussent accompagnées d'un orchestre invisible, chargé de les exprimer dans le langage des sons, que chacune d'elles fût caractérisée par un motif et qu'eux-mêmes rehaussassent le langage parlé, par une déclamation lyrique. Absolument dénué d'inspiration mélodique, il érigea, en principe, que le chant, tel que l'avaient compris les musiciens du passé, devait disparaître de la munique de l'avenir ; déclaration superflue, puisque l'idée mélodique ne se faisait plus jour dans le cerveau fatigué, épuisé des

contemporains. Mais enfin, peu d'hommes conviennent de leur pauvreté et ils cherchent à la dissimuler sous des vêtements d'emprunt, quelquefois même sous des oripeaux.

Ce qui frappe, tout d'abord, dans la conception wagnérienne, c'est sa parfaite logique. La symphonie, arrivée à son apogée, puis à son déclin et enfin à une décadence, que les successeurs de Mendelsohn accusaient de plus en plus, ne devait bientôt plus se montrer sans le concours des personnages du drame; tandis que la source mélodique, complètement tarie, devait se changer en une mélodie vague, sans couleur, sans dessin, sans relief, alternant avec une déclamation hybride, sorte de compromis entre le récitatif et le langage ordinaire. Comme on le voit, ce système, parfaitement logique, est la résultante d'un état de choses auquel on ne pouvait remédier et que Wagner remplaça par des drames, accompagnés de musique instrumentale, sortes d'actions légendaires qui relèvent de la féerie, plus que de la tragédie, ou de la comédie, telles que les règles du théâtre européen les avaient établies.

Je l'ai dit, il joignit à ces deux éléments, devenus improductifs, des décors, des cos-

tumes et jusqu'à des représentations plastiques. Dans cet ordre d'idées, le théâtre n'avait jamais été aussi loin que le tableau de la walkyrie endormie sur le rocher. On ne représenterait pas autrement une scène de viol sur le point de s'accomplir. Et lorsque le héros se personnifie dans un être auquel toute beauté est refusée, dans un être quasi-monstrueux, comme je le voyais récemment à l'Opéra, la scène devient répugnante. Mais les wagnériens sont tellement hypnotisés que rien ne les choque plus.

On comprend combien dut être pénible un tel enfantement et combien aussi une telle complexité devenait nécessaire, pour produire un effet nouveau et attirer les foules. Certains critiques prétendent que le poème tient la première place dans l'œuvre wagnérienne; d'autres, au contraire, le relèguent au second rang et donnent le premier à l'orchestre. Il me semble qu'ils se trompent également et que la pensée de Wagner fut une synthèse de tous les arts. Je n'en veux pour preuve que le peu d'effet produit par sa musique dans les concerts. Des compositeurs contemporains, quoique fort inférieurs à lui, l'emportent là sans

conteste. Le succès est pour eux, surtout dans les parties vocales.

Quelles impressions reçoivent les spectateurs et les auditeurs de ces féeries musicales ? Il est difficile de se prononcer. Au concert, où l'on exécute des fragments de l'œuvre wagnérienne et à l'Académie nationale de musique, maintenant que les protestations du début ont cessé, il règne un air de somnolence, de rêverie, d'étonnement, d'indécision bien éloigné des enthousiasmes que suscitaient jadis et les symphonies et les opéras des vieux maîtres. Le public manifeste rarement ses impressions et si cela lui arrive, c'est avec un calme, une retenue, une froideur qui indiquent un état d'esprit vague, des sensations indécises, comme devant une chose incomplète, plaisant par certains côtés, mais inachevée. Cet état d'esprit se traduit dans les écrits des critiques qui se chargent de nous renseigner sur les raisons de nos admirations ou de nos répulsions. Même à Bayreuth, où l'on offre, chaque année, à des milliers de spectateurs, le modèle des représentations du drame wagnérien, il y a toujours ceci ou cela qui ne satisfait pas ceux-là même qui ne

demandent qu'à se laisser charmer, qui n'ont aucune objection à formuler contre le système. Les uns se « fatiguent » de la répétition journalière du spectacle, de ses longueurs, et demandent des intervalles plus longs, quelques jours de repos entre chaque représentation de l'*Anneau des Nibelungen*. D'autres s'en prennent aux interprètes, auxquels ils demandent ce qu'ils ne peuvent donner, parce que la chose n'existe pas dans l'œuvre. Quelle est cette chose ? Ils ne le disent pas ou n'osent pas l'exprimer ; mais ils sentent leur malaise et ont peur d'en deviner la cause. La critique, aujourd'hui, à part de rares exceptions, se garde de toucher, d'effleurer même l'œuvre. Elle sait très bien que le jour où Wagner cessera de plaire, c'en est fait de la musique de théâtre. Alors il faudra convier le snobisme européen à d'autres spectacles. A côté des snobs qui encombrant une partie de la salle de Bayreuth, se place un autre public plus intéressant. Pour lui, le drame wagnérien devient une sorte de religion, dont les initiés de tous les pays célèbrent le culte dans le temple, élevé à leur idole. Voilà un fait dont les récalcitrants ont pu se moquer au début, mais qu'ils sont obligés de reconnaître

comme absolument vrai, comme indéniable. Dans cette salle où règne une complète obscurité qui ajoute encore au mystérieux nécessaire, se trouvent des gens qui adorent, des gens qui croient, qui communient en Wagner, pour la plus grande gloire des héros légendaires qu'il évoque à leurs yeux. En plein scepticisme, en pleine indifférence religieuse, surgissent des foules qui veulent croire à quelque chose et qui se donnent à des charlatans, à des voyantes, à un artiste dont ils font une divinité. Pour elles, Wagner est ce dieu, un dieu facile à satisfaire après tout, puisqu'il se contente d'une fête annuelle de quelques jours. Et dans cette mesure, la religion qui se dégage de ces légendes mystérieuses leur convient et leur suffit. Je me repentirais de les troubler dans leurs extases, en leur disant l'effet que produisent sur mes sens, sur mon esprit, les cris sauvages des walkyries, les interminables mélodées des héros, des héroïnes du drame, victimes de sortilèges, esclaves de divinités malfaisantes, empruntées au bouddhisme.

Un musicien français assistait dernièrement à une représentation théâtrale à Java, chez le prince Mangko Negoro. Une pantomime accompagnée de musique paraît l'avoir charmé, en

lui rappelant les drames de Wagner. Ceux-ci trouveront donc, là-bas, un terrain bien préparé, dit-on, si quelque Barnum emmène la troupe et les décors de Bayreuth sur les rives de l'Océan Indien. Voilà qui est bien loin de la formule : « Enfin, nous avons un art allemand ! » Que diraient Haydn et Mozart s'ils la pouvaient lire ? Pour être plus exact, disons simplement : C'est l'art d'un Allemand. Mais un Allemand vainqueur du monde ! Ligne de Bayreuth à Java !



### XIII

L'une des ambitions des jeunes écrivains de ma génération fut d'obtenir une préface d'Alexandre Dumas. Soit qu'ils crussent se hausser en étalant devant le public leur intimité avec l'auteur de *La Dame aux camélias*, soit qu'ils espérassent un tirage plus considérable de leurs livres, ils cherchaient évidemment cette protection. Dernièrement, en lisant je ne sais plus quel roman, je tombai sur une de ces préfaces de complaisance et j'y lus à peu près ceci : « En somme, mon cher confrère, l'amour n'est autre chose qu'une attraction, qu'une sympathie de la peau. » Certes, je n'avais pas besoin de cette définition brutale pour connaître le fond de la nature de Dumas, un homme sans idéal d'aucune sorte, qui se montra surtout et partout, un

cabotin de haute volée. Ayant toujours professé des idées fort opposées aux siennes, j'ai, pour habitude, de relever ici, et ailleurs, tout ce qui plaide en faveur de ma thèse : *L'Amour est la manifestation la plus haute de l'âme humaine*. Dans cette définition, je comprends tous les amours qui, à mon sens, sont la même origine, tout en revêtant des formes différentes.

Aujourd'hui, le fait-divers d'un journal religieux appelle mon attention sur l'état d'âme d'une jeune fille extatique. Qu'est-ce que l'extase sinon l'amour de Dieu, poussé jusqu'au complet anéantissement de la personnalité humaine, jusqu'à l'absorption de l'être fini, dans l'Être Infini, en un mot dans le non-moi ? Bien qu'une certaine école philosophique condamne l'extase, à cause de ses suites possibles, je serais plutôt tenté de la considérer comme un bien fort enviable. Elle m'apparaît comme la réunion de toutes les forces affectives de l'homme qui, ne trouvant pas à s'exercer, en lui et autour de lui, se tournent vers l'absolu, vers Dieu, centre d'une émotion, d'un amour uniques.

On a, je crois, écrit la vie d'un prêtre angevin qui, retiré dans un lieu sombre de son église, où il ne pouvait être aperçu, s'y mé-

nageait une petite ouverture, d'où il voyait le Saint-Sacrement. Là, il n'existait plus qu'en Dieu, se reposant dans de longues extases, véritable lieu de repos, en même temps que d'adoration, puisqu'il se croyait en possession de la vérité supérieure, de la vérité absolue. Comme tous les extatiques, il entrevoyait certainement sa réunion en Dieu et les ravissements promis du Paradis dans une béatitude infinie. Car il faut rappeler que les théologiens sont d'accord pour admettre que le Paradis n'est pas un lieu, mais un état.

Si l'absolu ne peut être pensé, du moins est-il senti. L'absolu du sentiment existe. Mais pour arriver à ces extases dans lesquelles tombent certaines âmes, il faut s'échapper de soi-même et se réfugier dans l'amour sans bornes, c'est-à-dire dans le non-moi.

Des natures égoïstes comme celles de Dumas ne comprennent rien à l'amour. Elles sont, par essence, dominées par leur moi et réfractaires à toute charité, à tout abandon, à tout oubli de leur personnalité. Ce n'est pas à elles que sont réservés les prodiges de la résolution des antinomies et les sublimes clartés du véritable amour.

---

## XIV

Le destin condamnerait-il ce siècle finissant à voir se briser les moules de la pensée humaine ? On le croirait vraiment à considérer l'usure des vieilles formes, où se coulèrent tant de chefs-d'œuvre. Déjà, j'eus l'occasion de montrer, sur le terrain de l'art musical, s'en aller par lambeaux, dans une longue agonie douloureuse, l'opéra, où nos pères et les plus vieux d'entre nous, trouvaient de si profondes, de si douces, de si nobles joies. Aujourd'hui, le domaine littéraire attire notre attention avec le roman dont les dernières manifestations deviennent subitement si malades que l'œil exercé du critique y découvre des signes non équivoques de mort.

Par un hasard singulier, le début de cette

année se marque par l'apparition de trois romans, écrits par les maîtres de cette forme qui nous paraissait immortelle, tant elle plonge dans les entrailles mêmes de l'humanité. L'éclat merveilleux de leurs noms, inscrits sur la couverture d'un livre, donnait par avance aux lecteurs des deux mondes comme une secousse électrique, comme un attrait irrésistible à suivre leur pensée. Soit que la psychologie de l'un se formulât dans une langue fine et délicate, soit que l'observation attentive et toujours juste de l'autre nous retint, ou qu'enfin, le brillant pinceau du troisième exposât à nos yeux ravis la nature des tropiques, nous restions sous le charme qu'exerce le talent, quand il nous révèle nos propres âmes, ou qu'il nous fait oublier les amertumes de la vie, dans la poésie du rêve.

En quelle matière innommée se sont, tout à coup, changés tant de bijoux artistement ciselés? Comment le *Lys Rouge* est-il devenu un orme rabougri et poussiéreux? Comment *Fromont jeune* et *Rister aîné* se sont-ils transformés en un jeune homme stupide, en un vieillard pervers? Comment *Le Mariage de Loti* devient-il la banale histoire de deux paysans basques?

La déception fut cruelle et la recherche des causes de cette dégénérescence s'impose! Eh bien oui, il faut en convenir, grands et petits nous sommes fatigués d'une production excessive. Tous, tant que nous sommes, nous montrons les marques d'un surmenage qui nous saisit dans un engrenage fatal, dès le plus jeune âge, et dont nous sortons épuisés au soir de la vie. La machine tourne sans cesse, emportant dans un tourbillon les masses nouvellement écloses au soleil de la science, ces milliers de jeunes hommes qui crient dans un crescendo formidable: Me voilà! Et les librairies s'écroulent sous le flot, toujours montant, d'une surproduction littéraire comme on n'en vit jamais. Les ballots de livres s'entassent dans les wagons qui les déchargent à vil prix dans les villes du monde entier, pendant que les huissiers opèrent une saisie tardive chez l'éditeur et que les écrivains recommencent leur labeur quotidien, quelques-uns pour un modeste salaire dans le journal, d'autres, de moins en moins nombreux, dans l'espoir d'un succès à la veille de disparaître. Car il convient de remarquer que les lecteurs manquent à mesure que se décuple le nombre des romanciers. Les femmes qui constituaient leur

clientèle la plus nombreuse, semblent se désintéresser de plus en plus de la lecture et se lancent dans la pratique de tous les sports, à cheval, à bicyclette, le patin sous les pieds ou la raquette du tennis à la main. Les jeunes ne lisent plus et courent les routes, les parcs, les bois, ou bien glissent sur la glace factice, qu'à Paris la science crée pour leurs ébats.

Cet abandon de la femme est-elle une cause ou un effet? Les deux peut-être. Il demeure certain que si la mode entraîne les gens de loisirs à fortifier leur corps, au détriment de leur esprit, à désertir le foyer pour le plein air, la valeur du roman baisse d'une façon effrayante. Sans chercher des rapprochements ou des contrastes inutiles, entre nos romanciers d'aujourd'hui et leurs prédécesseurs, il faut reconnaître que les premiers se montrent inférieurs à eux-mêmes, à l'heure actuelle.

Est-ce vraiment un roman, une œuvre d'inspiration, même une œuvre spontanée, une œuvre d'unité que le livre de M. Anatole France? Non, assurément. Sous quelle rubrique le bibliothécaire devra-t-il cataloguer cet *Orme du Mail*? Pour qu'il y ait roman, ne faut-il pas une action, une intrigue entre deux ou trois personnages, que l'intérêt se concentre

sur leurs actes, sur leurs sentiments? Balzac en imagina-t-il de pareils, spéculant sur les idées seulement? Et que sont tous ces personnages qui défilent devant nous, comme des marionnettes, habilement agitées, je le veux bien, mais qui, après avoir développé leur thèse, nous quittent, sans nous laisser la moindre sympathie, le moindre regret, des personnages n'ayant entre eux aucun lien? Tels les hôtes de la librairie Paillot se rencontrent là, sans nul plaisir, sans nul attrait? Les mœurs de province, mais Balzac nous les a montrées dans Eugénie Grandet, dans Ursule Mirouët, au milieu d'actions, auxquelles les paysages servaient seulement de cadre. Et, sans remonter si loin et si haut, Ferdinand Favre n'a-t-il pas fait preuve de plus d'art dans la composition d'un roman provincial? Ne dirait-on pas que M. Anatole France, ayant trouvé dans ses tiroirs plusieurs thèses sur différents sujets, dont les esprits se préoccupent aujourd'hui, les a recousues ensemble, adroitement, je n'en disconviens pas, dans un but mercantile qui le diminue un peu? Tel le cultivateur qui, avant la moisson, porte au moulin de vieux blés de provenances diverses et sans valeur. Pour que les conversations à

bâtons rompus, ces thèses débitées à tour de rôle, souvent dans des lieux bien singuliers, nous intéressent, il faudrait que nous connaissions ceux qui les soutiennent, que nous les aimions ou que nous les mésestimions. Or, ils nous demeurent étrangers et parfaitement indifférents. Que M. France nous ramène donc à la Rôtisserie de la reine Pedauque, où du moins nous admirons son art dans la composition d'un sujet.

Cette satire, une œuvre d'ironie fine et acérée, plus mordante que telle ou telle autre, parce qu'elle revêt une forme bon enfant et discrète, produit finalement une impression pénible, à cause de son scepticisme.

Voilà qui demeure entendu. *L'Orme du Mail* n'est point un roman et nous classerons la dernière œuvre de M. France dans le rayon des satires.

Que penser aussi du petit volume d'Alphonse Daudet ? Et il s'intitule *Un Trésor* ! Par dérision, sans doute. Pour le coup, il n'y a dans ces cent cinquante pages, dont quelques-unes n'ont que quatre ou cinq lignes, pas l'ombre de roman, pas même l'ombre d'une idée, d'un prétexte à nouvelle. Partout, le vide absolu

dissimulé derrière des images colorées ! Une vraie misère ! Je vous le dis en vérité : le roman se meurt.

Ce n'est certes pas M. Pierre Loti qui le ressuscitera, car lui n'a jamais eu, que je sache, la prétention de compter comme romancier, bien qu'il en ait fait concevoir l'espérance dans son premier livre, et qu'il l'ait réalisée dans *Pêcheurs d'Islande*. Plus il marche, plus il recule, à ce point de vue spécial : un admirable virtuosé de la plume, un paysagiste souple et varié, un coloriste, tel que notre littérature n'en vit pas un second, depuis Chateaubriand ; un jongleur, un fascinateur, travaillant dans un continuel éblouissement de couleurs, de soleils, qu'aucun feu d'artifice n'égalera jamais. Mais, là même, quelle décadence dans le talent, où apparaît trop la pauvreté de l'idée et le procédé de l'ouvrier littéraire ! Toutes ces fêtes villageoises, au pays basque, ces jeux décrits jusqu'à satiété, ces exploits peu mouvementés du contrebandier Ramuntcho, ne constituent pas un roman, au sens propre du mot. Les variations autrefois si dextrement exécutées se succèdent trop pareilles et engendrent la

monotonie. L'art périclite chez M. Viau, dit Loti.

Le tapage des jeunes s'éteint avec les *Demi-Vierges* et autres pornographies, tandis que la renommée toujours vivante des anciens appartient déjà au passé.

## XV

Je ne prétends pas aujourd'hui dégager la pensée générale du livre récent de M. Max Nordau — *Les mensonges conventionnels*<sup>1</sup>. Je préfère me réserver de courtes haltes, pendant lesquelles j'aurai le loisir d'examiner quelques-unes des parties de cet ouvrage. l'un des plus considérables qui soient sortis de la plume féconde du philosophe allemand. Son livre : *Dégénérescence*, m'a conquis à ce cerveau puissant, à ce dialecticien serré, à ce logicien, sinon toujours invulnérable, du moins toujours redoutable, à ce penseur éminent et je ne laisse passer aucun de ses ou-

<sup>1</sup> On voudra bien remarquer que je ne fais pas, ici, de critique littéraire ; cela m'eût entraîné trop loin et il m'a fallu, quelquefois, à mon grand regret, supprimer celles de mes lettres qui traitaient de littérature proprement dite.

vrages, sans m'y arrêter, sans le méditer. Je le fais avec autant d'aisance qu'il m'est permis sur le terrain philosophique, parce que la pensée y est nettement formulée et clairement exprimée. M. Nordau écrit une langue très claire, ce qui n'arrive pas souvent à ses confrères d'outre-Rhin. Qu'il en soit remercié.

Il m'arriva, un jour, de me mesurer, l'épée à la main, avec un adversaire universellement redouté. Les circonstances m'y obligeaient. Aujourd'hui, ce n'est pas, on le pense bien, la présomption qui me pousse; il me faut même une certaine dose d'abnégation pour affronter un débat avec un homme de cette taille. Le zootechnicien, lui, paraîtra bien osé; mais il sait être compris et jugé selon ses intentions. D'ailleurs, M. Nordau ne m'adresse-t-il pas son livre avec cette dédicace: « Hommage de haute estime! » Il ajoute même un autre mot que la modestie ne me permet pas de transcrire ici.

Je lis donc, page 135 :

« Si la noblesse par diplôme n'a rien de commun avec la noblesse par le sang, elle s'attache néanmoins aux fictions théoriques dont procède celle-ci. Mais quelles destinées attend la noblesse moderne? Ou bien, sacri-

fiant aux procédés du moyen âge, elle se mariera seulement dans son propre cercle et redoutera les mésalliances, ou bien, dans certains cas, elle en contractera. Le premier cas conduit au dépérissement rapide et complet des familles nobles. Celles-ci, en effet, n'étant pas, comme la noblesse par le sang, issues d'individus mieux organisés, ne sont pourvus, dès le début, d'aucun excédent de force, et les unions faites toujours dans le même cercle doivent avoir nécessairement pour conséquence l'épuisement rapide de la puissance vitale. Cette puissance n'est pas plus grande en soi que chez les hommes du peuple; elle doit cependant fournir à des dépenses plus fortes, que réclame une vie plus intense associée à une plus haute situation; elle ne peut se renouveler par des affluents qu'apporterait la source inépuisable de la force populaire.

« Mais quand un aristocrate se marie en dehors de son cercle et amène du sang nouveau à sa famille, de quelle espèce est ce sang, quels sont les motifs qui ont déterminé l'homme dans sa sélection? Qu'un homme de grande maison épouse par amour une fille du peuple pour ses qualités physiques et mo-

rales, c'est un cas excessivement rare ; mais au point de vue de l'amélioration du sang de la famille, ces mariages seuls seraient avantageux ; car il faut à une femme pour fonder une bonne race, non seulement la conformation normale du corps, dont l'expression est une beauté harmonieuse, mais aussi la santé et l'équilibre de l'âme.... »

Négligeant le côté sociologique de la question et me tenant exclusivement sur le terrain de l'anthropologie, je me demande où veut en venir M. Nordau ? Car si je suis de son avis quand il avance que, socialement parlant, l'aristocratie doit ouvrir ses rangs à toute individualité populaire montrant une supériorité quelconque, comme on le fait journellement en Angleterre, je ne vois pas les avantages du croisement des races, en général. Je ne l'admets que dans le cas particulier d'une dégénérescence, dûment constatée dans une famille.

Il est certain, évident, que l'aristocratie ne peut maintenir son rang, sa supériorité sur la masse populaire, qu'en remplissant le rôle pour lequel elle a été créée, qu'en maintenant, chez elle, les vertus physiques et morales qui l'ont constituée. Si cette aristocratie

n'exerce ni son corps, ni son esprit, si elle estime son bien-être, ses petites jouissances personnelles au-dessus des devoirs que lui a créés son état social ; si elle disparaît des armées, si elle ne se conserve pas héroïque, soit sur les champs de bataille, soit dans l'exploration à travers le globe, si elle ne cultive pas son intelligence par l'étude, elle prépare son abdication, son dépérissement, sa fin, sa disparition.

Mais que, dans une famille, où se conservent les traditions de travail physique et intellectuel, il soit utile d'introduire, par le mariage, des éléments étrangers, je ne le crois pas. Et, d'ailleurs, quels seraient ces éléments ? Où les prendre ? Et quelles garanties morales et physiques apporteraient des filles du peuple ?

Le même principe ne peut être invoqué, à la fois, pour l'ancienne noblesse et celle que M. Nordau nomme la noblesse par diplôme. Celle-ci de formation récente, sort à peine, soit du tiers, soit du peuple. Il ne peut donc être question de rajeunissement. Elle se compose d'éléments nouveaux, jeunes et souvent très divers. Que gagnerait-elle donc à revenir en arrière, à rentrer dans le milieu d'où elle sort ? M. Nordau croit-il que la race nouvelle,



de noblesse récente, ne s'est pas affinée et qu'elle devient inférieure à ses éléments constitutifs? Professe-t-il une telle doctrine, comme certains passages de son livre autorisent à le supposer? Cette « fille du peuple » qu'il revêt d'une « beauté harmonieuse » à laquelle il prête complaisamment « la santé, l'équilibre de l'âme, une moralité calme », possède-t-elle vraiment tous ces dons par le seul fait qu'elle appartient au peuple?

Certes, je suis bien loin des opinions de M. Zola qui ravale l'ouvrière des usines et la paysanne au-dessous de la bête de somme, ou de l'animal sauvage, puisqu'aux instincts les plus grossiers il ajoute les vices de la civilisation. Je vis au milieu des paysans, après avoir traversé les populations industrielles et bien que je ne me pique pas de connaître l'âme populaire dans tous ses replis, prétention que nul bourgeois ne saurait afficher, je crois la connaître assez pour m'élever contre les infamies et au-dessus des ordures où se complait l'auteur de *La Terre*. Mais, tout en prétendant à plus de justice, je ne puis considérer comme un type améliorateur de la noblesse moderne, la paysanne même arrivée au rang de rosière ou à la représentation de

la beauté dans un tableau. Elle m'apparaît, au contraire, comme suspecte au double point de vue physiologique et psychologique. Si la gymnastique fonctionnelle, c'est-à-dire les durs labeurs auxquels on la soumet, dès l'enfance, semblent au début accroître ses forces, elle ne tarde pas à s'étioler sous le poids de son fardeau. De même n'oserais-je pas avancer que la bergère devenue reine, ou simplement l'épouse d'un comte romain, s'élèverait plus haut moralement que les autres femmes de sa nouvelle famille et y apporterait une amélioration purement physique. Plus la race est récente, plus aussi elle doit se garder des alliances étrangères et, partant, des alliances choisies dans ses origines. C'est là qu'une sélection sévère doit être recommandée; j'entends une sélection dans la famille de nouvelle formation. Il ne s'y produit que trop souvent des cas d'atavisme qu'il faudrait rejeter, si notre état social, nos mœurs se prêtaient à ces combinaisons physiologiques.

Si, maintenant, nous examinons la situation des vieilles aristocraties, nous y trouverons, contrairement à l'opinion de M. Nordau, plus de dégénérescences, par le fait des mésalliances, que par le fait d'alliances

dans la race elle-même. Je parle en général, bien entendu. Il demeure, en effet, bien évident, que si l'on confie l'accroissement d'une famille à des êtres dégénérés, atteints soit de vices, soit de tares héréditaires, on arrivera logiquement à des résultats déplorables qu'on ne pourra conjurer, plus tard, que par des alliances saines. Il ne me paraît nullement prouvé que les mariages de jeunes nobles avec des filles riches, le plus souvent d'origine inconnue, des Américaines, par exemple, aient apporté à telle ou telle famille plus de santé et plus de moralité. Je serais plutôt porté à admettre le contraire; car, dans ces cas-là, l'inconnu est un mauvais facteur. Mieux vaut un défaut connu, parce qu'on peut le combattre, qu'une déformation inconnue dans son origine.

Ma conclusion est donc celle-ci : Plus la race est ancienne, plus elle se rapproche de la perfection, à la condition, toutefois, qu'on la maintienne au milieu des circonstances qui l'ont vu naître et se développer. Seules les races dégénérées ou en train de formation, peuvent s'améliorer par les alliances choisies en dehors d'elles. Or, ni les aristocraties du nord de l'Europe, ni l'aristocratie anglaise ne

sont en dégérescence. Elles se maintiennent dans un état florissant par une heureuse gymnastique fonctionnelle, grâce aux institutions politiques et sociales qui les régissent<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Depuis la publication de ces pages, M. Nordau m'a fait l'honneur d'une réponse qui a paru dans la *Revue Angevine* et qui nous a mis d'accord.

## XVI

A l'origine du monde, la femme nous apparaît comme l'incarnation de l'amour, source et principe de toute vie, assurant le renouvellement des êtres, la perpétuité. Aussi s'étonne-t-on que les religions l'aient si peu honorée. C'est sans doute qu'elle est trop mêlée à notre vie journalière. Le christianisme lui fit la meilleure part, en la confondant avec la divinité par l'enfantement d'un Dieu. Mais ce n'est là qu'un épisode, si l'on peut employer ce terme, en parlant d'un tel fait, d'un tel mystère. On aurait pensé qu'une semblable destinée, réservée à la Vierge Marie, devait entourer la Femme, du moins celle qui était de son sang, de sa religion, d'une auréole qui la signalât, sinon aux adorations, du moins au respect de l'Homme. Il n'en fut rien. Les

proches de Marie, même celles qui avaient enseveli Jésus, disparaissent aussitôt dans la foule des chrétiennes<sup>1</sup>. Nulle part, depuis, on ne la voit élevée par les lois ou par les mœurs, au-dessus de son compagnon qui, partout, au contraire, en fait une esclave, la condamnant aux plus durs travaux, lui refusant même la prérogative de l'égalité. La Vierge Marie reste une exception dans l'histoire du monde. On l'a glorifiée, sanctifiée, adorée, sans qu'il rejaillisse de tant d'honneur, de tant d'exaltation, de tant d'élévation, une seule faveur sur ses sœurs en Christ. D'une extrémité à l'autre de la terre, ne voit-on pas, souvent, la Femme courbée par l'Homme vers le sol, qu'elle devra cultiver et ensemer, comme si la force lui eût été donnée en partage ? Sur Elle pèse un joug que nul ne lui enlèvera jamais. Dès les premiers temps, Elle devient la servante de l'Homme. Et qui dit servante dit aussi maître et tout ce qu'entraîne un tel titre, une telle puissance.

Cette servitude, la Femme la mérita-t-elle du fait de toutes ou du fait d'une seule sur la

<sup>1</sup> Il ne peut être question, ici, de la canonisation, dont les privilèges et l'honneur ne sont acquis qu'à la mémoire des saintes, dont le culte ne s'établit qu'après leur mort.

surface du sol? Non, l'histoire ne mentionne aucun acte individuel ou collectif la condamnant à la déchéance. Il en résulte que la Femme fut la première victime de ce principe : la Force prime le Droit. Si ce principe barbare choque la justice, quand on l'applique aux nations, combien ne révolte-t-il pas davantage si on en fait une arme, une loi contre la Femme? Et, cependant, on peut dire qu'aucun autre principe ne régit les rapports entre Elle et l'Homme dans les pays les moins avancés en civilisation, comme dans ceux qui se vantent, souvent bien mal à propos, de la porter à sa plus haute expression. En effet, c'est uniquement par la force que s'établit le pouvoir de l'Homme, sur la Femme, qu'il s'agisse de la force physique ou de la force que donne la loi. Or, la dernière de ces prérogatives n'est, pas plus que la première, à l'honneur de l'Homme, puisque lui seul fait la loi et détient le pouvoir de la faire exécuter. Aux yeux du moraliste, rien n'abaisse, rien n'avilit davantage l'Homme que ce rôle, que cette attitude dont la légitimité ne peut s'établir à aucun point de vue.

S'il est naturel que les peuples sauvages, chez lesquels tout droit repose sur la force,

assignent à la Femme une place inférieure dans la tribu, il devient avilissant pour l'homme civilisé de l'imiter et de ne se point différencier sur un point aussi essentiel, de ceux qu'il considère comme ses inférieurs. Et encore l'asservissement matériel nous semble-t-il plus plausible que l'asservissement moral. Qu'une femme bêche la terre, qu'elle soit attelée derrière un animal, aux brancards d'une charrette, ce spectacle, si attristant qu'il soit, l'est moins que celui de telle ou telle épouse, asservie à l'autorité du mâle. La paysanne, si elle souffre physiquement de son labeur, sent moins vivement sa servitude que la femme des classes élevées, humiliée dans sa conscience, dans sa fierté, dans son cœur, par les prétendus droits de l'époux.

Oui, la force prime le droit dans les rapports entre les sexes. L'Homme est partout. La Femme n'est nulle part. On la chasse comme incapable même des lieux et des métiers où elle devrait rester maîtresse du terrain. Comment en serait-il autrement, puisqu'on la traite socialement en mineure, lui enlevant non seulement le droit de participer au choix des représentants de la nation, mais encore de gérer son bien et de disposer des

fruits de son travail ? Elle n'est rien, sauf une machine à plaisir, un jouet à la disposition du maître, toujours et quand même. Après avoir asservi l'épouse, on est en train de supprimer la mère en supprimant l'enfant, sauf dans le cas où le père illégal se dérobe pour laisser à la femme l'opprobre avec toutes ses charges. Et pourquoi ce droit absolu, cette toute-puissance de l'homme ? Impossible de trouver à cette question une réponse valable.

Il devient vieux, tout à fait ridicule et absolument insensé de continuer le vieux procès de la Femme, de proclamer son infériorité morale et intellectuelle. M. Prudhomme, lui-même, ne recueillerait plus que des haussements d'épaules, des rires ou des sifflets, s'il lui prenait fantaisie de reprendre ses calembredaines démodées et fripées. Si les grands génies masculins n'ont point d'égaux chez les femmes, la science et le talent ne leur font pas défaut, quand elles peuvent l'acquérir ou le cultiver. Les qualités morales, les vertus sociales, la Femme les porte à un degré supérieur à celui où l'Homme s'arrête. C'est là une vérité incontestable. Toutes les œuvres philanthropiques ou charitables sont, en Eu-

rope, de création féminine. En Angleterre, par exemple, vous trouvez la Femme partout où il y a du bien à faire, un soulagement à donner à l'humanité souffrante. En France, les vertus les plus admirables s'exercent journellement et sans défaillances sous l'habit des Sœurs de la Charité et des Petites Sœurs des pauvres. La Femme incarne le dévouement. Les héroïnes ne se comptent pas, elles sont légion sur toute la surface du globe, non point à un moment donné, dans quelque occasion où le devoir, ou quelque sentiment social ou mondain parle plus haut, mais à toute heure de la vie, sous toutes les latitudes.

Partout où la Femme pénètre, elle devient l'égale de l'Homme, quand elle ne le dépasse pas ; aussi peut-on dire que la question féministe est résolue en droit, si elle ne l'est pas en fait. Quels sont les principaux obstacles que la Femme rencontre sur son chemin, dans la bataille sans cesse recommencée contre l'Homme ? La vanité et l'égoïsme. Ils sont difficiles à franchir ; mais le spectacle des efforts tentés, ici et là, contre eux, prouvent qu'ils finiront par céder. La poussée provoquée par des intérêts lésés, des injustices

commises, sera si forte que la forteresse, jugée imprenable jusqu'ici, ouvrira ses portes. Et cette forteresse, quelle est-elle? Le droit de suffrage, bien improprement nommé universel, puisque la moitié de la population en est exclue! Le droit de plaider, le droit d'exercer la médecine, absolus cependant quand les aptitudes et les connaissances techniques sont reconnues, sont des infiniment petits, à côté du droit de vote. Quand la Femme l'aura conquis, elle occupera la place et le rang qui lui sont dus, elle recouvrera la dignité qu'elle porte dans son cœur et dont l'Homme la dépouille, parce que lui-même perd cette dignité dans ses rapports avec Elle. Elle moralisera la loi par son influence électorale et aussi le mariage, si bien battu en brèche par tous, si amoindri, si avili, souvent, qu'il ne trouvera bientôt plus d'adhérentes.

Qu'on donne à la Femme ce qu'on lui doit matériellement et moralement, et la Société qui menace même de mourir faute d'enfants, retrouvera sa vigueur, son équilibre et son honneur.

---

## XVII

N'avez-vous pas remarqué, cher lecteur, que jamais encore la virtuosité littéraire ne s'était donné carrière avec une telle indépendance de toute vérité, une telle insouciance de l'équité? Chacun de nos chroniqueurs s'attèle à la besogne du journaliste, choisit un thème sur lequel il brode des arabesques, des gammes, des arpèges, d'un air triomphant et d'une main plus ou moins souple, mais toujours audacieuse.

La fantaisie s'emballe, sans nul souci du sujet qu'on ne reconnaît pas, tant il est mutilé, travesti parfois jusqu'à la dérision, à moins que cela n'aille jusqu'au dégoût. Tel M. Zola parlant du paysan, ou des ouvriers, dont il fait des bêtes immondes ou malfaisantes, ayant bu toute honte, auxquelles il ne

reste plus rien d'humain, foule se vautrant sans cesse dans la boue et dans l'ordure, où se complait le puissant romancier.

Et nous, chers lecteurs, nous sommes des provinciaux, des ruraux, nous nous révoltons à la vue de ces peintures soi-disant réalistes, mais à coup sûr sans réalité, sans vérité, croquis ou tableaux, faits de chic, où les choses sont inventées de toutes pièces, où les personnages ne posent pas un pied sur cette terre, qu'on dirait maudite, et ne regardent pas le ciel, auquel on ne croit pas. Si je comprends bien l'idée nouvelle de votre œuvre, Messieurs les fondateurs de cette Revue<sup>1</sup>, vous désirez rester provinciaux tout en voyageant au loin, avec M. Grille, avec M, le D<sup>r</sup> Jagot, pour vous instruire et vous distraire. Non seulement vous n'entendez pas renier votre origine provinciale, mais encore vous voulez vous défendre, si d'aventure on vous attaque. Et c'est par soumission à vos désirs que je me dis provincial, ici, chez vous, dans votre maison, où l'on veut bien me faire une petite place, sans nulle prétention aux grandes manières, mais soucieux de cette franchise et de ce cou-

<sup>1</sup> Il s'agit, ici, de la Revue Angevine.

rage qui plaisent aux honnêtes gens. Francs et courageux nous le voudrions rester, vis-à-vis de ceux qui se croient des dieux, rendent des oracles et prétendent à l'encens.

Ainsi, par exemple, j'ignore si l'entrefilet suivant, découpé dans un journal du 2 novembre, impressionna beaucoup les Parisiens, mais je sais qu'il me laissa tout à fait indifférent, sachant au juste ce que vaut, souvent, l'aune de la marchandise. Cet entrefilet, le voici :

« Demain, mercredi, M. J.-K. Huysmans publiera dans *l'Écho de Paris* le premier article d'une série promise à ce journal. »

Un article de M. Huysmans devient donc un événement et, d'avance, il fait prime, du moins l'espère-t-on. Eh bien, voyons un peu ce que vaut cette page sensationnelle, non pas au point de vue littéraire, mais comme document dans une cause qui est nôtre, celle de la province. *Entrée d'évêque*, tel est le titre. Il s'agit de l'arrivée d'un nouveau prélat dans sa bonne ville de Chartres. Et ce n'est pas seulement la capitale Beauceronne qu'on dépeint, mais les villes de province qu'on prend à partie. Vous allez voir sous quel jour les envisage ce Français, dont le nom

sonne comme celui d'un Hollandais. Mais peut-être vient-il des Flandres. Enfin voilà comment il débute :

« A mesure que l'on connaît Chartres, le « dégoût s'accroît de cette ville, de ses habitants, de ses avenues, de sa fameuse place « des Épars, qui joue au petit Versailles, avec « son cercle d'emphatiques hôtels et sa ridicule statue de Marceau au centre. Et la « veulerie de cette bourgade qui s'éveille à « peine au lever du soleil et redort à peine à « la brume ! »

Dans ma naïveté de Provincial, j'aurais cru faire l'éloge d'une ville en la comparant à Versailles ; mais non, ce n'est que ridicule, emphatique et d'une « veulerie ! » Je ne vous dis que ça !

L'Académie et Littré ont oublié d'inscrire ce joli mot : veulerie. C'est dommage. Qu'importe aux écrivains de la décadence ? Ils le créent et l'emploient sans craindre qu'on le leur renvoie.

Il faut lire aussi la description du cortège, où les Frères des Écoles chrétiennes « charrient » un dais, sans chariot et simplement avec leurs bras.

Dans le style nouveau, on ne s'occupe pas

du sens du mot. Les fenêtres « exposent des grappes de visages et des corps penchaient, séparés au milieu par la balustrade. » Que pensez-vous de cette exposition et de ces corps séparés ? Quelle langue ! Il faut ajouter à ces beautés « la pluie fine des cantiques coupés par l'averse des cuivres que déchainait une fanfare pieuse. » Un élève de seconde, qui se permettrait de telles métaphores, recevrait une bien mauvaise note de M. Bergeret. Qu'en pense M. Anatole France ? A noter encore les coiffes des Sœurs, dont quelques-unes avaient des « œillères molles lisses ! » Pourquoi pas veules ? L'écrivain ne veut pas abuser, sans doute, de l'expression ; et encore « les robes vermillon de la Maîtrise qui sonnent telles que des fanfares !!! » On le voit, l'élève de seconde recule jusqu'à la cinquième et encore le professeur lui infligerait-il un *pensum*.

M. Huysmans, un délicat, cela se sent, ne peut supporter la vue des vieillards « qui se dandinent en flageolant. » Une colonne de « vieux birbes (un mot nouveau), costumés avec les friperies vendues des morgues, ballottant, se soutenant sous les bras. »



Autrefois, on disait vendu *par* ; maintenant, on écrit vendu *de*.

Ce jeune a vu à Chartres, mais je le mets au défi d'en voir à Angers, des « bottines laissant voir des pieds où des élastiques grouillaient comme des vermines, des chevilles d'où coulaient des vermicelles cuits dans de l'encre !!!... »

Que diable signifie ce charabias, annoncé comme une manne aux lecteurs bénévoles ?

Je passe rapidement sur les vestons découpés dans des « pré-larts élimés, dans des rebuts de bâches », sur les redingotes « découpées dans de la tôle, sur les gilets glauques, fermés par des boutons en fromage de cochon » (*sic*) !

Et dire que j'ai poussé l'obligeance jusqu'à chercher dans le dictionnaire le mot — pré-lart. Inconnu !

Je ne veux pas oublier les hommes « coiffés de boîtes à manchon et de tuyaux à gaz », et encore la « démence des gibus », ce « sanhédrin de chapeaux saouls » (*sic*), où « grimâçaient des figures ridées de vieillards, avec des pattes de lapin le long des joues et des poils de brosses à dents sous le nez. »

Voilà les idées qu'inspire la vieillesse à M. Huysmans. Mais qui donc l'avait invité à cette fête du pays chartrain ?

A la première lecture de ce fatras en langue malgache, j'avais envie de me fâcher, mais ce serait lui faire trop d'honneur au romancier. Le Provincial se contentera de hausser les épaules et de recommander à cet étonnant chroniqueur l'usage des douches.

Ce dernier mot entraîne mon esprit vers le suicide de la famille Dreyfus. Si la maladie ne me clouait à la campagne, j'eusse avidement recherché les réflexions qu'un tel acte doit suggérer à M. Drumont, dont la logique impitoyable remonte sans cesse des causes aux effets.

J'y vois, pour ma part, le résultat d'un trouble cérébral. Que cet homme ait voulu mourir, plutôt que de vivre, désormais, dans une situation médiocre, cela se peut expliquer ; mais qu'il ait condamné à mort ses trois filles, que la fortune maternelle eût mises hors de la pauvreté, voilà qui s'explique seulement par un dérangement des facultés mentales.

En examinant d'un peu près la vie des Israélites de marque, on y trouve, à côté du

besoin intense de la richesse, sous toutes ses formes, une agitation physique et intellectuelle qui confine de très près à la folie. Il en est plus d'une chez eux et celle des grands frappe l'attention la plus distraite.

Le criminel de l'Île du Diable devait en être poursuivi. Il jouissait d'une certaine aisance et l'appât d'une fortune plus considérable exerça certainement, sur son esprit, une influence supérieure à toutes les craintes que son crime devait lui suggérer.

Les suicides récents d'Israélites peuvent être ramenés, dans leurs causes, à la folie des grandeurs. Point n'est besoin de citer des noms. Il y avait des chances que cette manie fût combattue chez Armand Dreyfus par le fait d'une hérédité mélangée. Dans son sang juif coulait, en effet, un autre sang. Sa mère appartenait à une famille catholique, d'origine irlandaise, devenue française depuis Jacques II, et tombée dans une misère relative, ce qui explique, sans l'absoudre, la mésalliance de M<sup>lle</sup> O'Hguerty. Mais la puissance de l'hérédité paternelle, remontant le cours des âges, devait nécessairement l'emporter sur cette unique alliance entre le juif et la chrétienne.

Voilà, en quelques années, deux exemples frappants de filles de l'aristocratie française se mariant à des Israélites riches et finissant, l'un dans la honte et le suicide, l'autre dans la mort volontaire.

Il serait permis d'en espérer un bien, si les leçons les plus sévères profitaient mieux aux individus qu'elles n'agissent sur les peuples.

## XVIII

Vous en voudriez sans doute à votre correspondant, mes chers concitoyens, pour peu que mes lettres précédentes vous aient donné d'estime pour son jugement, si je ne vous faisais part, non pas de toutes, mais d'une des réflexions imposées à mon entendement par les derniers événements.

N'êtes-vous pas frappés comme moi, combien peu Français sont les individus qui occupent actuellement l'opinion publique ? Il y a quinze jours, je vous entretenais du dégénéré, du diabolique, du décadent Huysmans, des suicidés Reinach et Dreyfus, parce que, sans prétendre à la chronique, je veux cependant rester dans l'actualité. Or, y a-t-il rien de plus actuel que cette nouvelle descente de la courtille, représentée par les Sans-Patrie

auxquels l'État-civil a donné notre nom, notre nationalité, dans ces dernières années ? Parcourez les journaux et vous n'y lirez que des noms étrangers, peuplant la rédaction des gazettes parisiennes et jusqu'à nos administrations !

On dirait la France aux mains d'une bande d'écumeurs, venus d'Allemagne, de Pologne et d'Italie. Je ne veux pas citer les noms que vous connaissez et que tous vous savez par cœur, personnalités infimes, en apparence, mais précisément plus redoutables, en raison même de l'obscurité où elles opèrent, payées, trop souvent, par le budget national.

Je ne sais si vous avez quelquefois remarqué en marchant à Paris sur les trottoirs, certains individus qui, loin d'éviter les immondices, marchent résolument dans le relai des chiens errants ? Il y en a qui, non seulement s'y posent les pieds, mais qui y mettent le nez ! C'est une dépravation. Au moral, un nouveau venu, un ex-Italien, M. Zola, est de ceux-là. Ses lecteurs savent qu'il se complait dans l'ordure, que rien ne l'arrête, que rien ne l'émeut, quand il se lance dans les descriptions graveleuses, ordurières, ignominieuses, qu'il nous présente comme des « tranches de

vie » et qui ne sont, en réalité, que la réflexion de ce qu'il voit en lui-même. Il ne sait rien, ni de la nature, ni de l'humanité; on peut s'en convaincre en lisant *Germinal* et *La Terre*. Aussi est-ce à tort qu'il prétend au réalisme. Le dernier romancier du jour est plus naturaliste que lui. Son œuvre ne reflète que son propre moi, ce qui revient à dire, qu'elle apparaît comme le contraire du réalisme.

Un savant médecin fait remarquer que les imbéciles aiment à dire des obscénités; de même M. Zola est-il atteint de la monomanie des grossièretés, des expressions sales, de la représentation de toutes les fonctions humaines, que les gens bien élevés cachent d'ordinaire.

Son imagination l'entraîne aux images de luxure anti-naturelle de bestialité, de même que son regard s'arrête avec complaisance sur le linge sale, et son odorat sur les odeurs les plus fétides. Il montre, là, une perversion peu commune du sens olfactif, toujours très développé chez les dégénérés. M. Léopold Bernard, dans une étude sur M. Zola, observe que celui-ci caractérise tous les personnages par leur odeur, tout comme M. Huysmans

engage l'un de ses héros à composer une symphonie de parfums!

A cette attirance de M. Zola vers toutes les saletés, se joint chez lui, la perspicacité des préoccupations publiques, auxquelles répondent presque tous ses romans. Il n'est donc pas étonnant que ce double courant l'ait conduit dans l'affaire Dreyfus. Il ne pouvait guère manquer à cette triste parade, dont d'ailleurs il n'aperçoit pas l'ignominie. En sa qualité d'Italien détroqué, la trahison n'a, pour lui, qu'une signification mal définie, « un crime tout moderne, dit-il, dont la portée n'est point aussi considérable que le ferait croire le débordement actuel des colères et des clameurs furieuses. » Et il ajoute, en manière de profession de foi: « Je trouve donc parfaitement excessifs tout le bruit et l'agitation soulevés par une faute qui ne dépasse pas, à mon sens, tant d'autres fautes, et je ne comprends pas que certains surexcitent ainsi l'opinion publique contre un malheureux, même coupable ».

Voilà, il me semble, une déclaration qui achève de mettre M. Zola au point.

Dans un tel état d'esprit et de corps, il devenait nécessaire qu'il adressât ses impres-

sions à M. Scheurer-Kestner, l'un des instigateurs de la campagne en faveur du traître Dreyfus. Sous la plume dégénérée et cosmopolite de l'auteur de *La Débâcle*, cette nouvelle trahison devient un « drame poignant » et les auteurs des « personnages superbes ! » Aussi décore-t-il le vice-président du Sénat du bouton de cristal, comme un simple Chinois. « Une vie de cristal ! » écrit-il. Voilà bien, pour le coup, un document humain. Si les Rougon-Macquart n'appartiennent spécialement à aucune race et à aucun temps, en revanche l'immixtion de M. Zola dans la sale affaire Dreyfus est nettement caractéristique. Le fait le voici : Une bande de Sans-Patrie, semant l'or à pleines mains, est parvenue à troubler tout un pays, en essayant de déconsidérer l'armée française, symbole de l'honneur national.

C'est ainsi que les prémices de cette lettre se trouvent justifiées. Par une inqualifiable imprévoyance, on a permis que ces malfaiteurs, Sans-Patrie avérés, devinssent une force dans l'État, en leur confiant des fonctions auxquelles ils n'ont aucun droit. Devançant la justice populaire, le piteux syndicat Dreyfus, ayant à sa tête M. Scheurer-Kestner et

M. Zola, n'a qu'une résolution à prendre : s'embarquer sur un paquebot en destination de l'Île du Diable et y fonder une colonie. Ce syndicat possède tous les éléments nécessaires à une complète réussite et donnerait ainsi au traître une dernière et méritante preuve de sympathie.

Pour nous, mes chers concitoyens, nous bourgeois angevins, nous ne pouvons offrir au syndicat de la trahison, aucun exemplaire de ces Sans-Patrie. Nous, nous sommes Français et nos noms ne portent aucune trace de croisement avec l'étranger. Nos intelligences sont plus saines et nos corps aussi sont plus sains. Mieux qu'eux et plus longtemps qu'eux, nous avons travaillé à la prospérité et au bon renom de notre province. Ceux d'entre nous qui ont pignon sur rue en peuvent fournir l'origine. Elle est honnête et honorable cette origine comme la carrière commerciale qu'abrite nos toits. Plus que jamais nous voulons rester Angevins, comme le disait l'autre soir notre très distingué collaborateur, M. Marcel Morry, dans un toast, où se révèlent, une fois de plus, son goût délicat, sa forme si pure et son amour du sol natal ; car « tel est le charme fin, telle est la séduction douce des

demi-teintes angevines, qu'il faut bien, si l'on est d'ici, qu'on y demeure, ou qu'on y revienne..... Soyons donc sans ombre de respect humain, de notre province. Soyons de chez nous..... » J'ajouterai que nous pouvons nous en montrer fiers, car il n'est pas de branches de l'activité humaine où notre petite patrie, n'ait illustré la grande patrie française.

---

## XIX

L'histoire sainte parle des sept plaies de l'Égypte ; mais de combien de maux ne sommes-nous pas affligés, Français de cette fin de siècle ? Le dénombrement en sera, je le crains, plus considérable encore. Aujourd'hui, je signale un de ces maux, dont notre Anjou souffre avec le pays presque tout entier : l'indifférence.

Oui, nous devenons de plus en plus indifférents sur toutes choses qui ne concernent pas chacun de nous en particulier. Et cette indifférence prend sa source dans un égoïsme si étroit, qu'il menace, non seulement la vie sociale de la province, mais aussi l'existence même de la patrie. L'ignoble campagne entreprise par une bande de Sans-Patrie, n'a pas soulevé l'indignation qu'elle devait provoquer et que, seule, l'armée a manifestée. Le

Sénat écoutait naguère, avec plus de résignation que de clameurs, la prétendue défense de son vice-président, toujours en fonctions ; la population de Paris ne s'est guère détournée de ses occupations journalières et la jeunesse studieuse, si prompt à manifester contre un professeur, impopulaire chez elle, n'a pu réunir que deux cents étudiants pour conspuer M. Scheurer-Kestner. C'est peu. Honneur à ces jeunes gens ! Honneur aussi aux Cercles de notre ville qui ne veulent plus recevoir le journal soutien du traître et des félons, ses complices ! Je veux voir dans cette décision le réveil de nos énergies provinciales. Elle est d'un bel et salutaire exemple ; notre cœur de patriote s'en réjouit. Fier de compter parmi ses membres des officiers de notre armée, le Cercle du Collège, notamment, ne pouvait tolérer la réception du *Figaro*, qui l'insultait.

Quels sont les écrivains de renom qui lui demeureront fidèles ? La question est embarrassante et la réponse hardie. Déjà, ce matin, M. Larroumet accepte la tâche ingrate et peu enviable de faire oublier à l'armée, dans ce même *Figaro*, si dévoué au traître, une campagne qui devrait être le Waterloo de ce jour-

nal. Le public se laissera-t-il prendre à cette sorte d'amende honorable ? *Chi lo sa ?* Allons-nous assister de nouveau au défilé des témoins célèbres qui venaient, périodiquement, chanter leur air de bravoure à la première page du *Figaro* ? M. Larroumet sera-t-il suivi ? La vie est dure aux gens de lettres, je le sais, et la caisse du successeur de M. Villemessant, toujours généreuse. Oh ! la lutte pour l'existence ! Que de pierres de touche sont ainsi posées sur la route, où nos pas peuvent trébucher !

Mais pour secouer nos apathies, il ne fallait rien moins qu'un si gros événement, où se trouve en jeu notre honneur national. Combien d'autres nous laissent chaque jour indifférents ! Combien peu les choses locales nous émeuvent, combien peu d'entre elles nous intéressent ! Nous avons laissé tomber notre Société des Concerts populaires et nos Salons de peinture n'attirent pas un public suffisant pour rendre prospère l'Association angevine des beaux-arts. Tout le monde sait que nos

<sup>1</sup> M. Pierre Loti, de l'Académie Française, vient d'embolter le pas à M. Larroumet, non sans provoquer, du moins nous l'espérons, les protestations de M. Viau, officier de vaisseau.

journaux politiques n'enrichissent ni ceux qui les gouvernent ni les hommes de talent qui les rédigent. La *Revue Angevine* a failli, l'an dernier, sombrer faute d'abonnés; elle vit, aujourd'hui, modestement, grâce à une administration intelligente et dévouée, jusqu'à lui donner son temps, sans qu'il lui soit possible, comme on le désirait, d'augmenter ce Recueil littéraire de quelques pages. Je pourrais citer des gens sinon riches, du moins à leur aise, qui ne reçoivent aucun journal politique du département! Sauf deux ou trois exceptions, mes voisins de campagne ne sont pas abonnés à notre *Revue*. L'un de mes amis me demandait, récemment, d'où venait ce manque d'égards pour moi? Je lui ai simplement répondu :

Ne voyez là aucun manque d'égards. Il n'y a qu'indifférence pour les choses de l'esprit et je pourrais dire, surtout, pour les choses locales. Ce sont des gens du monde qui ne voudraient pas manquer à son code. Je vis en ermite et ne fais plus de visites. Donc, mes voisins ne me doivent ni politesses, ni amabilités. Et un abonnement à notre modeste *Revue* provinciale, évidemment sans intérêt pour eux, équivaldrait à une cour-

toisie à laquelle ils ne sont pas astreints. Le code mondain n'oblige que ceux qui sont du monde. Aussi suis-je très reconnaissant à ceux de mes voisins qui s'abonnent à la *Revue* par sympathie pour elle et pour son directeur.

En effet, l'insouciance est partout. Le pays de Segré qui cultive le pommier et fait du cidre reste parfaitement indifférent aux vignobles de Rablay ou du Saumurois, et réciproquement. Chacun reste étranger aux intérêts de son voisin. D'un arrondissement à l'autre, on ne se connaît pas. Sauf les noms des députés et des sénateurs, on ignore les personnalités les plus marquantes, telles que les conseillers généraux, par exemple. Ce sont là des faits que je suis à même de vérifier journellement. Si je voulais mettre le pied sur le terrain politique, que d'observations semblables je pourrais ajouter!

A côté de cette indifférence, menaçante pour nos caractères, existe encore une autre cause d'abandon et d'égoïsme : l'absentéisme, le séjour à Paris ou aux eaux, de la grande majorité des gens riches, pendant la moitié de l'année, et même davantage. Si, autrefois, tout le monde se connaissait dans un département, c'est qu'on vivait à la campagne,



dans la belle saison, et qu'on se retrouvait l'hiver à la ville. Dans ces conditions-là, comment ne se fût-on pas intéressé à ses compatriotes ? Vous me direz peut-être qu'il y a foule aux mariages, aux enterrements. Je le reconnais, mais dans ces circonstances elles-mêmes, l'indifférence résiste à toutes les suggestions gaies ou tristes, parce qu'on se connaît à peine. En Anjou, deux choses continuent à occuper les esprits : les œuvres de la religion, et celles de la charité. Toutes vivent et quelques-unes sont florissantes. Il convient d'en faire honneur aux dames angevines, connues par leur foi religieuse et leur amour du pauvre.

On le voit, je ne suis ni un homme frivole, ni un vieillard morose, ni optimiste, ni pessimiste. Dieu me garde de ces extrémités ! Je vais droit devant moi, observant les faits et les gens, désireux, à la fois, de ne froisser aucune susceptibilité légitime, et de dire, cependant, toute ma pensée, sur le train du monde qui m'environne. Eh bien, je le dis en toute sincérité : nous ne mourrons ni de notre légèreté, ni de nos passions ; nous mourons d'indifférence.

---

## XX

J'ai connu Mérimée et je me suis, quelquefois, frotté à ses parois de glace, à ses élégances sobres, à ses dédains de bon ton, à sa mine hautaine, dans un salon touchant de près à ceux du souverain. La compagnie n'était ni médiocre, ni nombreuse : une élite mondaine. Parmi les femmes l'une représentait la Bonté, l'autre la Beauté, une troisième l'Esprit français dans ce qu'il a de plus primesautier, de plus brillant, de plus vif, de plus prompt à la riposte, de plus osé sans heurter les bienséances, de plus cultivé aussi ; j'ajoute que cette charmeuse, d'une verve incomparable sous le masque, achevait ses conquêtes à visage découvert dans les cercles intellectuels, comme dans les réunions intimes, où la plus parfaite simplicité, où la

meilleure grâce du monde, où l'amabilité la plus franche faisaient, à l'occasion, oublier la supériorité de son intelligence. Dirais-je, pour terminer le portrait, qu'elle était Angevine, de père et mère angevins et que son grand-père illustra notre barreau ? Dans ce cercle trois ou quatre hommes : un duc, homme d'État, plein de séductions de bon aloi, séductions de l'esprit et de manières les plus raffinées, séductions qui ne trouvèrent jamais de résistances. A côté de ce quasi-prince du sang, un paysan francomtois lettré, conteur exquis, si l'accent du terroir n'eût un peu gâté le récit, grand fureteur de bibliothèques provinciales, amant de la belle nature, aux heures de repos ; puis un Angevin qui cherchait, alors, à devenir quelqu'un et enfin l'auteur de *Colomba*, poli, correct, courtois, près des femmes, parfois jusqu'à la galanterie, mais sec, sceptique en apparence plus encore qu'en réalité, ennuyé surtout, dédaigneux des Lettres et des lettrés, je veux dire des gens du métier, auxquels il ne se mêlait pas, parce qu'il méprisait la gent et son débraillé presque autant que le reste de l'humanité.

Un soir, je contais que, dans le parc d'une

des femmes présentes, j'avais observé une fourmilière en voyage et que bon nombre des plus grosses fourmis portaient les plus petites sur leur dos. « Vous avez raison, Monsieur, me dit Mérimée ; il vaut mieux, le plus souvent, regarder en bas qu'en haut. Quelle leçon vous donnait, là, ce petit monde, sans doute aussi intéressant que le nôtre ! » La conversation continua sur les bêtes, sur l'éducation des chevaux de course que le duc entretenait à Viroflay et dont il me disait un appréciateur éclairé, ainsi que de toutes les espèces animales. — Mais ne voyez pas, en lui, un élève de J.-J. Rousseau, un faux sensible. — Non, non, reprit Mérimée d'un ton ironique qui lui était familier, M. de C. aime les belles volailles, mais pour les mettre à l'épINETTE. Dans ces réunions, il ne faisait point de beaux discours et se contentait de répliquer brièvement, comme on vient de le voir. Mais chacune de ses phrases portait et se fixait dans la mémoire. De ses œuvres, il ne parlait jamais, n'aimant pas à poser en auteur, ce qui lui paraissait du plus mauvais goût. Sachant qu'il dédaignait les jugements mondains, comme, d'ailleurs, le goût du grand public, les femmes n'osaient pas lui

parler de ses œuvres. Je me souviens, cependant, que M<sup>me</sup> de S. interrompit ainsi une anecdote de Francis Wey : « Ah ! oui, un pendant à *la Chambre bleue*, si toutefois on pouvait trouver quelque chose de comparable à une œuvre de M. Mérimée. » Il se contenta de sourire et de regarder la dame d'une façon discrète, mais qu'elle put prendre pour de la sensibilité.

Le scepticisme de Mérimée me donnait cette impression qu'il ne s'enfonçait point profondément en lui, pas plus que l'égoïsme dont à tort on l'accusait parfois. Les sentiments affectueux ne s'émoûssaient pas en lui en proportion de son mépris pour l'humanité. Il connut l'amour et même l'amitié, l'amour constant et l'amitié désintéressée. La tendre affection qui le liait à M<sup>me</sup> de Montijo, rejaillissait sur l'Impératrice et aussi sur l'Empereur, près duquel il n'abdiquait point son franc parler. Il les servait tous les deux en ami et non en courtisan, leur donnait de son temps et de son esprit plus qu'il ne recevait d'eux, faisant bon marché des hauts grades dans la Légion d'honneur, on le voit dans l'une de ses lettres et assistait muet aux séances du Sénat, juste assez souvent, pour qu'il ne fût point accusé

d'incorrection, reproche qui lui eût été plus sensible qu'aucun autre et qu'on ne lui adressa jamais. Quand on songe au dévouement très difficile qu'il montra publiquement à M. Libri, son ami, sur un sujet délicat, on ne peut plus parler de son égoïsme. Si la collectivité des êtres le laissait indifférent, l'individu, quand il lui tenait par quelque côté, le trouvait toujours attentif à ses malheurs.

Pourquoi Mérimée s'ennuyait-il ? pourquoi ne fut-il pas heureux ? Voilà une question embarrassante et une réponse qu'on ne saurait faire à coup sûr. Peut-être n'aima-t-il rien et personne assez fortement ? Je serais tenté de le croire, d'après sa correspondance. Il n'aima pas son métier d'écrivain et ses chefs-d'œuvre allèrent aux femmes qu'il aimait, comme on offre des fleurs. Il leur en fit don sans attacher à cet envoi plus d'importance qu'à un bouquet cueilli dans son jardin. Les Lettres lui doivent plus de reconnaissance qu'il n'en éprouvait pour elles. Elles ne le satisfaisaient pas complètement, parce qu'elles ne recevaient de lui qu'une attention distraite, je ne dis pas dans la forme, qu'il voulait impeccable, mais dans le fond. Son moi ne se

donna pas assez intimement, assez passionnément aux Lettres, pour qu'elles le captivassent. Il ne pouvait donc être heureux par elles.

Il aima certainement, mais probablement sans élan, sans passion, sans enthousiasme, montrant de l'inquiétude, de la sensibilité, de la durée, de l'honnêteté, de la tendresse, de la reconnaissance, de l'attachement. On l'aima aussi et plus qu'il n'aimait lui-même ; mais s'il était touché des admirations qu'on lui prodiguait, ce ne pouvait être qu'en proportion de ce qu'elles valaient à ses propres yeux. Quand les admirations auxquelles il tenait le plus lui manquèrent, il fut plus malheureux qu'il n'avait été heureux de les inspirer. L'amour qu'on lui donnait le trouvait sensible, mais ne le pénétrait pas assez pour faire naître en lui le bonheur. Ses mains ne surent pas élever d'autels et son âme ignorait le culte. L'homme qui n'abdique pas aux pieds d'une souveraine, qui n'offre pas tout son cœur, toute sa pensée, qui ne se donne pas tout entier, ne peut connaître le bonheur dans l'amour. Mérimée n'eut point cette idolâtrie. De religion, il n'eut point non plus et sa correspondance ne nous révèle pas qu'il crût à

une autre vie que celle qu'il abandonnait sans regret. Les lettres que M. Brunetière vient de nous faire connaître et qui, m'est avis, ne nous révèlent point un nouveau Mérimée, comme on se plaît à le dire, le montrent tout à fait incrédule.

A la fois savant et artiste, il était de taille à dominer son temps. Il dédaigna de s'élever à ces hauteurs. Il se contenta d'être le premier dans un genre petit, que son merveilleux talent et sa puissante originalité surent faire grand.

## XXI

Tout provincial, s'il jouit d'un peu de liberté et de quelques sous, veut aller à Paris tout au moins une fois l'an. Moi-même, provincial deux fois, ici et dans mon fromage, je sacrifie à la mode. Mais ne me croyez pas capable de prétendre à découvrir la Ville-Lumière toujours bien amusante. Malgré le froid de canard qui y règne, on y mange des cerises le matin et des fraises le soir, et l'on paie neuf francs une place au « poulailler » pour entendre M<sup>lle</sup> Delna, que les reporters, désireux de conduire leur famille à l'Opéra, déclarent supérieure à M<sup>me</sup> Viardot dans le *Prophète* ! Oui, on s'amuse partout : au Salon où M. Rodin, jadis sculpteur et ami du laid, s'adonne à la fumisterie. A la bonne heure, voilà un homme qui méprise l'humanité et se

moque du public sans la moindre vergogne. Il ne m'a jamais causé tant de satisfaction qu'en exposant son immense bloc de marbre, pas même dégrossi, surmonté d'un semblant de tête, cachée sous une chevelure en broussaille. Pauvre Balzac ! On s'amuse aussi à l'Odéon, ne vous en déplaît, ami lecteur. M. Janvier de la Motte, notre spirituel compatriote, a transformé le second Théâtre-Français en Palais-Royal. Si son père le contemple du haut des cieux, il doit joliment l'applaudir, car tout l'esprit des Janvier se retrouve dans cette comédie de mœurs, l'une des plus désopilantes qu'on puisse rêver pour se dilater la rate. Par exemple, un endroit où l'on ne rit pas, c'est à l'Opéra-Comique. Il s'y passe des choses bien extraordinaires. Jugez plutôt.

En voyant qu'on y jouait un opéra nouveau, *cosa rarissima*, je me proposais de m'y rendre, lorsque l'idée me vint de lire les grands critiques. M. Catulle Mendès célébrait en trois colonnes le poème merveilleux de *Fervaal* et en trois lignes la musique de ce drame lyrique, dernière manière. Dès lors, mon désir de ouïr le héros, « fils des Nuées !! » s'apaisa jusqu'au moment où M. Joncières. « cher

chant à ressaisir ses souvenirs de la ténébreuse soirée de mardi », me confia, par l'intermédiaire de *La Liberté*, que la partition de M. d'Indy lui avait causé « une insurmontable fatigue », à laquelle il s'attendait d'ailleurs, ayant « essayé de lire au piano ce grimoire indéchiffrable. » De ces découvertes, il résulta une économie de dix francs dans mon porte-monnaie, car vous devinez que « l'harmonie sans cesse tourmentée » de M. d'Indy, qui faisait si « cruellement souffrir » les musiciens, eût porté aux dernières extrémités votre très humble correspondant. Le voyez-vous revenant à Angers avec une maladie de foie ! Ce n'est pas que cet organe soit le moins du monde nécessaire à la vie ; Messieurs les chirurgiens le déclarent formellement. Quand le foie, ou tout autre organe malade, résiste aux soins de la médecine, les virtuoses de la chirurgie vous l'enlèvent dextrement et sans douleur. Et il n'y a pas d'exemple, vous entendez, pas d'exemple, que l'opération ne réussisse à souhait. Au bout de quatre jours, on cesse de donner un bulletin au concierge parce que le patient est passé de vie à trépas ! C'est d'ailleurs sa faute. Il a commis une imprudence ! Si c'est une femme, elle doit être

allée au bal de M<sup>me</sup> Chandon de Briaille, chez qui poussent et fleurissent les plantes des tropiques les plus tropicaux ; si c'est un homme, il est certainement allé visiter les collections du château de Chantilly ou voir à l'Exposition canine le chien de M. Paul Caillard !

Done, ne m'étant point entretenu avec « le fils des Nuées », je puis, sain de corps et d'esprit, vous entretenir de la grève des femmes, une grève à laquelle je ne crois pas, pour plusieurs raisons d'importance et que vous savez tout aussi bien que moi.

Déjà il m'est arrivé de sortir de mon trou sans grand dommage ; aujourd'hui, je voudrais, chers lecteurs, vous entraîner dans le camp féminin, où l'on traite de questions graves qui ne sauraient vous trouver indifférents.

Dans la *Revue des Revues*, M. Frédéric Loliée s'est amusé à réunir les opinions qu'émettent sur l'homme les femmes écrivains. Il les publie sous ce titre : *Comment elles nous jugent*. S'il a prétendu mettre nos romancières en mauvaise posture, il a certainement échoué dans sa campagne. Si, au contraire, il a voulu fournir à ces dames l'occasion de préciser leurs griefs, justes sur certains points de lé-

gislation, ou contre la légèreté de nos mœurs ou nos habitudes, il a parfaitement réussi et les femmes lui doivent des remerciements.

En effet, M. Loliée s'attire des répliques où il n'y a pas un mot à redire, soit sur la forme de ces réponses, soit sur le fond même du sujet. Ses correspondantes ont montré dans leurs défenses et dans leurs revendications un jugement très sûr, un tact tout féminin, une grande précision et beaucoup de mesure, ce dont M. Loliée ne les croyait pas capables.

Oui, elles sont mesurées, et si, parfois, M<sup>me</sup> de Peyrebrune dépasse un peu la modération dans le *Roman d'un Bas-Bleu*, la chose n'a rien de surprenant et de blâmable dans ce genre d'ouvrage. Je ne saurais y voir « une crise de mauvaise humeur » ; j'y noterais bien plutôt un symptôme, un signe du temps qui appelle de notre part la réflexion et mieux encore des réformes. Le vent ne tournera pas du côté de l'apaisement si nous ne changeons pas notre orientation. Il continuera à venir de la haute mer, c'est-à-dire à nous apporter l'orage, la tempête et même les cyclones. Les femmes commencent à nous montrer que « l'illogisme saccadé des impressions, qui est

la raison des femmes », au dire de M. Loliée, a fait place, chez elles, à une logique très serrée, à une persévérance dans l'effort, à une foi profonde dans leurs droits, à une tenue très digne, à une fierté qui déconcertent l'adversaire et jusqu'à lui donner de la mauvaise humeur.

Car ce n'est pas seulement notre très disgracieux accoutrement noir qui « exprime le deuil de notre souveraineté perdue », c'est surtout l'abus que nous faisons de notre force. Trop souvent nous mettons en pratique le principe invoqué par certaines nations : La force prime le droit ; principe dont le Yankee se réclame à l'heure présente si brutalement. Avant le mariage, la jeune fille européenne attend l'épouseur, comme en Orient elle attend l'acheteur. Après la cérémonie nuptiale, toutes les deux sont parfaitement égales dans l'esclavage. Dans de telles conditions, comment l'épouse garderait-elle autre chose qu'un semblant de sentiment pour son maître ? Aussi le recrutement des couvents de femmes ne diminue-t-il pas, comme on pourrait le supposer par ces temps d'incrédulité ; aussi le nombre des vieilles filles va-t-il sans cesse en augmentant ; aussi le divorce s'acclimate-

t-il, chez nous, comme dans les pays protestants ; aussi Rome se relâche-t-elle de ses proscriptions, se montre-t-elle de moins en moins sévère dans les cas de nullité. Voilà ce dont nous ne nous rendons pas compte ou ce que nous feignons de ne pas voir.

M<sup>me</sup> Bentzon porte très judicieusement la discussion sur le terrain économique. Elle écrit : « L'homme ne se marie plus guère que lorsque la femme lui apporte une dot. Les filles sans dot sont donc réduites, pour vivre, à lui faire concurrence en travaillant. Il les rencontre dans des voies déjà encombrées, il les traite en rivales, en ennemies. Comment ne jugeraient-elles pas durement celui qui ne veut ni les aider, ni leur permettre de s'aider elles-mêmes ? Cet antagonisme porte ses fruits amers dans la réalité dont le roman est après tout le reflet... » M<sup>me</sup> Bentzon ajoute que, dans toutes les classes de la société, la jeune fille aspire à choisir son époux, après qu'on le lui impose depuis si longtemps. Cela est vrai, et cette vérité éclatera de plus en plus.

M<sup>me</sup> Daniel Lesueur expose, dans sa réponse à M. Loliée, l'évolution qui s'opère dans les sentiments. « On ne veut plus, dit-elle, accor-

der ses peines et ses joies à celles d'autrui. On ne veut plus souffrir par les autres, et pour cela, on s'efforce de ne plus les aimer ». Voilà, certes, une constatation trouvée au fond du cœur, une raison d'une psychologie profonde qui ne nous surprend pas chez l'auteur de *A force d'aimer*.

On connaît l'esprit de M<sup>me</sup> Marie-Anne de Bovet, qui s'est peinte elle-même dans *Confessions d'une fille de trente ans*. Cet esprit se retrouve tout entier dans sa lettre.

M<sup>me</sup> Hudry-Monos efface les timidités et les concessions de M<sup>me</sup> Bertheroy d'un coup de scalpel, porté très audacieusement dans nos lois et dans nos mœurs. « La femme se hasarde simplement, écrit-elle, à exprimer ce que certaines conventions ne lui permirent pas jusqu'ici de traduire. L'homme, durant des siècles, l'a accusée de toutes les perversités afin de s'excuser lui-même. Dans la lassitude de ses sens, énervés par une possession sans contrôle, il l'a éclaboussée des plus basses injures, oubliant cyniquement qu'il l'adorait l'instant d'auparavant, tant qu'il la désirait encore... » Contrairement au sentiment de certaines femmes, qui ont besoin de sentir chez l'homme qu'elles aiment une cer-



taine supériorité, M<sup>me</sup> Hudry-Monos estime « qu'il n'y a d'amitié ou d'amour vrai qu'entre égaux. » Et elle ajoute : « La femme ne fut de tous temps traitée en égale ni par les lois, ni par les mœurs. Il existe deux morales : une pour elle, impitoyable, l'autre pour l'homme, très indulgente. » Qui oserait s'inscrire en faux contre cette dernière vérité ?

Voici, maintenant, une vieille connaissance, M<sup>lle</sup> Clémence Royer, philosophe au cerveau solide, qui a sa place marquée dans les milieux savants, où l'on s'occupe de sociologie et de transformisme. Ses desiderata sont radicaux. Elle demande une réforme complète du Code civil et des mœurs, si l'on veut enfin voir la fin de la guerre entre l'homme et la femme. Elle termine son vigoureux plaidoyer par cette déclaration :

« A ces conditions seulement peut finir la guerre entre les sexes ; à ces conditions seulement l'amour cessera d'être un guet-apens de la nature, comme l'a défini Schopenhauer. Une même loi d'honneur doit gouverner les deux moitiés de l'humanité. C'est un code d'honneur qui doit régir l'amour. Quand il sera aussi honteux de mentir en amour que de trahir son pays, la paix sera

faite entre l'homme et la femme. Jusque-là, non. »

Il me resterait encore d'autres opinions à citer ; mais je dois me borner. J'ai fait connaître celles des écrivains les plus en renom au camp féminin. On me concédera qu'elles ne sont pas faites pour grossir les rangs de leurs adversaires, pour peu qu'il s'y trouve encore un peu de bonne foi. Je serais fort surpris que la réponse de M<sup>me</sup> Arved-Barin fût « insignifiante » comme le prétend M. Loliée. Il ne nous la fait pas connaître et cela est regrettable.

Le père du grand Mirabeau avait mérité le titre d'« Ami des hommes » ; j'avoue que celui d'Ami des femmes me tenterait fort ! Remarquez que je ne dis pas « féministes », n'aimant pas les mots nouveaux. Et cependant je ne voudrais pas aller jusqu'à l'adulation aveugle. Une petite déconvenue m'est venue en lisant les premiers numéros du journal *La Fronde*, fondé récemment par un groupe d'entre elles. La rédaction ne s'élève guère au-dessus de la médiocrité, sans compter que certaines tendances sociales dissolvantes sont en contradiction avec les prétentions de justice et de régénération sociale,

affichées par les femmes dont nous venons de parler. Elles viennent de se fourvoyer dans des chemins boueux, où nous ne les suivrons pas. Et moi qui croyais que l'inscription des femmes sur les listes électorales moraliserait le suffrage universel !

---

## XXII

*Au comte Tolstoï.*

MONSIEUR ET ILLUSTRE CONFRÈRE,

Bien que j'appartienne à une classe d'écrivains que vous mésestimez et dont, cependant, vous faites partie, celle des critiques d'art, je me permets de vous adresser quelques courtes réflexions au sujet d'un chapitre de votre dernier livre<sup>1</sup>.

Au moment même où je m'appête à parler de votre étude sur Wagner, où je rencontre des opinions tout à fait conformes à celles que je professe depuis un grand nombre

<sup>1</sup> *L'Art*, par le comte Tolstoï, chez Ollendorff, éditeur, rue de la Chaussée-d'Antin, 450

affichées par les femmes dont nous venons de parler. Elles viennent de se fourvoyer dans des chemins boueux, où nous ne les suivrons pas. Et moi qui croyais que l'inscription des femmes sur les listes électorales moraliserait le suffrage universel !

---

XXII

*Au comte Tolstoï.*

MONSIEUR ET ILLUSTRE CONFRÈRE,

Bien que j'appartienne à une classe d'écrivains que vous mésestimez et dont, cependant, vous faites partie, celle des critiques d'art, je me permets de vous adresser quelques courtes réflexions au sujet d'un chapitre de votre dernier livre<sup>1</sup>.

Au moment même où je m'apprête à parler de votre étude sur Wagner, où je rencontre des opinions tout à fait conformes à celles que je professe depuis un grand nombre

<sup>1</sup> *L'Art*, par le comte Tolstoï, chez Ollendorff, éditeur, rue de la Chaussée-d'Antin, 150

d'années, je m'étonne de trouver dans le même volume une répudiation des dernières œuvres de Beethoven et le bannissement de la « Neuvième symphonie », indigne du grand art, selon vous.

Bien que les derniers quatuors de Beethoven contiennent des pages admirables, telles par exemple que cet *andante* : « Prière à la Divinité, après une cruelle maladie », je demeure d'accord avec vous, qu'il en est d'autres, fort tourmentées, dans quelques-unes de leurs parties. Mais je ne puis souscrire à votre jugement sur la « Symphonie avec chœurs ». La combattre au moyen de la technique, ne serait, je crois, ni de votre goût, ni en mon pouvoir, et je préfère en appeler à vos principes d'art.

Classique de tempérament et de tendances, je ne crains pas d'avancer que les différents morceaux de cette puissante et originale symphonie restent, à mon entendement, à la hauteur de celle en *ut mineur*, de son *andante* surtout, et du « Chœur des prisonniers », de *Fidelio*, œuvres inspirées par le sentiment religieux que vous imposez comme *criterium* de la valeur artistique. En écoutant la « Neuvième symphonie », je constate à chaque exé-

cution ce fait permanent que les applaudissements viennent, toujours, des auditeurs placés aux gradins supérieurs, c'est-à-dire des places à bon marché, où la naïveté des impressions domine les jugements de la foule. Dès lors, serait-il juste de dire que « l'œuvre est artificielle, longue et obscure, où quelques courts passages, relativement nets, sont noyés dans l'incompréhensible et qui ne dit absolument rien aux hommes sains, non préparés par une longue hypnotisation ? » Le sens des différentes parties de cette symphonie, m'apparaît clairement. Le développement naturel des idées mélodiques, faciles à retenir, parce que le dessin et les contours en sont nettement tracés, ne choque jamais l'oreille par des dissonances inconnues à Beethoven.

Quant à « l'Hymne à la Joie » qui termine la symphonie, *il* frappe, indépendamment de la poésie, dont il s'inspire, non pas comme une œuvre propre à « séparer les hommes », mais, au contraire, comme essentiellement favorable à leur union dans un sentiment commun de joie et d'amour. Cet hymne, bien qu'*il* soit écrit dans le registre le plus élevé de la voix humaine et par conséquent difficile à bien chanter, j'en conviens, n'en reste pas

moins le plus émouvant de tous les chants, celui qui remue le plus profondément les masses, celui qui pénètre le plus doucement l'âme, celui qui, mieux qu'aucun autre, atteint la sensibilité, amène dans les yeux des larmes de reconnaissance et d'amour. Mieux que certains airs célèbres, cependant admirables de sentiment, tels que ceux de Mozart, de Gluck, mieux encore que le « duo de la prison » dans *Fidelio*, « l'Hymne à la joie » réunit toutes les qualités que vous jugez nécessaires à l'art élevé, celui qui réalise « l'union fraternelle entre les hommes ». Je n'en connais pas qu'un pacificateur de peuples puisse employer plus efficacement au pardon mutuel, à la fraternité, à la réconciliation dans l'amour.

Voilà, Monsieur, des appréciations qui, sans être absolument exclusives des idées de « beauté et de plaisir », et j'entends par beauté ce qui est conforme aux règles établies par les grands maîtres, et par plaisir ce qui émeut noblement, n'en sont pas moins conformes à vos *desiderata*. Vous condamnez encore l'art de la Renaissance ! Où trouvez-vous donc le sentiment religieux plus fortement exprimé que dans Palestrina, que dans Vittoria, que dans leurs successeurs, les Mar-

cello, les Hændel et vous refuseriez-vous à entonner avec moi l'héroïque *Alleluia* du *Messie* ?

Respectueusement vôtre.

### XXIII

On se divertit un brin, à l'heure présente, des variations de M. Jules Lemaitre, qui n'a pas toujours montré tant d'ingratitude aux Grecs et aux Latins. On ne voit pas bien, en somme, ce qu'il reproche à l'étude des langues anciennes, si ce n'est qu'elles aident, en ce moment critique, au surmenage dont nos enfants sont les victimes. Au temps de nos pères et de nos grands-pères qui savaient, mieux que nous, le grec et le latin, le grec surtout, on ne rencontrait pas, comme aujourd'hui, ces dégénérés d'une forte race qui encombrèrent notre littérature et nos arts. Il faut donc chercher ailleurs les causes d'une dégénérescence indéniable. Le surmenage en est une, assurément. Mais d'où vient-il, si ce n'est de l'instruction obligatoire donnée aux Français des

deux sexes, instruction imposée par une des lois les plus funestes de cette fin de siècle ? Ses deux premiers effets furent d'obérer nos finances et de pousser le peuple à l'abandon des champs et de l'atelier, abandon que l'État aurait dû redouter au moment précis où il se faisait conquérant dans le continent noir et ailleurs.

En appelant à elle tous les Français pour en faire des bacheliers, l'Université devait rédiger ces programmes touffus auxquels un très petit nombre de cerveaux résiste. Si la lutte est si âpre, si délétère, c'est que les concurrents aux examens se multiplient dans des proportions inquiétantes, à tous les points de vue. En effet, l'instruction obligatoire a créé deux classes d'individus inconnus à l'ancienne France, les dégénérés et les déclassés, qui doivent finir fatalement dans les maisons de santé ou au bague. Ce surmenage inévitable imposé à la jeunesse conduit nécessairement les vaincus de la lutte pour le « bachot », les fruits secs des écoles, dans un enfer inconnu de Dante, où se recrute aujourd'hui l'anarchie sociale. Le baccalauréat, comme idéal auquel tout Français doit arriver, de par la loi, serait l'une des inventions les plus ridicules de ce

temps, si elle n'était si affligeante. Certes, ce ne sont pas les bacheliers sortis du peuple, sans autre moyen de subsistance que leur diplôme, qui coloniseront nos nouvelles conquêtes. A nos colonies, il faut des paysans robustes, des bras pour mettre en valeur les rares capitaux qui s'offrent aux essais de colonisation pour la culture des terres et l'exploitation des mines. Mais où les prendre, ces paysans que l'agriculture à moitié ruinée ne saurait faire vivre et que la ville attire, quel que soit leur degré d'instruction? Les diplômés réclament des places rétribuées et il est juste que l'État leur en donne, puisque d'artisans qu'ils étaient, il en a fait des victimes de l'instruction obligatoire. Louis Blanc, après la Révolution de 1848, avait institué des ateliers nationaux pour occuper les ouvriers sans travail. Si la mesure n'eût répondu pas aux principes de l'économie politique, du moins était-elle humanitaire. Il reste à fonder des maisons de refuge pour les jeunes bacheliers sans emploi et pour les jeunes filles diplômées. Il y a urgence, si l'on veut prémunir les premiers contre les entraînements du vol ou de l'anarchie, et les secondes contre la prostitution, dernière ressource à laquelle ne

songeaient probablement pas les législateurs férus d'instruction universelle<sup>1</sup>.

M. Jules Lemaitre eût été mieux inspiré en restant fidèle à ses premières déclarations, à celle-ci, par exemple : « Ce que je vaudrais, je le dois aux anciens. » Il l'oubliait dernièrement en écrivant qu'il ne devait rien, ni à Homère ni à Virgile, innocents tous deux des crimes dont il les charge. Vraiment, je ne serais pas étonné de croire qu'une mouche ou qu'un microbe, comme l'on dit maintenant, a piqué nos « intellectuels » ; encore un nouveau substantif dont nous ne pouvions, sans doute, nous passer. L'un des plus en vue, M. Anatole France, n'a-t-il pas eu l'ingénieuse idée, fort peu littéraire d'ailleurs, de mener la campagne avec M. Zola, avec M. Clémenceau, en faveur du traître Dreyfus? Et comme il exprime son mécontentement sur beaucoup de choses actuelles, il s'en prend au roi

<sup>1</sup> On m'a montré dernièrement au Bois de Boulogne une jeune femme fort élégante qui, peu de semaines auparavant, courait les places d'institutrices, hélas ! sans succès. Il y a mille gouvernantes pour une élève ! Peu de jours après, un commerçant me parlait d'un de ses « hommes de peine » qu'il avait recueilli mourant de faim. Il avait pour tout bien, dans sa poche, un brevet de bachelier

Charles X ! Il nous ramène par là au fameux :  
« Voilà pourquoi votre fille est muette. »

Joindre la bouffonnerie à l'infamie, c'est vraiment beaucoup, même pour un sceptique. Les intellectuels semblent prendre à tâche de se montrer peu intelligents. On les dirait inventés pour masquer l'abaissement des caractères.

M. Jules Lemaitre n'a pas la ressource suprême de M. Ibsen. La clarté de notre langue et de son esprit la lui enlève. Les brumes où est né l'écrivain norvégien et où réside son intelligence lui permettent de contredire le lendemain ce qu'il a écrit la veille. « On ne m'a pas compris », dit-il. Il pourrait ajouter : Je n'écris pas pour être compris, une banalité dans les pays du Nord. On l'accusait de « féminisme ». Non, il n'est ni féministe, ni poète. Ce sont ses lecteurs, le « public », qui se montre véritablement poète. Le morceau est bien amusant.

En considérant tant de sottises débitées au jour le jour pour les badauds et les gobe-mouches, je pensais à ce joli conte de Musset : *Simone*, une Florentine qui mourut près du corps inanimé de son amant.

Cherchez la plante et trouvez-la ;  
Demain, peut-être, on la verra  
Dans le sentier ou dans la haie ;  
La Faculté l'appellera  
Pavot, ciguë ou belladone.  
Ici-bas, tout peut se prouver,  
Le plus difficile à trouver  
N'est pas la plante, c'est Simone.

Voilà le vrai, et comme disait Boileau : Le vrai est seul aimable.

---



## XXIV

A Monsieur René Bazin.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Vous me fîtes dernièrement l'honneur de me dire que vous aviez dîné avec M. Fogazzaro, lors de son récent voyage à Paris. Les convives étaient tous de l'Académie ou sur le point d'y entrer. L'écrivain italien dut goûter un vrai plaisir à ces agapes fraternelles, disons plutôt confraternelles, car je ne crois pas plus à la fraternité qu'à sa sœur, l'égalité, toutes deux introuvables sur notre planète. Je l'enviais, moi pauvre rural, qui ne connais pas les beaux esprits du temps, à moins que quelqu'un d'entre eux ne consente

à s'asseoir à la table de la *Revue Angevine* où M. Cointreau veut bien nous convier tous les deux. A un psychologue, tel que vous, Monsieur, tous les lieux conviennent pour observer et comprendre, et il serait vraiment intéressant de connaître ce que vous pensez de cet Italien fort à la mode dans son pays, mais moins populaire chez nous, que M. d'Annunzio, son émule.

Le jour même où paraissait dans les *Débats* un article de vous spirituellement écrit sur le livre récent de M. Demolins, *Les Français d'aujourd'hui*, je lisais une note où l'on annonçait la publication en italien, d'une conférence faite à Rome par M. Fogazzaro sur ce sujet : « Le Progrès et le Bonheur. » Le conférencier croit et cherche à prouver que le progrès augmente le bonheur de l'humanité. N'ayant point sous les yeux les arguments de sa thèse, je ne puis les examiner et je me contenterai de relever les « deux faits » qui paraissent évidents à M. Fogazzaro : 1° la connaissance toujours plus exacte de Dieu par l'œuvre de la Science ; 2° la multiplication des liens entre les hommes.

Voilà vraiment des assertions un peu hardies et qui restent « des faits » non prouvés.

Si c'est « en cela » que consiste le progrès de notre époque, on peut hardiment le nier, sans s'occuper des causes qui l'amènent ; la recherche de celles-ci étant aussi vaine qu'obs-cure.

Je me souviens d'un certain sermon du Père Didon, où le célèbre dominicain cherchait à mettre d'accord la foi et la science. Je veux bien croire qu'il y ait parfaitement réussi, quoique à mes yeux cet essai soit inutile, à la foi aussi bien qu'à la science. Mais, alors, je me demande comment la majorité des savants perd la foi, à mesure que la science devient plus rigoureuse ? Notez bien que je parle de la majorité, car les exceptions ne sont pas rares. Notre illustre compatriote Chevreul était un croyant, de même que Pasteur mourait naguère en chrétien convaincu. Je n'émetts aucun doute sur le bonheur que ces deux grands savants et bien d'autres, avec eux, éprouvèrent en arrivant par la science à la connaissance plus parfaite de Dieu ; leur bonheur dut être immense et il doit être tel pour ceux surtout qui traversent la période du doute. Par rapport à l'idée de Dieu, la science n'apporte de son fait aucun bonheur à l'humanité ; ceux qui sont heureux en Dieu

sont précisément ceux qui possèdent la foi du charbonnier. Le fait seul, de la recherche de la vérité, implique déjà une souffrance, car elle suppose l'incertitude, le doute, mal dont ne sont point atteints ceux qui ne cherchent pas la lumière, l'ayant en eux.

Vous, Monsieur, dont toute la vie se résume dans le travail, vous me répondrez peut-être que le mot n'est pas l'équivalent de peine, qu'au contraire, le travail devient souvent le synonyme de jouissance. Je ne vous contredirai pas et pour raison démonstrative ; mais ce que je nie c'est la science comme véhicule du bonheur en Dieu. Notre temps est par excellence celui de la science et aucun autre n'a plus éloigné l'humanité du bonheur. Jamais la soif des jouissances, soif de plus en plus intense, n'a plus douloureusement étreint le peuple dans le supplice de l'impossible.

Qu'entendre maintenant par « la multiplication des liens entre les hommes ? » M. Fogazzaro parle-t-il des communications plus faciles, plus rapides ? Mais ces facilités rapprochent-elles donc les peuples autrement qu'au point de vue des distances matérielles supprimées ? Ont-elles amené la communauté des intérêts ? Ne les divisent-elles pas inces-

samment davantage ? La lutte entre les intérêts s'est-elle jamais donné carrière avec autant d'acuité que de nos jours ? Pour être éloigné, le but n'a-t-il pas été poursuivi avec une ardeur tenant de la férocité ? L'idée de justice entre-t-elle comme facteur dans la solution des conflits qui divisent les nations ? Non, assurément. Existe-t-il pour elles, comme pour les individus qui les composent, une autre divinité que le Veau d'Or ? Ce lien d'un culte commun, au lieu de les unir, ne les divise-t-il pas au contraire ? L'égoïsme ne gouverne-t-il pas le monde avec plus de ténacité et d'intransigeance que jamais ? On ne se bat aujourd'hui, ni pour une idée, ni pour un principe, on se bat uniquement pour des intérêts matériels. Or, comme les intérêts ne se trouvent pas satisfaits au gré de chacun, il en résulte que le bonheur fuit sans cesse devant ceux qui le poursuivent jusqu'à n'être plus qu'un décevant mirage.

Mais peut-être n'ai-je pas bien compris les vues de M. Fogazzaro, résumées en deux points dont je ne connais pas les développements. Votre esprit subtil, Monsieur, aura, sans doute, mieux pénétré la philosophie du romancier de Vicence qu'un provincial mal

éclairé. Quelle bonne fortune reviendrait à cette *Revue* si vous me faisiez le grand honneur de m'apporter quelque lumière <sup>1</sup> !

---

<sup>1</sup> La conférence de M. Fogazzaro est un morceau de rhétorique emphatique sans aucune conclusion satisfaisante. Il n'y a pas lieu de s'y arrêter.

## XXV

Je lisais il y a quelques jours ce « considérant » d'un jugement :

« Attendu que le Tribunal ne peut juger sans sévérité le procédé de polémique consistant à développer pour atteindre le fils dans son honneur, en déconsidérant son nom, les fautes qu'aurait pu commettre son père, fautes ignorées vraisemblablement du fils et en tous cas n'entachant en aucune manière sa propre honorabilité. »

A cette occasion, un journal qualifie de « matérialiste » la thèse de l'atavisme inéluctable et des fatalités héréditaires que M. Zola soutient dans toute son œuvre. Prise dans le sens absolu où l'entend ce romancier quand il établit, dans un arbre généalogique, les tares congénitales de chacun des Maquart et

des Rougon, la thèse est en effet entachée de matérialisme. Mais si, faisant acte de philosophe, un juge quelconque recherche, d'abord, les antécédents d'un coupable et, ensuite, les actes de ses ascendants, on ne saurait l'accuser d'abus de pouvoir. La recherche des causes du crime est non seulement permise, mais louable, puisqu'elle peut entraîner l'indulgence d'un jury, en montrant l'accusé chargé d'hérédité malsaine.

Le matérialisme n'a rien à voir dans la question, à moins que vous ne déclariez les conséquences de l'atavisme rebelles à toute influence de l'éducation, à toute hygiène physique et morale. Et encore ce serait plutôt préjuger les choses, puisque nous ne saurions préciser, en l'état actuel de la science, le degré d'action de l'éducation sur les penchants, les appétits innés ou hérités.

On ne peut nier absolument le principe de l'hérédité, en d'autres termes prétendre que les enfants n'héritent ni des qualités ni des défauts de leurs parents, aussi bien au moral qu'au physique. Les idéalistes ou les fervents chrétiens constatent journellement la ressemblance de leur enfant avec leur ascendant direct ou indirect ; de même aussi, reconnais-

sent-ils, souvent, que tel ou tel d'entre eux, échappe à toute hérédité. Et si on accusait de matérialisme telle mère qui se complait à retrouver chez son fils sa beauté ou son intelligence, elle ne manquerait pas de rire de cette prétention. Le proverbe : « Tel père, tel fils », n'a pas d'autre origine que cette croyance aux faits d'hérédité bonne ou mauvaise, croyance fondée sur l'observation. Qui donc, parmi les idéalistes, les chrétiens, ne reconnaîtrait pas à une famille le droit ou tout au moins le devoir, de s'opposer au mariage d'une fille avec le fils d'un alcoolique ? Dans tous les pays civilisés, les hommes raisonnables se préoccupent des effets de l'hérédité, soit pour les craindre, soit pour les rechercher. Toute idée de matérialisme reste donc étrangère à cette légitime préoccupation ; car si le mauvais penchant peut être combattu, il n'en existe pas moins.

J'entends que l'hérédité n'a pas de conséquences absolues, inéluctables. L'assassin ne produit pas nécessairement un assassin, en ce sens que l'hérédité pathologique ne reproduit pas toujours le semblable. Cependant je ne nie pas que s'il se présente des cas d'hérédité similaire, il est aussi de nombreux cas

d'hérédité par transformation et par assimilation. Un fils d'alcoolique ne boit pas nécessairement, outre mesure, mais il a chance d'être un dégénéré, offrant des tares particulières très diverses. Il faut noter encore que des troubles hérités de la sensibilité générale peuvent faire et font très souvent, un *amoral*, un *fou moral*.

La question me semble donc mal posée et je me refuse à délimiter les deux camps, dans l'espèce. Le libre arbitre est indéniable chez l'homme sain, lors même qu'il descend d'un être malsain. Toutefois, serait-il téméraire d'affirmer que le libre arbitre s'abolit dans la mesure où la raison est faussée, la sensibilité pervertie, la volonté détruite ? Ce sont là circonstances atténuantes.

Maintenant, l'hérédité physique et l'hérédité morale sont-elles jumelles ? Cela n'est pas démontré. Des faits contradictoires se présentent. Le taré, le malsain et, *a fortiori*, le dégénéré ne sont pas condamnés d'avance à la laideur. Un atavisme éloigné, par exemple, le corrige par l'hérédité immédiate. Il y a là sujet à discussion, et cela m'entraînerait au delà des limites d'une simple lettre.

Et votre conclusion ? me demanderez-vous, cher lecteur. Eh ! mon Dieu, c'est que tout fait, si bien observé qu'il soit, prête à des interprétations diverses, prenant couleur de matérialisme ou d'idéalisme ou de tout ce qu'on voudra. Nos théories ne sont jamais que des formules générales, des hypothèses plus ou moins rationnelles, s'ajoutant tant bien que mal à la réalité.

---

## XXVI

« L'Homme s'agite et Dieu le mène » a dit Bossuet. Je ne voudrais pas garantir la justesse du second terme de cette proposition, car les chemins suivis sont bien divers et quelques-uns si embourbés que je n'oserais, en vérité, les nommer les voies de Dieu. Quant à l'agitation, elle ne fut jamais plus grande et plus compliquée. Il n'est plus un seul point du globe, où l'Homme ne s'agite furieusement. Le Blanc, surtout, est insatiable et prétend asservir, non seulement le Noir et tous ses dérivés, mais encore le Jaune. Qui l'emportera ? Quelle race s'imposera définitivement aux autres races ? Nos arrière-petits-neveux verront la solution du problème que chacun déjà résoud à sa façon, soit avec les lumières de M<sup>lle</sup> Couesdon, soit avec les siennes

propres. Peut-être la Sagesse commande-t-elle de s'abstenir. Le sexe, auquel nous devons cette nouvelle prophétesse, devient de plus en plus le sujet de cette agitation générale et vraiment fiévreuse. Le comte Tolstoï, l'un des plus bruyants agités du monde intellectuel, avait trouvé un moyen sûr d'en finir avec toutes les agitations : le célibat. C'était la fin du monde à bref délai. Mais le philosophe russe ayant omis de prêcher d'exemple, ne fait point de prosélytes, ou si peu, que le mariage sévit encore sur notre planète avec toutes ses conséquences. Une dernière déception manquait à l'auteur de la *Sonate à Kreutzer*. Son fils, son propre fils, répond à cette *Sonate* par un *Prélude de Chopin*. Et de toute cette harmonie éclatent, ô ironie ! des dissonances beaucoup moins pénibles à l'oreille que celles de Wagner et même tout à fait piquantes.

Le jeune Tolstoï, qui a l'âge de raison — trente ans, — émet, dans un journal de Saint-Petersbourg, des doctrines subversives de celles de son illustre père. Il fait dire à un certain Komkow, l'un des personnages de sa nouvelle : « La *Sonate à Kreutzer* est un livre qui fait un mal immense. » Une vraie révolte que cette réponse, l'événement de la saison

petersbourgeoise. Oui, le jeune homme proteste contre le célibat et l'on ne saurait lui en vouloir ; c'est bien de son âge. Il rêve plutôt de continuer le genre humain que son anéantissement. Komkow aime une princesse russe et il veut l'épouser. « Quant à nous, dit-il, hommes vivants et qui voulons vivre, adorons avec nos aïeux hindous non la mort, mais la naissance ! » Si le jeune Tolstoï nous donne un second *Prélude de Chopin*, on y lira certainement que Komkow a épousé la princesse et qu'elle a beaucoup d'enfants. Souhaitons-le.

Cette légère brise du Nord nous a rafraîchis et nous procurerait même un peu de calme, si une « authoressa » américaine ne s'avisait, fort malencontreusement, de montrer que l'institution, chère au jeune Tolstoï, menace ruine de toute part. A qui la faute ? Ah ! voilà !

M<sup>me</sup> Bisland accuse nettement l'habit noir ! Pour qu'un homme lui plaise, il faut qu'il porte le brillant uniforme d'un soldat ou le costume d'un « ténor vêtu de soie et la plume au chapeau ». Cette déclaration très nette va faire monter les actions des militaires, déjà très en faveur, et des comédiens sur le marché matrimonial. Miss Maud, une milliardaire

Américaine, est partie à la recherche d'un mari pauvre, mais bien mis. Elle espère le trouver au théâtre, où elle va débiter. J'engage vivement M. Breton à télégraphier le plus tôt possible, à cette aventureuse personne, pour lui proposer un engagement au théâtre d'Angers. Si le pourpoint de Raoul ne la séduit pas, elle jettera son mouchoir parfumé dans la loge du 25<sup>e</sup> dragons ! Ah ! ce sera une belle lutte, car Miss Maud est d'une grande beauté, si l'on en croit le reporter de New-York. Pour en revenir à M<sup>me</sup> Bisland, elle me donne l'impression d'une personne bien « vieux jeu ». Ne parle-t-elle pas d'autorité ? Elle la concède entière au mari, pourvu qu'il entoure sa femme de luxe et qu'il sache lui plaire par des costumes variés ! Et dire que de telles fadaïses s'évalent dans un des journaux les plus sérieux du pays où fleurit le dollar !

---

## XXVII

*A Monsieur le Sénateur, comte de Blois.*

MONSIEUR,

Si vous n'étiez abonné à la *Revue Angevine*, je n'oserais peut-être pas vous adresser cette lettre. Puis, vous êtes un homme public et, à ce titre, vous m'appartenez un peu. Je veux donc exercer mon droit de propriété pour m'acquitter, envers vous, d'une dette. Et vous connaissez le vieux dicton : Qui paie ses dettes s'enrichit. Cette fois, je m'enrichis doublement, puisqu'à la reconnaissance s'ajoute l'honneur de m'entretenir avec l'un des esprits les plus distingués de notre Anjou. Ce mot de reconnaissance va pourtant vous étonner et



vous devez penser : Que me veut ce Provincial, doublé d'un vieux philosophe peu moderne ? Eh bien, voici :

Tout comme M. Anatole France, j'aime à me reposer à l'ombre des ormes du Mail, bien que j'y fasse moins de rencontres intéressantes que l'auteur du *Lys Rouge*. Ce n'est pas, cependant, que je ne me pique, moi aussi, de psychologie, à mes heures. Mais comment esquisser, ici, la physionomie d'un libraire angevin, du Grand Vicaire, de M. le Préfet et de M<sup>me</sup> la « Préfète », si séduisante que soit celle-ci ? Ce serait trop long et indiscret aussi. D'ailleurs, la jalousie littéraire ne me hante point et je ne prétends pas à aucune rivalité ou même à imiter M. France. Donc, le 24 septembre dernier, j'allais m'asseoir sous mon orme préféré, lorsque je vis le Mail envahi par un troupeau de bêtes à cornes, spectacle tout nouveau pour les promeneurs habituels de notre beau quinconce. Je m'approchai d'un gardien qui me tint, à peu près, ce langage :

« C'est aujourd'hui le cinquantième concours organisé par la Société industrielle et agricole de Maine-et-Loire. Ce matin, les

membres du Jury ont jugé les animaux et, tout à l'heure, M. Bouchard, secrétaire général, va lire la liste des prix. Ces Messieurs, à ce moment, réunis dans un banquet, prendront place dans le kiosque municipal, décerneront les prix et entendront le discours du Président, M. le sénateur, comte de Blois. »

Voilà, vous l'avouerez, Monsieur, qui est rare en province : La vie journalière modifiée et l'animation succédant à la monotonie. Quoi que vous en puissiez penser, si vous me faites, parfois, l'honneur de lire mes lettres, je ne suis point d'humeur morose et, bien loin de regretter ma solitude accoutumée, j'attendis l'heure annoncée. Une foule de paysans ne tarda pas à se masser autour du kiosque et je me mêlai aux blouses bleues. Elle n'attendit pas longtemps et je vous vis, Monsieur, monter les marches, escorté de MM. les Sénateurs et Députés de Maine-et-Loire, des membres du Conseil général, de leur président, le vénérable comte de Maillé, qui s'asseyait à votre gauche, laissant votre droite à l'un des adjoints de M. le Maire, absent d'Angers. Les membres du Jury étaient là, également décorés d'un épi d'or.

Ah ! Monsieur, que votre excellent discours

m'a réconforté! Quelle parole facile, quel à-propos, quel tact et quelle jolie forme littéraire dans cette improvisation, où l'on sentait battre le cœur d'un patriote éclairé, et l'inspiration d'un lettré, non pas de l'un de ces « intellectuels » dégénérés, qu'on dirait sortis des brouillards du Nord, ou de leurs syndicats moins nuageux, quoique aussi troubles, mais d'un lettré, bien Français et de bonne souche! J'avais, là, devant moi, un orateur de race, parlant notre langue et animé de notre esprit. Et c'est de vos pensées sur l'agriculture nationale, qui vit au-dessus des partis, « mais dont personne ne peut se passer », discours très écouté et très applaudi, que je vous suis reconnaissant. Nous les connaissions vos idées protectrices de notre agriculture, de notre élevage; les échos du Sénat nous les avaient déjà plusieurs fois apportées. Mais, ici, à Angers, au grand soleil, combien, tous, nous en fûmes réchauffés!

Sous « *l'Orme du Mail* », M. Anatole France ne donnait cours qu'au plus odieux et au plus malsain scepticisme; à l'ombre de mon orme angevin, je n'entendis que des paroles de foi dans la grandeur de la patrie. Merci!

---

## XXVIII

*A Monsieur Léon Philouze.*

Mon cher collaborateur, je suis ravi de vos notes sur Amiel, un écrivain peu connu du public, dont le charme discret et fluide exerce ses séductions sur les âmes rêveuses. Vous le définissez avec une grande finesse de touche, autant qu'un esprit comme le sien se prête à la définition, et il me semble que personne après vous, ne le jugera mieux, dans l'essence même de son talent et de sa pensée. Mais il ne m'appartient pas de vous louer, comme je le voudrais, et je laisse ce soin aux lecteurs de la *Revue*, toujours heureux quand, par hasard, vous vous dérobez à d'autres soins, pour vous associer à nos travaux.

Je n'ajouterai donc rien à vos subtiles et souvent profondes observations, je relèverai seulement ces deux lignes de votre charmant article : « On ne saurait nier pourtant que notre langue moderne, bien que surmenée, ait acquis une richesse, un nombre, une puissance d'expression qu'elle n'a pas toujours connus. »

Par une pente bien naturelle à la jeunesse qui, heureuse de vivre, veut aimer son temps, vous en arrivez, vous un esprit délicat, nourri de la moelle des lions, à écrire une telle phrase ! Comment c'est au plus fort de la tourmente, sur le chemin d'une décadence lamentable, d'une décomposition générale dont « les *Odeurs de Paris* » ne donnaient qu'un avant-goût à peine perceptible, que vous nous parlez de « richesse, de nombre, de puissance ? » Eh ! mon Dieu, oui, le nombre ! je vous le concède. Des mots, on en invente journellement et quels mots ! La *Revue* en a cité, l'autre jour, deux ou trois tracés par la plume fatiguée de M. Bourget, mots nouveaux qui montrent où nous mènent les meilleurs de cette génération. Mais, mon cher confrère, « nombre » n'équivaut point à « richesse » ; il en est, au contraire, bien souvent la négation.

Un champ a beau étaler les fleurs de ses chardons et de ses ponceaux, dont le passant superficiel admirera la belle couleur, il n'en restera pas moins une mauvaise récolte, envahie par les plantes parasites.

Une puissance d'expression que notre langue n'a pas toujours connue, dites-vous ! J'en demeure confondu. M. Richepin serait donc plus puissant que Corneille ? L'alcoolique Verlaine, ou feu Malarmé, seraient plus puissants que Racine ? L'ordurier Zola plus puissant que..... mais j'arrête la comparaison. Ma plume se refuse à écrire les noms de nos grands écrivains dans le voisinage d'un tel drôle, opprobre d'un pays trop hospitalier et hélas ! inconscient dans ses faveurs. J'ai beau chercher dans nos poètes et chez nos prosaïques une langue plus puissante que celle de Pascal, de La Bruyère, de Montesquieu, de Bossuet ou de Voltaire, je ne la rencontre nulle part. Ces hommes avaient des idées claires, des pensées fortes pour exprimer ce qu'ils concevaient ; ils avaient forgé une langue souple, nette, précise et simple, une langue encore sans rides, parce qu'elle ne cache pas, sous de vains oripeaux, ce qu'ils voulaient faire entendre.

Le cerveau de nos marchands d'orviétan, le plus souvent trouble, obscur, recherche pour masquer sa pauvreté et éclairer ses ténèbres, mille paillettes dorées, mille ornements clinquants et creux qui papillotent aux sens peu affinés des foules, mais que le goût rejette avec mépris. J'en pourrais citer de ces décadents, les uns tristes, mais vaniteux, qui nous amènent dans des sentiers obscurs et broussailleux, où nous perdons pied avec eux, faute d'ordre et de lumière ; d'autres mièvres et prétentieux, qui dissèquent les âmes avec des airs de psychologie profonde, et ne mettent à nu que leur esprit compliqué et quintessencié ; tous, ou presque tous, malfaisants, soit qu'ils manquent d'idéal, soient qu'ils placent leurs goûts et leurs tendances dans la vulgarité, quand ce n'est pas dans les plus basses sentines. Du style et du bon sens comme l'entendaient nos pères, il n'y en a presque nulle part. L'Anjou, cependant, nous en réserve.

Nous avons rompu avec toutes les traditions et le siècle cherche, surtout, à étonner. En art et en littérature, on veut du monstrueux, du surhumain, et l'on a inventé le symbolisme et le mysticisme, quand on ne se vautre pas dans l'ordure. On a rejeté toutes les règles et

l'on se complait dans le vague, où la vanité la plus irritante, parce qu'elle n'est pas justifiée, maintient les pauvres détraqués, fils de Baudelaire.

J'en ai dit assez, mon cher collaborateur, pour que vous effaciez de votre critique l'étiquette « puissance » que je vous mets au défi d'attribuer à quiconque de ces jeunes, déjà bien vieux et discrédités. Aux incompris, aux incompréhensibles, aux dégénérés, aussi bien qu'aux pédants suffisent l'éclat des couleurs, le cliquetis des mots et la poudre des saltimbanques

---

## XXIX

Ne trouvez-vous pas, ami lecteur, que l'amitié a si rarement l'occasion de se manifester, qu'elle ne doit jamais la négliger ? Non seulement elle doit la saisir, quand elle se présente à portée de la main, mais encore elle doit la faire naître. La délicatesse du cœur se mesure à ces recherches qui, dans certains cas, doivent être des intuitions. L'amitié a des devoirs que l'amour sait transformer en joies et quand elle les néglige, elle blesse profondément ceux-là même qu'elle prétend satisfaire. L'un de ces devoirs primordiaux, par exemple, trouve à s'exercer dans la sympathie que nous devons aux personnes auxquelles sont liés nos amis. Les usages mondains en ont fait une loi qui marque bien ma pensée. On va « s'inscrire » chez un ami

quand quelqu'un des siens est atteint d'une maladie, lors même qu'on ne le connaît pas. Le monde sait que vous souffrez de cette souffrance d'autrui et vous témoigne sa sympathie, en s'informant des nouvelles du malade. Mais si l'usage s'arrête à la parenté, l'amitié exige que vous étendiez votre sympathie plus loin.

Le proverbe ne dit-il pas : « Les amis de nos amis sont nos amis ? » Mais il ne faudrait pas qu'il restât lettre morte.

Qui niera que nous n'aimions souvent, davantage, celui-ci ou celle-là, et plus franchement que tel ou telle de nos proches ? Le cas est fréquent et il me semble qu'on peut reconnaître cette vérité, sans tomber sous l'accusation de dénigrement vis-à-vis de la famille. Donc, si nous ne manifestons pas à nos amis notre sympathie pour la peine qu'ils éprouvent de la souffrance morale ou physique de ceux qu'ils aiment, nous manquons à notre devoir. La faute s'aggrave encore, et jusqu'à blesser profondément, quand nous ne savons pas deviner le mal d'autrui, j'entends le mal qu'il ressent en communauté avec ceux qui lui tiennent au cœur. L'homme ou la femme qui aime d'amour souffre dans ses

fibres les plus intimes, si ses amis ne vont pas au devant des exigences de son sentiment. J'irai même plus loin, en disant que ce manque de sympathie sera pris pour de l'hostilité, car nous supportons plus facilement l'indifférence absolue, qu'une affection de laquelle sont exclus ceux qui nous sont chers.

Mais, comme dit La Bruyère : « Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un. »

Peut-être cette psychologie paraîtra-t-elle trop subtile ? Et cependant il suffit de vivre pour la comprendre. Si le philosophe « donne quelque tour à ses pensées, c'est moins par une vanité d'auteur, que pour mettre une vérité dans le jour nécessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein. »

## XXX

Certains anthropologistes et quelques rares zootechniciens prétendent que les races humaines et les races animales ne peuvent se maintenir indemnes de dégénérescence qu'en se retrem pant, de temps en temps, dans des sangs étrangers. Cela équivaut à dire que le croisement, seul, maintient les races. C'est là une doctrine absolument fautive. En effet, le croisement n'a été préconisé par ses partisans, et nous sommes de ceux-là, que pour détruire les races animales inférieures, ou pour améliorer, sur certains points déterminés, les races qui ne répondent plus aux nécessités économiques de lieu et de temps. Autrement dit : où le croisement intervient, la race primitive se transforme.

Aucun fait n'autorise la science à établir la

doctrine du croisement nécessaire, absolument parlant. Depuis l'origine des temps, j'entends ceux que nous connaissons, certaines races humaines, aussi bien que certaines races animales, se maintiennent sans mélanges, avec tous les caractères qui leur sont propres. Il n'est pas besoin de les énumérer.

Mais nous arrivons aujourd'hui à un tournant de la route, suivie par l'humanité, où ces races vont faiblir et perdre leur pureté. Une ère commence où le croisement va les atteindre dans leurs caractères constitutifs, c'est-à-dire où il va les métamorphoser, les mélanger à ce point que dans quelques centaines d'années, on aura peine à les reconnaître, et où il deviendra même impossible de les reconstituer. La race blanche va s'imposer à la race noire, dans toute l'Afrique conquise par les différents peuples de l'Europe et il en sera de même de la race jaune, jusqu'au jour probable, où cette race transformée s'avancera vers nos climats. Nos émigrations européennes deviendront le point de départ des migrations jaunes. Ce sont les plus probables; car les noirs s'éteindront peu à peu, comme les Indiens ont disparu en Amérique, mais on en retrouvera des traces longtemps encore.

Le croisement de l'Indien avec les races mêlées de l'Europe émigrées en Amérique, a produit de beaux résultats au point de vue esthétique. Il faut de l'expérience, de l'observation, à défaut de connaissances techniques, pour reconnaître les divers éléments du croisement, dans la population de certaines villes d'Amérique. Chez les femmes, la taille est élevée, le teint chaud et le regard curieux, chercheur, regard qui éclaira les premiers mélanges. La pupille de l'œil et les ongles trahissent, souvent, seuls, la trace indienne<sup>1</sup>. Ce sont de très beaux types. Mais le fait de l'inconnu dans le domaine moral de certains sujets, issus de croisements plus ou moins répétés, n'est guère moins à redouter que l'inconnu physiologique. Le Peau-Rouge, conservera longtemps encore chez ses descendants indirects, chez les Métis, les instincts vigilants de son origine, de ses luttes contre l'envahisseur, enfin de sa défaite finale.

<sup>1</sup> La curiosité est un sentiment inconnu au nègre mâle; il s'éveille un peu chez la femme, mais faiblement. D'ailleurs, la physionomie du nègre reste impénétrable. Qu'on observe attentivement celle du dernier chef rebelle de l'Émyrne, on n'y pourra noter aucune expression définitive d'un sentiment quelconque. L'âme du Noir n'a pas de reflet.

Mais sans aller si loin et en restant cantonné dans le milieu français, l'observateur peut noter, autour de lui, les effets du croisement entre races blanches. Le sang américain, en se mêlant incessamment dans celui des classes élevées de la société française, ne tardera pas à divulguer sa présence dans les familles aristocratiques. A la vérité, l'influence étrangère sera longue à produire ses effets, parce que les femmes importées appartiennent à un type fort mélangé qui n'a qu'une action très faible sur la vieille souche où il vient se greffer.

Plus sensible sera la transformation du type français, à la suite des croisements avec la race juive qui vont, peut-être, pour un temps, se raréfier, mais qui se produiront de nouveau, plus tard, pour des causes diverses. Les effets se font déjà sentir, en raison de la valeur ethnique israélite. Cette valeur est grande, puisque la race est la plus antique parmi les Blancs et qu'elle s'est, jusqu'ici, sauf de rares exceptions, préservée de tout mélange, fait qui vient ruiner la thèse de certains anthropologistes. Qu'on note bien que les femmes juives qui s'offrent au croisement de leur race avec la race ennemie sont contaminées mora-

lement, puisqu'elles cèdent, en s'alliant avec le chrétien, aux aspirations les moins nobles.

On le voit, la doctrine du croisement nécessaire, au point de vue anthropologique, est aussi fausse que celle des zootechniciens. Par avance, les faits la ruinent. Il me suffit, aujourd'hui, de le constater.



## XXXI

Il est des esprits heureusement nés qui vivent d'imaginations, de rêves et qui prennent leurs désirs pour des réalités. Quelques-uns d'entre eux vont jusqu'à prophétiser, ne pouvant se résigner à la détresse, quand, par hasard, ils la touchent du doigt, Ils assignent même des dates et, souvent, très rapprochées. J'en connais dont l'âme poétique, imaginative, transforme en Eldorados les paysages les plus désolés et, en héros, d'horribles personnages pataugeant dans des cloaques de honte et de boue. Ces prophètes ne craignent pas d'annoncer la venue de génies merveilleux, à l'aurore du siècle prochain. Déjà, ils les voient se dégager des ténèbres, bien qu'aucun signe ne les révèle.

C'est ainsi qu'à propos de musique, M. Com-

barieu écrit dans la *Revue de Paris* : « En France, l'ère de grandeur vient de commencer ! » Cela nous est donné sous forme d'affirmation, mais sans preuve à l'appui, et comme on raconte un rêve. Puis, sans transition, on passe à la réalité, « qu'un voyant, » soucieux de sa réputation, devrait dissimuler. Mais M. Combarieu dédaigne la logique ; qu'on en juge : « La musique française, dit-il, a perdu le goût des formes précises et elle manque d'orientation ; elle se cherche dans un travail obscur et contradictoire. Elle a l'inquiétude d'un art dévié, diffus, submergé... »

Voilà, en effet, la réalité montrée, cette fois, sans voiles. Mais qu'importe ? M. Dubois s'en console, en écrivant, dans *Angers-Artiste*, que la musique devient « un art social. » Il s'expliquera sans doute, là-dessus, l'un de ces jours. De son côté, le critique du *Journal de Maine-et-Loire* se réjouit de voir combien « notre éducation musicale est déjà complète » puisqu'elle permet au public angevin de « goûter les compositions de M. Marty » à l'égal des grandes œuvres du passé. Un programme livré à cette gloire naissante rend le critique tout à fait heureux.

Mais, revenons à M. Combarieu qui, repre-

nant son rôle de voyant, dit en parlant de nos jeunes musiciens : « Dans ces diverses régions de l'art quelle énorme dépense de talent et d'efforts s'impose à notre respect ! Quel savoir, quelle adresse de main, inconnue aux Schumann et aux Beethoven eux-mêmes ! » En lisant de telles choses, on se demande si M. Combarieu se moque de ses lecteurs, de nos compositeurs ou de lui-même ? J'opine pour l'inconscience, résultant de la double personnalité du critique et du voyant. Ce dernier pense que les d'Indy, les Bruneau et dix autres inconnus qu'il cite à leur suite, sont trop près de nous, pour que nous les puissions bien juger. Puis, la stérilité absolue dans le domaine musical de toute l'Europe, stérilité indéniable, résulte de « la crise présente. » On ne s'explique pas sur cette crise, où se meurt le drame lyrique, mais on prophétise qu'elle sera de courte durée, qu'elle finira dans l'année de l'Exposition universelle. La date précise manque encore, mais nos prophètes bénévoles la fixeront certainement quelque jour.

Les esprits, dont je viens de citer quelques rêves disparates, et les singuliers phénomènes qui se dégagent de leurs cerveaux nous inté-

ressent ; car, comme le fait remarquer M. Max Nordau, il est un fait psychologique que l'on dédaigne, ce qui ne s'accorde pas avec nos propres penchants, et que l'on s'arrête seulement à ce qui est dans leur note. Cependant que prétendre, lorsque, par exemple, l'inauguration de l'Opéra-Comique se fait avec *Carmen* et avec *Fidelio*, opéras que M. Combarieu, lui aussi, qualifie de « drames lyriques, » malgré leur essence très différente ? C'est donc qu'aucune œuvre nouvelle ne surgit à l'horizon ? Et pourquoi cacher que nos champs, jusqu'ici fertiles, sont atteints, à leur tour, de cette stérilité, dont souffre l'Allemagne, depuis la mort de Wagner, stérilité que l'Italie cache sous les derniers reflets de lumière jetés par Verdi ? Le flambeau, tenu par des mains aujourd'hui desséchées dans la nuit des tombeaux, est éteint et, partout, règne l'obscurité. « Ce qu'on appelle improprement le système wagnérien, écrit, justement, M. Combarieu, accuse une faillite complète. » Et il n'est pas jusqu'à M. d'Indy, qu'on croyait un disciple du maître de Bayreuth qui ne décline « toute parenté » avec lui. La science nécessaire n'enfante pas le génie, et l'inspiration ne s'ap-

prend pas dans les écoles. C'est un don qu'aucune combinaison scientifique, qu'aucun talent technique ne sauraient faire naître. Si habiles que soient les élèves des conservatoires, fussent-ils capables d'en remonter à Beethoven, comme le pense M. Combarieu, dans la naïveté de son âme, ils ne produisent rien, absolument rien. Le génie naît où il lui plaît, dans un moulin, et il s'appelle Rembrandt, ou dans la mesure d'un ouvrier, et il se nomme Palestrina.

---

## XXXII

« La terre qui meurt » ! écrit M. René Bazin. Ces trois mots résonnent aux oreilles attentives comme un cri d'alarme. Mais serait-il entendu ? Les bruits de la rue on s'en préoccupe ; les sanglots qui montent des champs on n'en a cure. Croit-on, même, à la ville, qu'un paysan puisse pleurer ? Bonaparte l'appelait « chair à canon » ; maintenant on se souvient de lui le jour des élections, puis on le relègue dans un coin obscur de la mémoire. Oui, la terre meurt épuisée d'impôts à une époque difficile, où il faudrait alléger son fardeau, diminuer ses charges, devant la concurrence des pays exotiques, producteurs de grains et d'animaux à vil prix. On a pris l'habitude de vivre, au jour le jour, sans se préoccuper du lendemain. Sully appelait

l'agriculture « la mamelle de la France », mais il savait qu'un moment vient, où la vache tarit. Ses successeurs semblent l'ignorer, tant ils pressurent ces fécondes mamelles bientôt vides de lait <sup>1</sup>.

Dans le meilleur tableau qui ait jamais été fait de la vie rurale, M. Bazin a montré l'abandon de la ferme par les enfants, attirés par le décevant mirage de la ville, ou par les promesses souvent trompeuses de l'émigration. La figure du vieux métayer qui se voit abandonné par ses enfants est superbe et touchante. Il serait à souhaiter que nos hommes d'État, moins hypnotisés par la manie moderne de l'instruction, de l'École pour tous, où l'on néglige d'inspirer aux enfants l'amour de la terre, du sol natal, tirassent du beau livre de notre compatriote la morale nécessaire.

Le soldat qui revient du régiment, où il a goûté les plaisirs de la garnison, éprouve déjà quelque peine à s'en passer et, souvent, il rêve d'en jouir encore, en entrant dans l'administration des chemins de fer ou dans quelque

<sup>1</sup> La situation est tellement grave que tous les esprits réfléchis s'en préoccupent jusque dans les sphères étrangères à l'agriculteur.

autre industrie. Il lui faudrait, pour supporter les rudes labeurs des champs, la certitude qu'ils seront rémunérés, et que son épargne lui permettra, soit de succéder à son père dans la ferme, ou dans telle autre, s'il y a un fils aîné. Mais le bout de l'an arrive et quand le fermier a payé l'impôt, le propriétaire, les serviteurs, les fournisseurs, les engrais chimiques qui seuls permettent la culture intensive, il ne reste plus rien ! Les enfants, à la vérité, ont vécu sur la ferme, ils ont reçu quelques sous pour aller au cabaret, le dimanche, boire un verre de vin et jouer une partie de manille, et puis c'est tout ! Les métayers ne connaissent plus le chemin de la caisse d'épargne !

M. Bazin a parlé en poète, en artiste ; mais derrière les invocations de sentiments, sobrement exprimés, d'où se dégage une simplicité qui en décuple la puissance, derrière ces paysages, toujours nouveaux, bien qu'empruntés aux mêmes lieux et au même ciel, se cache, c'est le mot qui convient, une forte leçon de sociologie et d'économie politique. Et c'est ainsi que le tableau d'une ferme au marais vendéen, tableau mélancolique et vivant, auquel aucune main, si habile qu'elle

soit, ne pourrait rien ajouter, tant il est imprégné de vérité, devient une page d'histoire contemporaine.

---

### XXXIII

Un journal de musique, le *Méneſtreſ*, vient de retrouver un « boniment », le mot est de lui, ſigné : Richard Wagner, alors qu'il était chef d'orchestre à Riga. Je m'en empare, en l'accompagnant de quelques réflexions nécessaires.

Voici ce document :

#### ANNONCE THÉÂTRALE

Dimanche, le 11 décembre 1837, ſera représenté au bénéfice du ſouſſigné pour la première fois

#### NORMA

*Grand opéra romantique en deux actes, de Bellini*

Le ſouſſigné croit ne pouvoir mieux prouver ſa vénération pour le public dilettante de cette ville qu'en choiſſant cet opéra pour le bénéfice qu'on lui a

d'abord accordé à cause de ses efforts tendant à pousser et à perfectionner les jeunes talents musicaux appartenant au théâtre de cette ville. Parmi toutes les créations de Bellini, *Norma* est celle qui réunit, avec la plus riche moisson de mélodies, l'ardeur la plus intime et la vérité la plus profonde. Même les adversaires les plus résolus de la musique néo-italienne ont justement reconnu que cette composition qui parle au cœur, fait preuve d'un effort intérieur et ne sacrifie pas à la platitude moderne.

Comme tout a été fait pour les répétitions et la mise en scène de cette œuvre, je puis oser inviter humblement le public qui aime le théâtre, et je le fais avec l'espoir joyeux que mes efforts pour remplir autant que possible les devoirs de ma position auront trouvé une approbation bienveillante et sympathique.

Riga, le 8 décembre 1837.

Richard WAGNER,  
Kapellmeister.

On ne nous dit pas dans quelle langue était écrit cet appel au public. Je pense que c'est une traduction imparfaite du russe ou de l'allemand ; car, vraiment, ce serait pousser un peu loin la platitude que d'aller jusqu'à la « vénération » dans les sentiments qu'un chef d'orchestre peut éprouver pour les dilettantes d'une ville. Wagner était fort désagréable, hautain, orgueilleux, égoïste, mais il n'était pas plat, du moins dans les dernières années

de sa vie. Cependant, le mot « humblement », qui se trouve quelques lignes plus bas, donne à penser qu'il savait, alors, s'oublier lui-même pour attirer le public.

Il convient, sans doute, d'attribuer au même sentiment — l'oubli de son amour-propre — l'opinion qu'il formule sur la *Norma*. Je sais bien que les termes dont se sert Wagner sont bien vagues, bien peu précis, pour ne pas dire dépourvus de sens. Qu'est-ce que « l'ardeur la plus intime et la vérité la plus profonde » dans une œuvre musicale ? Je ne me charge pas de l'expliquer, ne m'étant jamais servi de telles expressions, ni pour louer, ni pour blâmer. C'est, à mon entendement, écrire pour ne rien dire. Elles n'ont, d'ailleurs, dans la circonstance, ni valeur, ni importance. Le boniment en question n'est qu'une réclame, qu'une invitation à venir au « bénéfice » du chef d'orchestre et, dès lors, il devient naturel de faire l'éloge de la partition qu'on y exécutera. Une seule phrase mérite d'être relevée, parce que, là, perce la haine de Wagner pour tous les compositeurs vivants, c'est-à-dire pour les musiciens qu'on lui préfère à justes et nombreuses raisons. Bellini, dans *Norma*, « ne sacrifie pas à la

platitudo moderne ». Vous entendez — la platitudo moderne.

Eh bien, nous allons connaître et citer les œuvres ainsi qualifiées par le chef d'orchestre de Riga. Ce sont : dans l'année 1835 — *la Juive*, en 1836 — *les Huguenots*, en 1837 — *Stradella*. Dans le genre de l'opéra-comique : en 1835 — *le Cheval de bronze* et *l'Éclair*, en 1836 — *le Postillon de Lonjumeau*, *l'Ambassadrice*, et en 1837 — *le Domino noir*, sans oublier *l'Elisire d'amore* et *Lucrezia Borgia*. Si je voulais remonter jusqu'à 1828, je trouverais — *le Comte Ory*, et, en 1829 — *Guillaume Tell* !

Voilà donc les platitudes modernes dénoncées par M. Richard Wagner ! Tout l'homme est là et il n'est pas besoin d'insister sur sa jalousie, son envie et le reste. Un siècle de succès constants de ces grandes ou jolies œuvres, si dédaignées, répond victorieusement à tant d'insolence ridicule. Et c'est pour glorifier *La Norma* qu'il repousse si dédaigneusement tant de chefs-d'œuvre ? C'est à n'y pas croire. Je n'entends pas, certes, nier la richesse mélodique du meilleur ouvrage de Bellini, mais il importe d'affirmer que le musicien sicilien est l'un des harmonistes les plus négli-

gés, les plus monotones de l'école italienne. Il eut du génie, mais son instrumentation est médiocre et se ressent de la négligence qu'il apporta dans ses études premières. Si ses cantilènes sont délicieuses, ses morceaux d'ensemble n'atteignent jamais à la puissance dramatique. On peut donc avancer, sans controverse possible, qu'étant données les idées émises dans les livres de Wagner, il n'est pas de compositeur qui s'en éloigne davantage que le tendre Bellini.

Il me paraissait utile de mettre en lumière ces contradictions, ne serait-ce que pour montrer l'inanité des attaques contre les anciennes formes, qu'on prétend changer. Les formes ne vieillissent pas, ce qui vieillit c'est le génie créateur ; ce qui n'existe plus c'est l'inspiration qui créa « la plus riche moisson de mélodies. » Wagner parle de cette richesse d'idées comme d'une chose qu'il espérait, sans doute, voir fleurir chez lui, mais que la nature lui refusa, comme elle la refuse à ses successeurs, tous atteints, à des degrés divers, de l'épidémie intellectuelle qui sévit actuellement, sous forme de dégénérescence.

Les vieilles formes ! Quels génies ont-elles jamais gênés, qu'il s'agisse de poésie ou de

musique? Quels poètes ou quels musiciens plus grands que ceux du passé sont donc nés, brisant les vieux moules, inaptes à rendre leurs idées et leurs sentiments? Musset ou Victor Hugo, Gounod ou Saint-Saëns, pour ne parler que des derniers venus, ont-ils jamais prétendu que la forme classique s'opposait à l'éclosion de leurs idées? On pourrait en dire autant des peintres. De nouvelles formes donneraient-elles donc du talent et du génie à ceux qui n'en ont pas? Les philosophes les plus marquants du temps présent nous prouvent que, « depuis trois mille ans on n'a pas trouvé de formes nouvelles », et que les évolutions successives n'ont porté que « sur les extériorités, non sur le fond des choses ». M. Max Nordau dit : « Les anciennes formes sont données par la nature même du penser humain. Elles ne pourraient changer que si la forme de notre penser devenait autre. » Laissons aussi les dégénérés de l'art, incapables d'adapter leur talent aux anciennes formes, se retirer de la lutte, comme les sauvages cèdent le pas aux civilisations plus avancées.

---

## XXXIV

Les « intellectuels », qui, par vanité, par sottise présomption, doublée d'insolence, se dénomment ainsi eux-mêmes, nous donnent, du moins, le malin plaisir de les trouver, parfois, peu intelligents; de même que, souvent aussi, les événements les montrent peu perspicaces, en même temps qu'ils leur enlèvent la considération. C'est bien à eux qu'on peut appliquer ce passage d'un profond moraliste : « Il suffit de jeter les yeux sur cette foule de déclamateurs qui, par zèle outré, ou par sottise, ou par envie, ou par cupidité, fabriquent et font circuler sans cesse des contes imbéciles ou de révoltantes calomnies. » Combien ces lignes, écrites en 1789, sont vraies aujourd'hui! Et François de Pange ajoute dans un autre endroit : « Souvent on



n'obtient la persécution, qu'en méritant la reconnaissance ! » Voilà une maxime qui frapperait des « intellectuels » moins dégénérés que ceux d'à présent.

Pour le philosophe, il n'est pas d'effet sans cause et nous allons rechercher, pourquoi des hommes qui ont si grande opinion d'eux-mêmes, se font les auxiliaires des ennemis de la patrie. Je n'entends pas aborder un sujet spécial et encore moins m'occuper de personnalités quelconques. Selon nos habitudes, nous philosopherons, en regardant autour de nous, pour y découvrir la logique des choses.

Or voici : Depuis bientôt quarante ans, nous sommes en train de perdre notre caractère national ; nous nous germanisons, sans acquérir, toutefois, aucune des qualités de l'esprit germanique. J'ai assisté de très près au début de cet essai qui a réussi bien au delà des désirs des initiateurs et même contrairement à leur idée première. Sous l'empire d'une préoccupation, exclusivement littéraire, M. Charles Dollfus, de Mulhouse, fondait, en 1858, la *Revue Germanique*. Je le voyais fréquemment, alors, et je conserve le souvenir d'un homme fort distingué, de l'humeur la plus douce, très sympathique, très cordial et

bon patriote. J'en dirai autant de son ami et principal collaborateur, M. Nefftzer, Alsacien comme lui, ancien rédacteur en chef de *La Presse*, qu'il quitta pour fonder *Le Temps*, journal auquel il apporta l'autorité de son talent d'écrivain, de sa science politique et d'une honorabilité absolue<sup>1</sup>.

Le culte de ces deux hommes pour la littérature allemande, pour la philosophie allemande, mises en lumière dans la *Revue Germanique*, fut interrompu avant la guerre de 1871 ; car, à cette époque, le goût pour les revues ne s'était pas développé comme il l'a fait depuis. L'invasion des armées allemandes et la défaite des nôtres enlevèrent à Dollfus et à Nefftzer toutes leurs illusions, toutes leurs espérances et jusqu'à leur petite patrie. A cette douleur se joignit, pour le second, pendant les derniers moments du siège de Paris, le déplaisir que lui causaient les visites, quasi journalières, au journal qu'il dirigeait, du maire de Montmartre, témoin impassible des assassinats des généraux Lecomte et Clément

<sup>1</sup> Les collaborateurs du début furent MM. Philarète Chasles, C. Dareste, E. Duménil, N. Hartmann, E. Laboulaye, Littré, Maury, Mérimée, Renan, E. de Rougé, Daniel Stern, Taine.

Thomas. Une antipathie instinctive, tout à l'honneur de Nefftzer, l'avait même forcé à s'enfermer dans son bureau, où se faisaient jour ses désespérances et ses dégoûts. Profondément atteint, il quitta *Le Temps* et s'en alla mourir, encore plein de jeunesse, au lieu même de sa naissance.

A partir de ce moment, les idées des fondateurs de la *Revue Germanique* prirent un autre cours. Il s'agissait maintenant, d'enlever, d'abord aux Alsaciens et aux Lorrains, la marque française, en vue de l'absorption allemande, puis d'étendre à la nation entière cette méthode d'extirpation du caractère national. Ce fut l'œuvre de la Société dite « Internationale », autrement dit du Socialisme cosmopolite. Des émigrés italiens, allemands, suisses, polonais, naturalisés Français, mais restés protestants ou juifs, se hissèrent aux plus hauts échelons des différents corps de l'Etat, où leur propagande antifrançaise, antitraditionnelle, chercha et cherche encore à tuer l'âme française, au profit de l'âme étrangère, qui vit en eux et se fortifie incessamment, au moyen de mariages étrangers, suisses, russes, allemands. Tout ce qu'il y avait de libéral dans la loi française leur fut une aide

pour semer la division chez les autochtones, qu'ils prétendent façonner à leur image.

Ces immigrés se sont alliés aux internationalistes, prêchant, et le mot est juste, contre l'idée de patrie, en faveur de l'idée révolutionnaire - socialiste, faisant litière dans leurs écrits, dans leurs discours, dans leurs cours, dans leurs conférences, des traditions françaises, essayant d'effacer toute ressemblance avec les ancêtres, si bien qu'il ne reste bientôt plus d'éducateurs français, de juges français ! Considérez, amis lecteurs, ceux qui mènent la sarabande, tous Allemands ou Juifs, tous germanisants ou judaïsants.

Voilà l'une des causes du mal dont souffre le pays.

---

### XXXV

Les esprits sains et indépendants ont eu, dans ces derniers temps, de si nombreux sujets d'indignation, que l'acte sauvage du prétendu civilisateur Kitchener<sup>1</sup>, à Omdurmann, a passé presque inaperçu. Le général anglais, en même temps sirdar en Égypte, n'a rien trouvé de mieux, pour célébrer son élévation à la pairie et son titre nobiliaire, que la destruction d'un monument funèbre, élevé à la mémoire d'un adversaire, dont le tombeau fut, par son ordre, jeté dans le Nil! Pas une voix ne s'est élevée, en Angleterre, contre cette

<sup>1</sup> Le nom de Kitchener fut familier aux sportsmen de ma génération. Le célèbre jockey de ce nom mena, pendant de longues années, à la victoire, les chevaux de course de M. Lupin, éleveur renommé et grand industriel du Nord, membre du Jockey-Club de Paris.

profanation de l'asile suprême d'un mort! Mais le culte de Plutus et la haine de la France absorbent tellement la protestante Albion, en dépit des apparences et des hypocrisies, qu'elle n'a plus conscience de ses crimes.

Mais qu'est-ce que la dispersion des cendres d'un Mahdi à côté des mille iniquités dont l'Angleterre marque ses pas à travers le monde? Qui de vous, chers lecteurs, n'a lu le touchant poème de Longfellow, *Évangeline*, inspiré par un épisode de l'odieuse proscription, exécutée par l'Angleterre, des habitants de l'Acadie? La Nouvelle-Écosse avait été abandonnée par le traité d'Utrecht, mais ses habitants étaient restés Français de cœur et catholiques. De là tous leurs malheurs, que M. l'abbé Cassegrain, un Canadien de haute distinction, a racontés dans un livre couronné par l'Académie, récompense due également à la pensée et à la forme, toutes deux bien Françaises, de cette histoire émouvante du peuple acadien, simplement intitulée : *Un Pèlerinage au pays d'Évangeline*.

Bien que plus d'un siècle nous sépare de cette horrible transportation d'un petit peuple, accomplie au mépris de tous les engagements,

on ne peut en lire, sans effroi, le récit, cependant si simple et comme dépouillé de tout effet dramatique, selon qu'il convient à une page d'histoire.

Oui, cette transportation en masse de plusieurs milliers d'Acadiens eut lieu subitement, sans avis préalable, sans indemnités des récoltes abandonnées, des habitations brûlées, des animaux tués ou volés par le gouverneur anglais! Les navires s'emplissaient de cargaisons humaines, femmes, vieillards, enfants, qui, faute de soins et d'aliments, mouraient en route, décimés par les maladies. Les familles qu'on avait promis de ne pas séparer se trouvèrent dispersées dans toute l'Amérique : les maris sans leurs épouses, les pères sans leurs fils, les mères loin de leurs filles! On a vu des fiancés se chercher pendant des années à travers les solitudes et mille dangers! Évangeline, nom poétique, se faisait légion. Toutes ces horreurs sont consignées dans les correspondances adressées au roi de France et jusque dans les rapports des infâmes agents de l'Angleterre. Elles appartiennent à l'histoire et méritaient d'être, de nouveau, dévoilées, accompagnées de documents officiels irréfutables. M. l'abbé Cassegrain, que

tout voyageur français au Canada trouve la main et le cœur ouverts, en nous faisant connaître ces faits, bien dignes de leurs auteurs, en les signalant à nos indignations, a bien mérité, non seulement de la France, mais de l'humaine justice<sup>1</sup>.

Le passé répond de l'avenir. Si jamais une colonie française tombait au pouvoir de l'Angleterre, elle serait traitée comme l'Acadie le fut jadis par elle. D'ailleurs, depuis les premiers temps, l'innocent expie pour le coupable. La condamnation à mort de Jésus, victime volontaire, ne devait pas relever l'humanité de son vice fatal. L'injustice nous gouverne et Bonald a écrit cette pensée : « Il faut que l'Anglais voie dans le Français un animal d'une autre espèce, qu'il ne songe qu'à tuer, pour que la loi du meurtre, s'étendant

<sup>1</sup> M. l'abbé Cassegrain est d'origine française, du département des Deux-Sèvres. Il eut un ancêtre blessé à Fontenoy. En 1665, l'un de ses ancêtres maternels appartenait au régiment de Carignan-Salières et fit la guerre au Canada. Le descendant de ces deux soldats est aujourd'hui l'une des illustrations de la nouvelle patrie, restée fidèle à la France par la langue, la loi et les mœurs. L'abbé Cassegrain a écrit la *Guerre du Canada, 1756-1760*. Ce magnifique ouvrage, édité luxueusement par Mame et orné de gravures, porte le titre des deux héros principaux de cette guerre : *Montcalm et Lévis*.

du dernier zoophyte jusqu'à l'animal supérieur, ne s'arrête pas à l'homme. » Cette pensée n'a pas été exprimée pour nous consoler, mais pour nous rappeler à l'expiation nécessaire.

---

## XXXVI

Nous rencontrons chaque jour des êtres tristes, malheureux, auxquels nous ne donnons qu'une attention distraite. Pourquoi ? C'est que mille objets, mille affaires et, par-dessus tout, notre égoïsme, entraînent notre esprit loin d'eux. Il faut, vraiment, que ces êtres revêtent quelque caractère particulier, pour attirer notre attention, à défaut d'une sympathie que nous donnons seulement aux personnes auxquelles nous sommes attachés par les liens du sang ou du sentiment. Le bonheur ne court pas les grands chemins et visite rarement les femmes, à quelque condition qu'elles appartiennent. Les filles pauvres, sauf dans le peuple, où leurs bras constituent un capital, trouvent difficilement des maris, végétent dans le célibat et celles qui, riches,

sont choisies pour leur argent, ne tardent pas à s'apercevoir qu'il devient souvent une cause de chagrin, ou que, tout au moins, cet or n'est pas un talisman contre les peines. D'autres, au contraire, placées au sommet de l'échelle sociale, sont condamnées, par cette situation même, à des unions où les conventions, les intérêts politiques, sont seuls consultés. Et c'est, alors, le cas de dire que les apparences les plus brillantes cachent souvent bien des misères morales. Mais nous attachons à la vie un tel prix, qu'il nous semble que le seul fait d'exister doit consoler de tous les malheurs ; si bien que la mort et le temps, seulement, nous les rendent pitoyables. Et voilà pourquoi la recherche et la peinture des grandes infortunes, dans le passé, deviennent œuvre louable, saine et morale.

Ces réflexions me venaient, ces jours derniers, en lisant la vie d'une princesse de sang royal, pour laquelle je me suis senti une profonde sympathie, princesse peu connue, bien qu'illustre par son nom, l'un des plus éclatants de notre histoire nationale. L'histoire, en effet, trace à grands traits les belles figures qui la traversent, mettant de côté celles dont la destinée ne laisse pas d'empreintes

durables sur les événements. Il appartient aux curieux de nous présenter les personnages de second plan et de les mettre en lumière, soit parce qu'ils éclairent d'un jour nouveau quelque point obscur, soit pour tirer de leur vie une moralité bienfaisante. M. Pierre de Ségur vient de le faire excellemment, en nous faisant connaître « la dernière des Condé », dont la lamentable existence, traversée par la Révolution de 1789, méritait assurément de nous être révélée dans tous ses détails.

L'auteur du *Royaume de la rue Saint-Honoré*, royaume maintenant abandonné, ruiné, dispersé, où ne trône plus aucune reine, depuis la mort de M<sup>me</sup> Geoffrin, nous intéresse, cette fois, d'une façon moins piquante qu'en nous parlant d'un salon réputé, mais plus éloquemment, au point de vue de la psychologie historique. Mieux encore que le précédent, cet ouvrage méritait un prix académique s'il y eût prétendu, tant la forme et l'ordonnance en sont parfaites. Mais notre rôle, ici, n'est pas d'en discourir. Nous n'y voulons voir que deux êtres malheureux : une princesse de souche illustre et un jeune gentilhomme, philosophe avant l'âge, sous l'uniforme d'un soldat, s'aimant, sans se l'avouer tout d'abord, tant les distances leur semblaient infranchissables ;

puis, instruits par la tristesse d'une séparation, s'éloignant à jamais l'un de l'autre, sans se consoler jamais.

Lui, « appartenait à la race des rêveurs enthousiastes, si puissante sur l'imagination des femmes. Les coquettes les dédaignent, les mondaines passent auprès d'eux sans les voir; mais dès qu'on les remarque, ils frappent, et s'ils plaisent, c'est une passion. » C'est aussi vrai que bien dit; mais, chez la princesse Louise, la passion ne fut pas aussi forte que la déférence filiale pour les idées paternelles et les volontés royales. La fille des Condé s'oublia, elle-même, jusqu'au sacrifice complet de son amour, afin de rester fidèle aux traditions de sa famille. Certes, ce n'est pas moi qui m'élèverai contre les nécessités et les bienfaits de l'hérédité, mais il y a deux éléments dans le fait qui nous occupe : la race et l'illustration. Or, si la famille du jeune officier ne prétendait ni de près, ni de loin, au sang royal, ni même à une illustration quelconque, du moins comptait-elle une longue suite d'aïeux anoblis par le métier des armes<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Louis-Marc Magon, marquis de la Gervaisais, fils d'une La Bourdonnaye-Montluc, n'a pas laissé d'héritiers. Cette branche des Magon, très ancienne famille de Bretagne, est éteinte; mais il est d'autres branches, encore vivantes, des Magon.

La Princesse de Condé eût-elle donc, je ne dirai pas déshonoré son nom, le mot serait trop gros, mais porté atteinte à la gloire de ses ancêtres, en donnant sa main à un lieutenant des carabiniers de Monsieur? Assurément non. Cette « créature d'exception », comme l'appelle M. de Ségur, nous touche davantage par ses malheurs que par son sacrifice inutile. Errant à travers les couvents de toute l'Europe, où elle ne parvient pas à rencontrer la paix du cœur, malgré sa grande piété, elle se diminue davantage à nos yeux qu'elle ne l'eût fait, en luttant contre son père et son frère, pour son propre bonheur et pour celui de l'homme qui resta, jusqu'à la fin, attaché à son service et fidèle à sa pensée. Chez la princesse Louise, l'orgueil paraît l'emporter sur la passion; car les événements nous permettent de penser que le père et le frère se fussent laissé fléchir par un sentiment invincible, respectueusement et énergiquement défendu. Elle menfit à l'humeur des Condé en se soumettant si vite à leurs désirs, qu'un caractère mieux trempé ou qu'une âme plus vaillante eût probablement transformés au profit de sa destinée qui resta médiocre.

Quoi qu'il en soit, nous saluons respectueu-

sement cette noble figure qui, dans une vie manquée, ne connut aucune des faiblesses humaines et que l'adversité trouva toujours digne de sa race. Et puis le poète a peut-être raison, quand il dit :

L'orgueil, c'est la vertu, l'honneur et le génie,  
C'est ce qui reste encor d'un peu beau dans la vie,  
La probité du pauvre et la grandeur des rois.

## XXXVII

Le féminisme est en train de perdre la cause des femmes, telle que nous la comprenions et telle que beaucoup d'esprits sages l'entendaient avec nous. La création d'un journal qui, servi par des mains habiles et nettes de toute compromission malsaine, aurait dû rendre d'utiles services, a précipité le mouvement de recul que le simple bon sens imprimait à une solution souhaitable, si la discussion n'eût dévié. Je n'irai pas jusqu'à l'extrême où, tout récemment, un philosophe amenait le féminisme, en le jugeant « à deux doigts de sa perte », bien qu'il reconnaisse la cause « comme juste au fond ». Nous voulons penser que si la justice ne triomphe pas toujours, que si l'expiation devient, souvent, nécessaire, il n'est cependant, pas défendu de combattre pour le triomphe de cette justice



qui, en somme, est une loi d'amour, une loi, par conséquent, absolument chrétienne dans son origine.

Négligeant les extravagances de quelques « toquées », comme on les a nommées irrévérencieusement, je m'en prendrai pour parler de la faillite du féminisme, faillite dont il peut se relever, aux doctrines anarchistes. Je m'en prendrai à celles qu'on a prêchées dernièrement contre l'institution du mariage et aussi à l'exagération où tombent certains de ses apôtres, qui d'une faute prétendent faire une vertu. M<sup>me</sup> Daniel Lesueur nous avait présenté dans sa pièce : *Hors du Mariage*, une fille-mère, honnête jusqu'à cette unique faute, cherchant à se réhabiliter et mourant victime de la lâcheté d'un homme et de la malveillance du monde. La thèse était juste ; mais certains féministes à outrance l'ont combattue, en transformant en triomphe ce que l'auteur entrevoyait comme une réhabilitation. M<sup>me</sup> Lesueur restait chrétienne dans sa doctrine et c'est ce dont les anarchistes ne veulent pas. On a vu des mères s'attirer le respect en dehors du mariage et ce fait démontre que la femme demande à être protégée contre l'homme.

D'autres que la fille-mère de M<sup>me</sup> Lesueur, que la *Magda* de M. Suderman, ne montrent pas tant de courage et se tuent pour échapper à la honte et à la misère. Le nombre de ces infortunées s'accroît chaque année. Qui oserait affirmer que notre civilisation ne doit pas chercher un remède à un tel état de choses ? Le code Napoléon n'est pas, que je sache, une religion ; on y peut toucher pour l'améliorer, ce qui n'équivaut pas à le détruire. La recherche de la paternité, par exemple, débarrassée des abus qu'elle entraînerait sans contrôle, deviendrait une barrière contre le vice, si le législateur l'entourait des garanties nécessaires. Les victimes de l'homme sont légions et je n'en connais pas de plus dignes de pitié, car il faut le reconnaître, le vice le plus souvent ne vient pas de la femme. Le coupable c'est l'homme. A quelque point de vue qu'on se place, il importe de l'atteindre.

Je ne veux pas remonter aux causes qui, d'ailleurs, le produisent depuis le commencement du monde ; je me contente de signaler les résultats, toujours malheureux, pour l'individu comme pour la société. Celle-ci a le devoir strict de ne rien négliger pour supprimer la cause du mal, ou, du moins, pour en

diminuer le nombre. Toute faute est réparable, et, quand la conscience ne crie pas assez haut chez le coupable, la loi doit intervenir et imposer la réparation. Le maître qui corrompt sa servante, le patron son ouvrière, le soldat qui, en changeant de garnison, abandonne aussi sa victime et son enfant, tous doivent savoir qu'ils ne resteront pas libres de recommencer ailleurs. Le jeune homme doit prendre pour femme celle à laquelle il a promis le mariage, quelle que soit la position sociale de la fille qu'il a entraînée au mal. Quant aux hommes mariés, la loi, aussi, les devrait atteindre; son rôle est simple et d'exécution facile.

Si les conséquences varient selon le milieu où la faute se produit, la réparation s'impose partout à l'homme. Si haut qu'il soit placé, si belle qu'apparaisse sa conduite dans d'autres domaines, rien ne peut le dispenser de faire son devoir vis-à-vis de la jeune fille qu'il trompe. S'il a placé au-dessous de lui ses séductions, il est deux fois coupable et tenu à élever aux yeux du monde celle vers laquelle il s'est abaissé. Si, au contraire, il a porté ses hommages à son niveau, quel motif honorable l'empêcherait de prendre pour femme la jeune fille jugée digne de son

amour? Y a-t-il, dans l'histoire, une figure plus touchante que cette Françoise de Rohan, immolée à la fourberie, à l'ambition d'un duc de Nemours, que les plus hauts faits de guerre du xvi<sup>e</sup> siècle ne laveront pas, à nos yeux, d'un abandon immérité, d'une félonie infâme vis-à-vis d'une des plus belles, d'une des plus nobles filles de France? Dans ce cas particulier et très lumineux, qui en synthétise tant d'autres, la honte n'est pas pour la jeune fille timide et indignement trompée; elle retombe tout entière sur le gentilhomme qui manquait à ses serments, dans le but à peine dissimulé de servir ses visées politiques.

Certes, il y a loin, et par le temps et par le rang, d'une Françoise de Rohan à l'infortunée jeune fille qui s'ôtait la vie, il y a quelques jours, parce qu'elle était abandonnée de l'homme qui lui avait promis le mariage. Cette enfant de dix-sept ans ne connaissait rien de la vie, ni ses plaisirs, ni ses amertumes; elle croyait à la parole de l'homme que sa famille recevait en fiancé et se laissait aller au bonheur d'aimer. Ce fut son seul crime. Simple ouvrière, elle n'apporterait au ménage que l'adresse de ses mains de fleuriste et son courage. Une camarade riche d'un

petit pécule, la supplante, je ne dirai pas dans le cœur de son fiancé, mais dans ses préférences. Elle fut abandonnée et n'eut pas la force de résister à sa double infortune. Je le demande, est-il juste que cet homme jouisse de la vie et que sa victime expie dans la mort ?

---

## XXXVIII

Dans un temps où la psychologie se répand en mille romans, elle reste inaccessible, non seulement aux foules, mais encore à ceux qui, par leur situation sociale, auraient intérêt à la cultiver. Il résulte de cette ignorance, ou si l'on veut de ce manque d'observation, d'application à la recherche des causes, que les actes de certains personnages sont jugés faussement, et qu'on attribue à leurs paroles des raisons déterminantes qu'elles ne présentent pas. Vous vous dites, par exemple : Comment tel homme, habitué à vivre dans le monde de la pensée, arrivé au plus haut sommet de l'intellectualité, peut-il arguer si faussement de certains faits, se placer en si mauvaise posture dans le pays qu'il sert, qu'il est chargé de diriger et qu'il

entraîne, au contraire, dans des voies de perdition, si bien qu'on lui jette à la face le mot de trahison ?

L'accusation tombe à faux. Cet homme n'a pas la perversité qu'on lui prête. Il raisonne avec un cerveau constitué autrement que le nôtre, des idées différentes des nôtres, des penchants naturels opposés aux nôtres, il pense comme pensaient ses ancêtres. En effet, recherchez les origines de cet homme et vous verrez qu'il n'a pas un atome de sang français dans les veines. Appliquez-lui la méthode scientifique et vous vous rendrez compte qu'il agit et qu'il parle en vertu d'une inéluctable hérédité. S'il porte préjudice, s'il corrompt, s'il trahit, c'est inconsciemment, en vertu d'une loi qu'il n'est pas libre d'enfreindre.

Mais, dira-t-on, pourquoi se servir d'un instrument aussi dangereux, aussi néfaste à nos intérêts nationaux ? Eh bien, et l'indifférence, une plaie sociale nouvelle, et la légèreté française, bien ancienne, qu'en faites-vous ? Le sac porte une étiquette qui impose, qu'importe la graine qu'il contient ?

---

## XXXIX

Les lettres de Balzac à M<sup>me</sup> Hæncka viennent de paraître. Quelques-unes me reportent à mon adolescence, d'autres à l'âge mûr. Incidemment, j'ai déjà parlé, ici, de l'illustre romancier que je vis, pour la première fois, à Dresde, chez la spirituelle Polonaise qui, peu d'année plus tard, devenait sa femme. J'ai donné de tous les deux une légère esquisse et je ne veux pas me répéter. Mais que de noms cités par Balzac me devinrent familiers, sans compter les personnages qui devaient me devenir chers ? L'un d'eux que le grand homme n'a connu que par M<sup>me</sup> Sand, c'est-à-dire fort mal, lui a servi de modèle pour « Béatrix ». Le portrait qu'il en fait est faux de tout point et il eût mieux jugé la femme sur la lettre qu'il lui prête, au début du ro-

man, lettre qui donne une idée juste des sentiments réels de Béatrix. On se demande comment après avoir composé une telle lettre, sans doute inspirée par l'une de celles écrites d'Italie à M<sup>me</sup> Sand, par la marquise de Rochefide, Balzac a pu porter un jugement final si contraire à la logique et à la vérité ? Je n'eusse pas relevé cette inconséquence, s'il n'eût pris la peine d'avertir M<sup>me</sup> Hænska du modèle qu'il avait choisi, en le déclarant tout à fait « ressemblant. » Balzac, d'ailleurs, a commis bien d'autres erreurs, et précisément sur le compte de M<sup>me</sup> Sand, à propos de Sandeau et d'Alfred de Musset. Depuis lors, la lumière s'est faite et cela réduit le portrait de la marquise à une fantaisie bien permise au romancier, dont le seul tort est de la donner comme une peinture fidèle.

Longtemps après que Balzac parlait à M<sup>me</sup> Hænska du jeune comte Crzimala, élève de Chopin et virtuose mondain, je le voyais journellement chez sa cousine, la comtesse de B... qui, mieux qu'aucune Polonaise, personnifie le charme de ses compatriotes. Chez elle, aussi, je vis M. Gurowski, qui sut, en l'enlevant, conquérir une Infante d'Espagne qu'on lui refusait. Dans ce temps-là, on savait

aimer, on sentait vivement, on connaissait l'enthousiasme, remplacé, aujourd'hui, par l'indifférence et le scepticisme. C'était bien avant qu'on eût l'idée de parfumer les Champs-Élysées et le Bois de Boulogne à l'essence de pétrole, odeur nauséabonde dont nous gratifient les grotesques voitures petites et grandes qui conspirent contre la sécurité publique et auxquelles on devrait assigner des routes écartées des voies fashionables. C'était aussi l'heure des débuts d'Émile de Girardin et de Théophile Gauthier, que je vis, depuis, dans l'intimité.

Mais la belle M<sup>me</sup> Marie Potocka qui poétisa pour toujours sa villa de Crimée et M<sup>me</sup> Kisselef, l'ambassadrice de Russie, que je rencontrai plusieurs fois dans sa vieillesse, toutes les deux, amies de M<sup>me</sup> Hænska, m'apparaissent dans les lettres que je viens de lire, comme des épisodes, vivants encore dans le souvenir de mes contemporains. Ce qui intéressera les nouveaux venus, pour peu qu'ils soient curieux d'histoire littéraire, c'est la naissance de chacun des chefs-d'œuvre de Balzac, œuvres qu'on voit germer dans son cerveau et grandir plus tard dans la mémoire des hommes.

Pour être juste, il faut reconnaître que M<sup>me</sup> Hænska, placée à l'extrémité de l'Europe, n'exerça pas sur l'esprit de Balzac l'influence que prit son amie des premiers jours, M<sup>me</sup> de B... dont il nous révèle seulement les initiales, ni même son autre amie, M<sup>me</sup> Carraud. Certes, la correspondance de la châtelaine polonaise et, surtout, la passion qu'elle inspira, dans leurs rares et courtes rencontres sur les chemins de l'Europe, fut un stimulant à la prodigieuse activité cérébrale de Balzac ; mais on ne peut guère, ce me semble, accorder à sa femme le titre de muse, qu'on lui décerne quelquefois. M<sup>me</sup> de B..., morte trop tôt pour lui, reste à mes yeux sa grande et lumineuse bienfaitrice, le puissant levier qui aida le plus efficacement l'auteur de la Comédie Humaine à soulever le monde de ses pensées et de ses créations géniales.

---

## XL

La diffusion de l'instruction crée, partout, et en toutes choses, la médiocrité. Voilà un fait avéré. Les avocats, les médecins, les romanciers, les musiciens, les peintres, les sculpteurs forment aujourd'hui des légions et, chaque année, il en naît des centaines qui, n'eût été l'école pour tous, rendraient au pays des services, dans l'industrie, dans le commerce, dans l'agriculture. Cette aide supprimée se convertit en charges pour le Trésor public, car à l'État, promoteur de l'instruction obligatoire, échoit l'obligation morale de faire vivre tous les « fruits secs » du barreau, de la médecine, de la littérature et des beaux-arts. Il le sait et il s'en acquitte de son mieux, en augmentant le nombre de ses fonctionnaires, dans des proportions telles, que le

fonctionnarisme devient une armée de plus en plus onéreuse. Pour peu que la progression suive son cours normal, il ne restera bientôt plus personne pour cultiver la terre. Les diplômés, à un degré quelconque, qui ne parviennent à entrer ni dans une carrière, ni dans un bureau, deviennent, d'abord, des déclassés et ensuite les ennemis de la société. Chez eux se recrutent les anarchistes par le fait. Voilà, certes, un résultat qu'on croirait fait pour guérir de la maladie de l'instruction obligatoire. Eh bien, non, on y persévère avec entrain. Ne vient-on pas de fonder une « École de journalisme ! »

Qu'on ne m'accuse pas de « blaguer » ; on peut s'assurer du fait au « Collège libre des Sciences Sociales » où auront lieu les cours et les conférences. Les professeurs sont déjà nommés. M. Cornély, rédacteur au *Figaro*, enseignera la morale du journalisme à ses élèves et aussi la manière de retourner sa veste, quand on la trouve usée du bon côté ! Un autre journaliste, M. Fouquier, occupera une chaire. Comme vous le voyez, ami lecteur, c'est sérieux, très sérieux et non moins bouffon. Apprendre à fonder un journal, à le faire, à le rédiger ! Mais c'est de la pure folie

et bien de ce temps-ci. Tenez, je vais vous conter une anecdote qui vous montrera comment on devient journaliste.

Il y a de cela longtemps. Émile de Girardin venait de vendre *La Liberté* et d'acheter *La France*. Celle-ci obtint de suite, entre ses mains, un tirage considérable. On citait la merveilleuse administration de ce journal comme un modèle. Et savez-vous qui la dirigeait ? Louis, un ancien garçon de bureau à *La Presse* ! C'était un homme honnête et intelligent, observateur attentif du fonctionnement de tous les rouages d'un journal et auquel M. Rouy, l'administrateur d'alors, confiait certaines missions. Pendant plusieurs années, j'ai vu Louis à son poste, dans l'antichambre et aussi dans le bureau de la rédaction, quand il revenait de la Chambre, où on l'envoyait chercher les « dernières nouvelles », à trois heures, avant la mise en pages. Un jour, Louis, très heureux de me rencontrer et de se montrer à moi, dans ses nouvelles fonctions, me fit les honneurs du journal, que je visitai du haut en bas. Je fus même, chez les « plieuses », le témoin d'une scène que je n'oublierai pas. L'ancien garçon de bureau se révéla, dans la circonstance, un homme d'autorité, comme il

en manque trop. Émile de Girardin, et Louis, son bras droit, ne sortaient ni l'un ni l'autre d'une école de journalisme et, tous deux, riaient bien d'une telle création.

Ce fut à *La Presse*, d'abord, sous la direction de Nefftzer, puis sous celle de Girardin, et enfin avec Peyrat, que j'appris le métier. J'y fis de tout un peu, depuis la besogne d'aide secrétaire de la rédaction, dont Mahias, qui mourut préfet d'Alger, était le chef et que je remplaçai, plus tard, jusqu'au moment où je ralliai Girardin à *La Liberté*, fondée par Charles Muller, un Alsacien, ancien rédacteur en chef de *l'Indépendant de l'Ouest*, à Laval, et que nous avons connu à Angers. Il vendit son titre *La Liberté* trente mille francs ; car le journal avait cessé de paraître. Voilà comment on devient journaliste. Aucune des célébrités de ce siècle, et il en est de grande envergure, ne passa par une école qu'on ne s'était pas avisé de fonder. Les uns s'exerçaient au métier en se pliant à toutes besognes, les autres étaient nés avec le génie du journalisme qui les conduisit à la renommée.

---

## XLI

J'estime qu'il ne faut jamais renier ses maîtres, ceux qui vous ont mis le pied à l'étrier, eussent-ils quelque tache sur leur personne morale. Je le dis, non point pour mon premier patron, Nefftzer, qui m'ouvrit seulement les portes du journalisme, mais pour Émile de Girardin, avec lequel j'appris vraiment mon métier. Il fut, toute sa vie, un brasseur d'affaires, et laissa dans leur manquement un peu de la considération, due à son talent. Mais, au point de vue spécial auquel se plaçait, ces jours derniers, M. Émile Faguet, en parlant de Girardin, je me permettrai de réfuter l'opinion qu'il émet dans la *Revue de Paris*.

En analysant la personnalité de « deux morts », il écrit :



« Francisque Sarcey fut le plus étonnant tempérament de journaliste, peut-être de tout notre siècle, sans en excepter même Émile de Girardin. Il était né journaliste, exactement comme on naît sanguin ou bilieux, et sa fortune, ce fut d'être absolument adéquat à son métier, ce qui se rencontre rarement. »

Si cette dernière observation est absolument juste, la comparaison tentée par M. Faguet s'évanouit quand on y regarde de près. Sarcey ne peut, à aucun titre, soutenir un parallèle avec le rédacteur en chef de *La Presse*, avec le fondateur de *La Liberté*, avec le restaurateur de *La France*. Sarcey restera, dans nos mémoires, un chroniqueur avisé, un conférencier modèle, et, surtout, un critique de théâtre hors de pair, non pas que son talent et son érudition fussent à la hauteur des Théophile Gautier et des Saint-Victor, mais parce qu'il incarna le jugement des foules. Pour ainsi parler, il fit la synthèse des opinions bourgeoises et les érigea en système. Il représenta, en matière de théâtre, et mieux que personne, le suffrage universel, dont il sut, à la fois, pressentir les idées et déterminer les courants. Il eut infiniment d'esprit et fit croire à ses lecteurs que cet esprit venait d'eux.

Voilà tout Sarcey et aussi toute sa popularité!

Tout autre, nous apparaît Émile de Girardin, né, celui-là, avec le génie du journalisme; aussi le créa-t-il, tel que nous le voyons aujourd'hui, avec ses classifications, ses rubriques actuelles. Inventeur, créateur, virtuose, il ne céda jamais à personne la première place. Polémiste d'une incomparable vigueur et d'une originalité frappante, sans recourir, au plus fort de la mêlée, aux injures dont ses successeurs abusent vraiment, il subjuga, sous sa puissante dialectique, qu'Aristote eût reconnue comme l'une de ses qualités maîtresses, ses adversaires aussi bien que ses amis politiques. Girardin eut le génie fécond, si bien qu'on disait de lui qu'il trouvait et qu'il exploitait « une idée par jour. » Mais cet éparpillement, ce champ si vaste, auquel il faisait produire trop de récoltes, pour qu'elles arrivassent toutes à maturité, nuisait, non à sa renommée, à laquelle personne n'atteignit ni avant ni après lui, mais aux causes qu'il défendait mieux qu'il ne savait y rallier. Si son champ d'idées était sans limites, l'axe autour duquel elles évoluaient manquait de fixité. Il étonnait, il émerveillait sans convaincre, sauf les esprits

flottants qu'il conquérirait sans se soucier de les retenir toujours. Avec plus de force que de souplesse, il portait des coups hardis qui déconcertaient et abattaient souvent ses adversaires, sans les ramener à lui. Dans tous les domaines il manqua d'un principe supérieur qui, seul, sait asseoir la puissance. Certes, on l'admira et on le craignit, mais l'amour lui manqua, parce que lui-même manquait d'amour.

---

## XLII

Je lisais récemment dans un journal cette phrase suggestive : « Il nous reste à organiser la démocratie » ; c'est-à-dire un État dont tous les citoyens seront égaux. Bien des fois, déjà, j'ai eu l'occasion de m'expliquer sur l'égalité, formule absolument vide de sens et dont la pratique est une chimère. L'égalité ne se rencontre nulle part dans la nature, et ce serait vraiment un prodige que des hommes qui ne sont égaux, ni en force physique, ni en puissance intellectuelle, ni en valeur morale, pussent organiser une société démocratique. Par elle-même, la démocratie est inorganique, c'est-à-dire l'opposé d'une organisation quelconque, mieux encore, elle en est la négation. Le dictionnaire continuera, peut-être, à insérer le mot, mais la chose disparaîtrait quand

même, si elle eût jamais existé. La République n'implique nullement, *ipso facto*, le second terme, dont quelques-uns l'affublent. En poursuivre la réalisation conduirait à l'anarchie, que le puissant cerveau de Proudhon ne pouvait croire un état réalisable. Je n'ai pas besoin de dire qu'une monarchie démocratique ne saurait pas plus vivre qu'une république démocratique. A aucun degré la chose n'est possible ; il convient donc de la reléguer dans le domaine de l'utopie. D'ailleurs, les tendances actuelles de la sociologie vont à l'encontre de l'égalité. Voici, par exemple, un républicain, M. Maurice Spronck, rédacteur au *Journal des Débats*, qui appuie résolument les idées de M. Henri Coulon, avocat à la Cour d'appel de Paris, sur la liberté de tester, et républicain lui aussi.

Celui-ci vient d'élaborer un projet de loi qu'il adresse aux membres de la Chambre des députés, sous le titre : *La liberté de tester*. Les deux sociologues tombent d'accord pour constater que le partage des biens, entre enfants, entraîne la perte forcée du bien héréditaire, l'impossibilité de toutes les entreprises coloniales, industrielles, commerciales ou agricoles à longue échéance, anéantit les

énergies de la race et corrompt son caractère moral. C'est, en effet, à notre régime successoral qu'est due l'expansion ruineuse du fonctionnarisme ; c'est à lui qu'il convient d'attribuer la question de la dot dans le mariage ; c'est lui qu'il faut rendre responsable des unions stériles et par conséquent de la dépopulation croissante dans ce pays-ci ; enfin, il a presque détruit la continuité et l'effort familial autour d'une tradition professionnelle quelconque, tradition qui se maintenait souvent à travers les siècles.

Car, enfin, il ne faut pas se leurrer, notre pays doit reconstituer ses institutions domestiques, au moyen de la liberté de tester, ou il périra. Déjà, en 1815, au Congrès de Vienne, lord Castlereagh, se consolait de ne pouvoir démembre davantage la France en disant : « Les Français sont suffisamment affaiblis par leur régime de succession. »

L'auteur du Code, en voulant détruire la vieille aristocratie et en constituer une nouvelle, au moyen des fiefs, n'a pas compris que sa loi entraînait aussi la destruction de la famille, en général. Et cet illogisme devient l'une des causes de notre affaiblissement national, entrevu par certains esprits réfléchis

qui savent se dégager des formules destructives, érigées en dogmes, dont Taine a montré l'inanité et dont l'École de la Paix Sociale poursuit le redressement.

Les sociologues contemporains ne se bornent pas à la poursuite d'une loi sur la liberté de tester, ils veulent aussi la reconstitution de la commune, de la province, celle des corporations professionnelles. Ce mouvement est intéressant et il appartenait à la *Revue Angevine* qui représente un petit coin de la décentralisation, de le signaler.

---

## LXIII

Lorsque, pendant un siècle, des hommes éclairés et en vue dans une nation, affaiblisent par leurs discours, par leurs écrits, le principe d'autorité, rejetant toute hiérarchie, toute discipline sociale, il ne faut pas s'étonner que l'armée qui représente les idées d'ordre, qui en est le défenseur naturel, soit atteinte elle-même, de loin en loin, dans quelques-uns de ses membres, du virus morbide.

Les anarchistes qui inscrivent sur leur drapeau : *Ni Dieu, ni Maître*, n'ont encore rallié à cette devise qu'une faible minorité dans les corps constitués, mais elle a de nombreux adhérents dans les masses populaires, premières victimes des rhéteurs. Aujourd'hui, ces hommes se contentent de dire : La rue

est à nous ! Demain, ils diront : Le pouvoir nous appartient. Ayant déjà un pied dans la place, ils démontreront par le fait leur prise de possession.

Il serait intéressant pour le psychologue de savoir quelles sont les idées sociales des deux officiers qui viennent de tuer leurs camarades. Ils ont, sans doute, voulu renier par le sang, le principe d'autorité, mettant en pratique la fameuse devise : *Ni Dieu, ni Maître!* Ce sont des rebelles à la loi morale, comme à la discipline militaire. Voilà ce que nos « intellectuels » appellent « les droits de l'homme. »

La logique impitoyable voulait que l'un des deux soldats envoyés aux officiers rebelles, soldats représentants de l'autorité, fût tué par ceux qui la rejettent. Le colonel qui vient de tomber au Soudan, en héros du devoir, pressentait qu'il allait à la mort. Le refus d'un troisième officier d'accepter la nécessaire et pénible mission de relever leurs camarades de leur commandement, aussi bien que les hésitations du colonel, prouvent clairement qu'ils connaissaient les idées d'indiscipline de leurs assassins du lendemain. Que la responsabilité du crime, si crime il y a, toutefois,

retombe sur ceux qui prêchent la guerre sociale, ce qu'ils appellent maintenant dans leur argot : « Le chambardement général ! »

<sup>1</sup> La lumière n'est pas encore faite sur ce drame sanglant, où l'on s'est trop hâté d'incriminer les uns ou les autres. Espérons que leur honneur sortira vainqueur de l'enquête commencée.

## XLIV

L'Empereur allemand vient d'indiquer aux femmes, sous une forme humoristique, le domaine qu'elles ne doivent pas franchir dans ses états. Et pour donner plus de poids à son autorité, il ajoute celle de sa femme. Bien qu'il ne veuille parler que de ses sujettes, on comprend bien que son opinion est absolue. La formule originale qu'il emploie, tient, tout entière, dans une lettre de l'alphabet, les quatre K, comme il dit : « Kinder, Küche, Kleider et Kirche. »

Eh ! mon Dieu, ces quatre mots représentent, matériellement parlant, un domaine assez étendu, mais un domaine bien plat, dont toute élévation est bannie. Une plaine ! et une plaine assez aride.

Enfanter et s'occuper de sa progéniture,

faire la cuisine ou la surveiller, confectionner ses vêtements et, enfin, fréquenter l'église, sont des fonctions ou des devoirs auxquels les femmes ne cherchent pas à échapper, du moins, en général. Mais à côté de la fonction et du devoir, il y a place pour les agréments de la vie, pour le travail de la pensée, qu'aucune loi morale ne condamne et qu'aucun pouvoir ne saurait interdire.

Vouloir restreindre le rôle de la Femme à celui de mère bénévole, ou contrainte, à celui de servante, allant de la cuisine à la lingerie, paraît excessif, même aux hommes les plus opposés aux revendications « féministes ». Et, vraiment, la permission de prier, accordée par Guillaume II à ses sujettes, ne passera pas aux yeux des personnes raisonnables, pour une concession suffisante aux aspirations intellectuelles de la majorité des femmes.

« Les quatre K » de l'Impératrice d'Allemagne nous montrent combien sont bornées ses vues sur le domaine de l'esprit et même de l'âme que, seules, les saintes donnent à Dieu sans partage. Cette formule brève et sèche abaisse la Femme à un degré si inférieur, qu'il la confine à l'état de machine. Car,

même au temple, la Femme que veut le couple impérial ne peut guère murmurer que des paroles sans valeur, à la façon des moulins à prières, employés par certaines peuplades sauvages.

Que serait aussi une éducatrice d'enfants, comme les comprennent l'Empereur et l'Impératrice d'Allemagne ? Bien peu de chose, en vérité, si peu de chose qu'on serait obligé de lui enlever ses enfants, dès qu'ils atteindraient l'âge de jouer aux soldats, un jeu que Guillaume II favorise certainement.

Non, la Femme ignorante, inculte, sans agréments physiques et moraux, la Femme condamnée à des fonctions toutes matérielles, nous n'en voulons pas. Français, nous protestons contre une telle condamnation, contre un tel abaissement. Nous voulons la Femme, non pas au-dessus de l'Homme, mais à côté de lui. Cet esclavage nous le repoussons pour la Femme française, parce que qui dit esclave, dit aussi maître. Or, si un état social où la Femme est considérée comme un être inférieur, est compatible avec les mœurs d'une nation à peine sortie de la barbarie, il ne saurait convenir à un pays, qui depuis qua-

torze siècles, s'avance vers une civilisation, où, sauf quelques rares éclipses funèbres, le peuple de France n'a cessé d'éclairer le monde.

## L X V

De quelque côté que le philosophe tourne ses regards, il aperçoit le siècle agonisant sous l'anarchie et dans l'impuissance qui en est la résultante. Cette impuissance se révèle partout et il n'est pas une seule institution politique ou sociale, économique, artistique ou littéraire qui n'accuse la faillite la plus douloureuse. Nous nous bornerons, ici, à exposer un fait de sociologie, auquel nous n'avons cessé de nous intéresser.

On le sait, bien qu'ami de la Femme, je ne suis point enrôlé dans l'armée « féministe », et cela pour des raisons que je vais dire. Il m'apparaissait, en effet, que les femmes mises à la tête du mouvement, allaient à l'encontre de leur destinée naturelle, qu'en un mot elles ne voulaient pas améliorer leur sort, mais bien

oublier la Femme, elle-même, et créer un troisième sexe : la Femme-Homme. C'était désertter le camp, un assez vilain cas absolument parlant, et verser dans le ridicule, ou quelque chose de pire, la folie. Qu'est-il résulté de cette déviation d'une thèse, séduisante au début, et que nous soutenions à l'heure de ses prémices ? Un désarroi complet des forces vives du « féminisme » et, dès lors, une impuissance radicale à rien créer. La situation présente même ce fait remarquable que, là où la Femme avait son rôle tout tracé, un rôle qu'elle pouvait agrandir, auquel, par son énergie, par sa dignité, elle pouvait donner un grand éclat, je veux parler de son accès dans le corps médical, elle échoue complètement. Il n'est pas une seule femme qui se distingue dans cette science humanitaire, pas une femme, en France du moins, qui ait prouvé que, mieux et plus logiquement que l'homme, elle pouvait connaître le tempérament féminin, diagnostiquer le mal féminin et, partant, guérir ses compagnes et leur inspirer confiance. Je ne vois guère que les sages-femmes à se maintenir sur le terrain où elles se sont depuis longtemps placées, et



encore aucune d'elles n'a-t-elle atteint le degré où elle peut se déclarer l'égal de l'accoucheur. En Amérique, il existe quelques femmes médecins qui ont une clientèle. D'où vient qu'en France elles ne tournent pas leurs efforts de ce côté favorable ? Quant aux soins à donner aux malades dans les hôpitaux, on reconnaît que les laïques n'arrivent pas à la perfection des religieuses. De ce côté donc, le « féminisme » n'apporte ni un progrès, ni même un argument à la thèse générale.

Dès le début, il a fait fausse route, non seulement chez nous, mais encore aux lieux de sa naissance, les pays du nord : Scandinavie et Russie. C'est même là que le « féminisme » a produit le plus d'effets désastreux pour sa cause. Les femmes qui prêchaient l'émancipation ne se contentaient pas de demander des réformes dans les lois et dans les mœurs matrimoniales, où elles avaient autant, sinon plus que les hommes, voix au chapitre, elles déclaraient le mariage inutile, la fonction féminine inutile, sans songer qu'en les prescrivant elles appelaient la fin du monde. Leurs compagnes échouèrent d'autant plus piteusement, que certaines d'entre elles finissaient

par manquer elles-mêmes au programme, en se mariant ! Les plus autorisées par leur science, ou leur talent, ont donné le plus triste spectacle d'illogisme, de détraquement intellectuel et physiologique. Cette fin misérable de quelques femmes, les plus en vue dans le « féminisme », nous empêche de rappeler leurs noms, dont un, au moins, provoqua naguère à Paris un certain retentissement.

Les Anglaises, seules, ont montré ce que les associations de femmes, dans un but charitable, produisaient d'heureux résultats en dehors des communautés religieuses, auxquelles, il faut bien le reconnaître, appartiennent les plus admirables desseins. Si le « féminisme » eût rivalisé de dévouement avec les Sœurs de Charité, avec les Petites-Sœurs des Pauvres, en imitant les associations anglaises, où tant de vieilles filles mettent leur intelligence et leur cœur, il eût personifié l'idée, en l'entraînant dans les voies de la pratique et amené à lui, non seulement la majorité des femmes, mais encore les hommes soucieux du bien et de la justice. Mais il n'a rien produit, il n'a pas même donné un signe

de vie. Le seul acte vraiment féminin de ces temps derniers n'est pas venu des dames émancipées : il été conçu par les plus humbles, par les moins lettrées des femmes françaises, par les dames de la Halle ! La police parisienne n'en a pas permis l'exécution, mais cela ne diminue en rien le mérite de la conception. Après tant de congrès et de discours, il convenait de passer à l'action : les « féministes » ne le comprennent pas.

En reniant leur sexe, ces femmes enlevaient à leur cause l'un de ses meilleurs soutiens, le charme féminin, ce charme auquel l'homme se soumet, d'autant plus facilement, qu'il est dans la logique des choses, dans les fins mêmes de l'humanité. Les écrivains les plus distinguées, telles que M<sup>me</sup> Marholm, en Allemagne, et M<sup>me</sup> Arvède Barine, en France, pour ne citer que celles-là, se sont bien gardées de suivre un mouvement où leur bon sens leur montrait la défaite inéluctable. Elles se maintiennent dans les limites des droits que tous les esprits justes reconnaissent à la Femme et répudient les utopies et les insanités, enfantées par quelques cerveaux mal équilibrés.

Je serais tenté de croire avec ces femmes de grande valeur que loin d'augmenter, l'influence de la Femme a baissé en Europe. En lisant les mémoires historiques du siècle précédent, on est frappé de l'influence, de l'autorité qu'elle exerçait autour d'elle, de l'inspiration qu'elle communiquait aux artistes, aux écrivains et aux conducteurs des peuples. Aujourd'hui, la Femme semble perdre son prestige et abdiquer. Elle ne gouverne plus. Elle n'a même plus de salons ! Était-ce là le but que poursuivaient les orateurs des congrès « féministes ? » On peut en douter. Alors ? Il convient de recommencer et de faire mieux, c'est-à-dire autrement, de demander, par exemple, que la femme ait la libre disposition de l'argent gagné par elle. En cette matière, son indépendance est parfaitement légitime. Dans la question du mariage, elle peut prêcher d'exemple, en ne se prêtant pas aux trafics honteux auxquels on la livre et auxquels elle adhère trop souvent d'ailleurs. Il appartient, surtout, à la femme de modifier les mœurs matrimoniales, si spirituellement moquées par M<sup>lle</sup> de Bovet et qui, améliorées par la réforme du contrat de mariage, trans-

formeront sa situation générale. J'entends, par là, son admission à tous les emplois d'État ou autres, auxquels la rendent propre ses qualités d'ordre, de finesse intellectuelle et de goût.

---

## LXVI

*L'Hérédité normale et pathologique*, tel est le titre du dernier ouvrage de M. Sanson, professeur de zoologie et de zootechnie à l'École normale de Grignon et à l'Institut agronomique. Il m'a procuré une rare satisfaction, sur laquelle l'auteur ne comptait certainement pas, celle de me rajeunir de vingt-cinq ans ! Ne me rappelle-t-il pas de longues polémiques, alors que M. Sanson était simplement propriétaire et rédacteur de la *Culture*, discussions auxquelles il ne fait pas même allusion ; sans doute, parce qu'il ne voudrait pas les renouveler avec l'un des membres de cette « noblesse matée, ruinée et avilie », comme il dit ? Je ne le blâmerai pas de garder soigneusement sa dignité. La mienne ne m'empêche pas d'être équitable. Non seulement le livre

dont je veux parler me rajeunit, mais il rajeunit aussi les ouvrages précédents de M. Sanson, dont il n'est en réalité que le résumé. Je n'y trouve rien de nouveau, si ce n'est certaines observations de l'auteur sur l'espèce humaine. Celui-ci a surtout voulu prouver que tous les savants, sans exception, depuis Buffon jusqu'à M. Ribot, n'avaient de savant que le titre. Il leur concède, cependant, ceux de philosophe, de métaphysicien, de sociologue; cela doit leur suffire. Quant à la vraie science universelle, M. Sanson, seul, sur le globe, la possède et peut, par conséquent, parler en son nom. Je ne chercherai pas à le détromper. Il ne faut pas déranger les gens heureux. Je ne prétends pas davantage à l'analyse du gros in-octavo que je recommande à tous ceux qui n'ont pas d'opinions bien nettes sur l'hérédité. Les définitions qu'on y rencontre sont exactes, en général, et plus claires que les précédentes chez le même auteur. Sous le rapport de la forme, je constate une amélioration sensible sur l'*Économie du bétail (Application de la zootechnie)* où l'écrivain ne se montrait pas encore complètement maître de son sujet. Toutefois, les jeunes gens qui suivent les cours de Grignon, re-

prochent à M. Sanson de manquer parfois de clarté et je ne m'en étonne pas beaucoup<sup>1</sup>.

Je louerai sans réserve les divisions de son travail, où sont exposés les différents modes de l'hérédité, avec une belle suite dans les idées, allant de l'hérédité individuelle à l'hérédité de race ou atavisme, en passant par l'hérédité du sexe, et par la consanguinité ou hérédité de famille. Ce dernier chapitre est, assurément, l'un des plus intéressants, parce que ce mode de transmission des « propriétés », un mot de M. Sanson que je n'aime guère, est l'un de ceux qui donnent lieu, journellement, à des interprétations les plus contradictoires. Elles se manifestèrent, pour la première fois, avec intensité et vivacité, sous Napoléon III. Les savants d'alors se divisèrent en deux camps. Les uns tenaient pour la nocuité absolue des mariages entre proches parents; d'autres se déclaraient pour l'innocuité des unions consanguines.

Au nombre des premiers, il convient de citer un médecin de Lyon, M. Devay, et M. Baudin. C'était en 1862, et, tout de suite, je pris

<sup>1</sup> M. Sanson vient de mourir au moment où paraissent ces pages.

parti pour les seconds, à l'exemple de Baudent, qui voulait bien m'honorer de son amitié et aux travaux duquel je devais collaborer en qualité d'aide modeste, de délégué obscur, quand la mort vint le ravir à la science zootechnique, dont il posa avec Gasparin les premiers fondements. Depuis cette époque, je n'ai jamais manqué de prémunir les éleveurs contre l'erreur si généralement répandue de la nuisance *ipso facto*, des unions entre consanguins, sans y réussir autant que je le voudrais, erreur que M. Sanson démontre avec une grande vigueur. Comme je l'ai fait, moi-même, au début de la controverse, le savant professeur de Grignon prouve combien les observations des partisans de la nocuité furent mal faites et combien, au contraire, la consanguinité, considérée comme l'un des modes de l'hérédité, peut servir les intérêts de la race. En effet, l'hérédité, agissant en puissances cumulées, par la consanguinité, celle-ci produit nécessairement le bien ou le mal, selon que les conjoints sont sains ou malsains. On ne sait pas assez que l'hérédité n'a pas d'agent plus sûr que le mariage entre proches, pour perpétuer les défauts ou les qualités, et qu'il devient, aux

mains expérimentées d'un éleveur habile, un facteur inestimable de ses efforts vers l'amélioration des races. Je me place uniquement au point de vue de l'intérêt zootechnique, sachant que les préoccupations matrimoniales, dans l'espèce humaine, vont ailleurs qu'au perfectionnement, quand elles ne vont pas à l'encontre, comme il arrive trop souvent.

On est d'autant plus surpris de voir les éleveurs français craindre les effets de la consanguinité, même la plus éloignée, qu'ils ont sous les yeux des exemples frappants de la valeur de la méthode *in and in*<sup>1</sup>. Les Anglais l'ont pratiquée très heureusement, dans la constitution de la plupart de leurs races, et, tout particulièrement, de la race chevaline, si singulièrement appelée pur-sang, puisque rien ne prouve qu'elle ne soit pas le produit d'éléments divers. J'entends dans les commencements de sa formation.

Aujourd'hui, je n'en dirai pas davantage sur un sujet très bien exposé par M. Sanson, dans son *Traité de zootechnie* et dont le développement m'entraînerait trop loin. Il me

<sup>1</sup> Il y a cependant des exceptions, parmi lesquelles je citerai M. Signoret, le célèbre éleveur de la Nièvre.

conduit directement à une autre question, celle du croisement, sur laquelle j'ai déjà beaucoup écrit, que M. Sanson laisse dédaigneusement de côté, mais sur lequel je veux revenir, non seulement parce que la pratique courante des éleveurs s'empare partout de ce mode d'amélioration, mais parce que la science ne me paraît pas en droit de la négliger. Quand je dis que le professeur de Grignon le traite dédaigneusement, je veux dire qu'il ne reconnaît à cette méthode d'autre valeur que celle de fabriquer des individus utilisables industriellement et qu'il refuse à ses produits toute permanence.

Mon maître Baudement a, je le sais, formulé ainsi son opinion sur la valeur du croisement : « Il ne forme pas de races, il les détruit. » Et M. Sanson cite cette formule en y adhérant complètement. Malgré la haute autorité de l'illustre défunt et celle de M. Sanson, à laquelle je rends hommage, je ne suis pas convaincu. Je me demande, tout d'abord, pourquoi on dénie au croisement le pouvoir de créer des races, puisqu'on lui reconnaît la puissance de les détruire ? C'est donc une force considérable. On me répondra : Il jette une perturbation momenta-

née dans la race où on l'introduit, jusqu'au jour où, reconnaissant sa nocuité, on le délaisse, pour permettre à l'hérédité ancestrale de reprendre son cours normal.

Je suis un peu surpris de voir M. Sanson qui fait profession de ne se rallier qu'aux faits bien et dûment constatés, rejeter si loin la possibilité de la formation des races par le croisement<sup>1</sup>, quand nous sommes dans l'impossibilité de savoir au juste comment elles se sont formées. Ne reconnaît-il pas, lui-même, que la race chevaline algérienne actuelle a dû se transformer lors de l'invasion des Vandales, par le mélange du type germanique et du type oriental ? Et, cependant, il doit reconnaître que le cheval algérien se maintient dans son intégrité, dans son uniformité, dans une fixité incontestable, avec tous les caractères qui constituent la race. Le Barbe présente le type dolichocéphale, bien que le type originaire se rattache au type brachycéphale. Il faut donc admettre que la conformation crânienne de celui-ci a été vaincue par celle du

<sup>1</sup> Depuis mes luttes contre M. Sanson, les anthropologistes ont reconnu la formation des races humaines par le croisement. Ces savants m'ont donné raison et j'éprouve quelque fierté à le constater.

cheval importé dans le nord de l'Afrique par les Vandales. Il en est de même inversement, pour l'Andalou, qui a conservé sa tête busquée, malgré le croisement maure, tout en présentant, par ailleurs, les caractères du cheval d'Orient. Ces deux faits admis nous ont amené à poser le problème de la formation des races animales par le croisement qu'il ne me paraît pas possible de nier d'une façon absolue. Si la doctrine de M. Sanson était vraie, les Barbes ne représenteraient pas le type dolichocéphale, puisqu'à l'origine ils appartiennent au type brachycéphale, comme tous les autres Orientaux. Il s'est donc formé là une race intermédiaire, une variété si on préfère, présentant dans son ensemble le caractère du cheval d'Orient, mais ayant acquis, du fait du croisement, une tête germanique. Certes, ce n'est pas là l'œuvre d'un jour, et, cependant, à considérer les essais contemporains, je suis tenté d'admettre qu'elle n'a pas été, dans les cas que je viens d'examiner, aussi longue qu'on pourrait le croire.

Ce seul fait de transformation crânienne, la plus longue et la plus difficile à atteindre, on me l'accordera, suffirait, au besoin, pour ruiner l'opinion de ceux qui prétendent invin-

cible l'atavisme des types naturels. Mais il n'en est pas ainsi et j'ai cité, antérieurement, bien des exemples, pris dans les espèces chevalines, bovines, ovines et canines, dont on ne trouve pas la représentation sur les monuments de l'antique Égypte, quoi qu'en dise M. Sanson. Celui-ci, d'ailleurs, aime à voir les choses telles qu'il les désire. Il avance, notamment, que l'Administration des haras a renoncé à sa « chimère » de créer une race normande, et il en donne pour preuve que, maintenant, elle cherche, autant que possible, à sélectionner les reproducteurs brachycéphales. Cette preuve ne vaut; car, de tous temps, l'Administration a poursuivi le but de la disparition des têtes busquées en Normandie. Contrairement à la vision de M. Sanson, elle n'y est pas encore parvenue, et l'on s'étonne de lire qu'il est « difficile, quand on visite les dépôts d'étalons, d'y découvrir des sujets reproduisant le type germanique ». Mais de telles assertions sont nécessaires à la doctrine du professeur de Grignon et il annonce, sans embarras, que bientôt la population chevaline normande, actuellement en variation désordonnée, « se verra remplacée par une nouvelle variété de la race asiatique! »

Je ne dirai pas que voilà un beau rêve, car ni le commerce, ni le ministère de la Guerre n'en souhaitent la réalisation. Le premier a besoin de carrossiers, et le second de chevaux de grosse cavalerie ou de ligne. Par conséquent, les Haras continueront à poursuivre leur « chimère ». M. Sanson, qui a de bonnes raisons pour que l'Administration ne voie pas en lui un adversaire, ce dont il se défend, d'ailleurs, aurait pu l'attaquer, comme je le faisais, sous l'Empire, et il aurait rendu plus de services qu'en allant mesurer les têtes des chevaux à Strasbourg et à Aurillac. Pour peu qu'il manque à sa collection des têtes busquées avec leurs fortes ganaches obligées, je lui en enverrai avec grand plaisir, photographiées au dépôt d'Angers. Moins que jamais l'Administration des Haras renonce à sa « chimère »; elle la poursuit, au contraire, comme je l'ai déjà indiqué, avec une ardeur toute nouvelle, couronnée par le succès, comme on peut le constater journellement. Il ne lui reste plus qu'à répudier certaines doctrines, en contradiction avec les faits observés.

Je ne prétends nullement que la création de « variétés passagères » puisse se passer « de soins et d'une sélection continuelle ».

Ces familles en ont d'autant plus besoin qu'elles sont en voie de formation et cela ne prouve rien contre leur existence, puisque toutes les races réclament ces soins, afin de ne pas tomber en état de dégénérescence. D'ailleurs, où vivent-elles, ces races pures de tout croisement? Je n'en trouve nulle part en Europe, ni même en Amérique. Et je ne connais guère que certains chevaux arabes, de certaines tribus, qui se soient conservés dans leur pureté première. L'Émir Abdel-Kader, un homme de cheval distingué, avec lequel je me suis souvent entretenu de ces choses, partageait, sur ce point, mon opinion. Il conseillait l'importation, en Algérie, de reproducteurs syriens ou du Nedje, pour ramener le type algérien « à son ancienne noblesse », comme il disait.

Si l'ouvrage que nous venons de signaler, eût été conçu en vue de l'approbation de certaines Sociétés, et particulièrement de celle d'anthropologie, comme en font foi les chapitres sur les maladies héréditaires de l'homme, et aussi avec des visées extra-scientifiques, on s'étonnerait de sa conclusion. Un philosophe écrivait dernièrement que « le préjugé jacobin y remplaçait la déduction scientifique ».



Les éleveurs français qui n'ont pas, comme M. Sanson, le culte des décrets de la Convention, « monuments impérissables de la grandeur de notre nation », pourront profiter de son savoir, de ses observations zootechniques, en se bornant à consulter son remarquable *Traité de zootechnie*, sans ressentir l'impression pénible qu'un Français, tant soit peu honnête homme, éprouve toujours en lisant les apologues des hontes et des forfaits commis par les monstres dont M. Sanson se réclame.

Je ne puis davantage accepter la traduction qu'il nous donne comme exacte de la caractéristique mentale du peuple français, par la devise mensongère : Liberté, Égalité, Fraternité. On sait comment ses auteurs pratiquaient la Liberté et la Fraternité. Quant à l'Égalité, elle n'a jamais existé nulle part, dans aucun temps, et *ne doit pas exister*. Je suis certain que M. Sanson, lui-même, n'accepte, comme son égal, aucun zootechnicien passé, présent et à venir.

---

## LXVII

Deux choses m'ont tout particulièrement frappé aux derniers Concours agricoles régionaux : l'amélioration considérable de la production normande et aussi le progrès de l'éducation du cheval. On peut dire que, depuis 1870, il s'est produit une transformation complète dans la population chevaline de la Normandie, dans l'Orne, surtout. De tous temps, ce département s'est signalé comme le centre principal de la production du cheval d'armes ; mais aujourd'hui sa supériorité éclate à tous les yeux, puisqu'il se rapproche de plus en plus du type anglais.

A quelle cause faut-il attribuer ce progrès ? Je n'hésite pas à le reconnaître : c'est aux courses au trot qu'il est dû. Le cheval normand, peu précoce et même très tardif, autre-

fois, dont on ne pouvait guère obtenir un service sérieux avant l'âge de huit ans, notamment dans le Calvados, où le funeste usage du piquet s'est maintenu longtemps, a pris récemment une précocité qu'on ne rencontrait pas dans le pays avant l'introduction des courses au trot. Les premières épreuves ayant lieu à trois ans, on a dû s'occuper du cheval une année auparavant, c'est-à-dire à un âge où on ne le considérait encore que comme un poulain laissé à l'état sauvage. C'était à peine s'il portait l'homme ou le harnais à l'âge de quatre ans. On peut dire que le cheval normand était inculte quand il arrivait chez le marchand ou dans les dépôts de remonte. Il n'en est plus ainsi. On a cessé, en Normandie, de traiter le cheval en bête de boucherie ; on le pratique, on l'exerce, d'abord, à trotter à la plate-longe et en main, si bien que nous avons vu à Angers et, depuis à Alençon, des poulinières « suitées », et même prêtes à « mettre bas », trotter aisément, toujours, et, parfois, merveilleusement, au bout de la longe tenue par le palefrenier. C'est là un spectacle que n'ont pas donné nos chevaux angevins qui, au point de vue de l'éducation et du geste, se sont montrés fort médiocres.

Aussi n'ont-ils pas obtenu de prix. Notre élevage a dû se contenter de deux mentions honorables, ce qui ne l'était guère, on en conviendra. Qu'on le sache bien, je n'entends pas déprécier le cheval d'Anjou. Je le tiens, au contraire, en haute estime, au point de vue de la précocité et de l'*endurance*, du *fond*, comme l'on dit en langage technique. A quatre ans, notre cheval est plus prêt à entrer dans le rang que son congénère normand et fournira, dans la plupart des cas, un meilleur service, sans compter qu'il a un caractère plus doux, plus maniable. Messieurs les officiers de remonte ne me contrediront pas, je pense.

Au risque d'étonner la majorité des hommes du métier, je déclare que bien peu parmi les pouliches ou les poulinières de l'Orne présentaient le type du cheval de selle. On me dira : Mais ces juments se rapprochaient beaucoup du type de la race de pur-sang, le cheval de selle par excellence. Eh bien non. Presque tous présentaient les caractères et les allures du cheval d'attelage léger. A l'appui de mon opinion, je mets en fait qu'aucune des juments, qu'aucun des étalons envoyés à Angers par la Normandie n'était capable de faire sous le

cavalier, une « bonne montre » comme on dit, de présenter les allures d'un cheval de manège et, encore bien moins, d'exécuter un parcours de cinq cents mètres à travers pays. A l'inspection de ces chevaux, j'eusse proposé l'essai des pouliches dans un pays coupé d'obstacles, tels que ceux de la Vendée, et je parie qu'aucune de ces juments si prônées, si admirées, n'eût été capable de suivre les chevaux de piqueurs que les veneurs poitevins ou vendéens achètent à nos paysans de huit à douze cents francs. Voilà, encore, un pari facile à exécuter et que je propose aux éleveurs normands, avec la conviction qu'ils seront battus par les chevaux de chasse de notre pays. J'ajoute qu'il ne peut en être autrement.

En effet, toute l'éducation du cheval français, à l'heure présente, tend à produire des trotteurs. Or, qui dit trotteur, dit cheval de harnais. Un trotteur ne sera jamais et ne pourra pas être un bon cheval de selle, un cheval d'armes agréable, un cheval de chasse pratique. Je fais appel à l'expérience des officiers de cavalerie qui suivent les chasses à courre de l'Anjou. D'ailleurs, il suffit de voir les trotteurs russes, les trotteurs américains,

lesquels sont fabriqués comme nos trotteurs normands, pour comprendre que ce ne sont pas là des chevaux de selle, mais bien des chevaux d'attelage.

Peut-être m'objectera-t-on qu'il n'y a aucune raison pour qu'un trotteur ne produise pas un cheval de selle, quand ce cheval sera dirigé, dressé en vue de cette spécialité. Ceux qui raisonnent ainsi ne tiennent pas compte d'un facteur important : l'hérédité. Ils ne savent pas que l'hérédité s'exerce aussi bien sur les aptitudes que sur les autres fonctions, que sur le caractère de l'animal, que sur sa conformation. On peut dire, en général, que les aptitudes se confondent avec les formes. L'hérédité des uns entraîne nécessairement l'hérédité des autres, de même que toute aptitude physiologique est la conséquence d'une certaine forme anatomique.

Maintenant se pose la question de savoir si les formes anatomiques nécessaires à la vitesse du cheval au galop sont les mêmes que celles exigées pour faire un trotteur ? Je crois pouvoir répondre par l'affirmative, et cela ne gêne en rien ma démonstration, car il reste à examiner les résultats de la gymnastique fonctionnelle. Il est certain que si vous dirigez

les forces d'un animal, son aptitude à la course, dans le sens du trot, vous arriverez à une vitesse relativement identique à celle qu'il eût développée au galop. L'observation confirme pleinement mon dire. Les trotteurs américains qui obtiennent la plus grande vitesse connue, ne sont autres que des chevaux de pur-sang anglais, entraînés dans ce but, mais pur-sang formant une famille, où l'hérédité de l'aptitude au trot a été fixée par l'usage d'une gymnastique fonctionnelle, appelée *entraînement*. Les éleveurs normands, bien qu'ils n'agissent pas absolument de même, manifestent une tendance marquée pour le pur-sang. Ils reconnaissent que cette race communique à la famille normande l'énergie qui lui manquait et une puissance sans pareille dans les voies respiratoires. Aussi ne manquent-ils pas de revenir au sang anglais, soit par le père, soit par la mère, plus fréquemment qu'ils ne le faisaient jadis. A quelques exceptions près, les meilleurs trotteurs sont ceux qui se rapprochent le plus du type pur-sang. On peut s'en convaincre à chacun des Concours régionaux. Mais bientôt ils arriveront à un endroit de la route difficile à franchir, celui où la race va s'affiner outre mesure.

Qu'on veuille bien remarquer que cet amincissement des formes marche parallèlement à la vitesse obtenue au trot, et, alors, le danger apparaîtra aux yeux de tous. C'est pourquoi je crie casse-cou à l'Administration des Haras, qui ne doit pas perdre de vue son unique raison d'être : la production du cheval de guerre. Elle ne doit pas oublier que le cheval d'armes est destiné à porter un poids considérable et que, bientôt, si elle n'y prend garde, les trotteuses qu'elle prime de préférence aux juments puissantes, ne seront plus aptes à créer le cheval de selle. Les courses au trot ont rendu, je le répète, un service signalé dans l'éducation du cheval normand ; mais il ne faudrait pas en abuser. Un pas encore dans la voie suivie et le cheval de guerre disparaîtra complètement. Les chevaux de l'Orne pourront parcourir de longues distances à une grande vitesse, attelés sur des « araignées », mais ils ne pourront plus porter un cavalier et son harnachement ! Ce résultat est fatal, si l'Administration ne vient pas lui barrer la route.

Je citais, tout à l'heure, les trotteurs russes que, le premier, j'ai fait connaître au public français, il y a de cela longtemps ; eh bien,

j'entrevois qu'on est en train de créer, à côté d'eux, un autre type, se rapprochant davantage du cheval de selle. Les étalons et juments exposés récemment au Champ de Mars par l'Empereur de Russie n'étaient autres que des chevaux de demi-sang, comme nous les voyons en France, avec cette différence qu'ils n'ont pas le type crânien dolichocéphale. Mais ce ne sont pas des trotteurs. Le délégué Russe, M. de Simonoff, dans une lettre que je reçois au moment où j'écris ces pages, confirme mon observation à ce sujet. On ne se sert, me dit-il, comme reproducteurs pour créer le cheval d'armes, que d'étalons se rapprochant du sang arabe ou anglais. Le trotteur Orloff noir ou gris, mais plus généralement noir, créé par le comte de ce nom, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec la jument hollandaise et l'étalon oriental, ne peut être considéré comme un cheval de selle. C'est bel et bien un animal destiné aux grandes allures, attelé au traîneau.

Les exemples que nous donnent l'Amérique et la Russie nous sont donc un sûr garant du résultat que nous obtiendrons, nous-mêmes, si l'Administration des Haras persiste à exiger des reproducteurs qu'elle achète ou qu'elle prime chez l'éleveur, une vitesse de trotteurs.

L'Angleterre n'a jamais agi de la sorte et, cependant, elle possède la première cavalerie du monde.

Quelles *performances* devra donc demander l'Administration ? Où sera donc le *criterium* de la valeur des reproducteurs de demi-sang ? Car, pour le cheval de pur-sang, elle a la course au galop. Je crois fermement qu'elle doit se borner à demander aux pouliches et aux étalons qu'on lui présente un bon dressage sous l'homme, c'est-à-dire de fournir un parcours au pas, au trot et au galop. Ceux ou celles qui exécuteraient un parcours coupé d'obstacles, seraient naturellement classés avant les sujets qui évolueraient sur un terrain plat. De cette façon, nous pourrions espérer avoir des reproducteurs aptes à créer le cheval d'armes, le seul, je le répète, qui intéresse l'État.

Je ne voudrais pas qu'on m'accusât, comme on l'a fait déjà, de parti pris contre l'Administration des Haras.

Dans mes écrits sur la zootechnie, je ne vois que les intérêts de notre cavalerie, de notre élevage national et de la science.

## LXVIII

La Force prime le Droit ! Telle est l'horrible maxime qui gouverne le monde aujourd'hui, maxime sauvage, à laquelle personne ne songe à opposer les droits anciens, abandonnés par nos civilisations dégénérées. Qui l'eût cru ? La dépêche de l'Empereur d'Allemagne au Président Krüger demeure sans sanction. Ce n'était qu'une fanfaronnade ! Le voile se déchire. Guillaume II laissera l'Angleterre s'emparer de l'Afrique du Sud, afin d'avoir les mains libres, quand il s'agira de s'annexer la Hollande et l'Autriche. A ce moment, les Germains seront les maîtres de l'Europe et la Russie gouvernera l'empire d'Asie. L'Angleterre possédera toute l'Afrique, y compris l'Algérie ; car lorsque le gouvernement français aura perpétré son crime, qu'il aura licen-

cié l'armée, nous ne compterons plus. La France aura vécu. On a déchiré, l'autre jour à Lille, le drapeau national, devant un ministre de la République qui ne reconnaissait que le drapeau des socialistes cosmopolites. « Jamais, dit Drumont, on n'a procédé à la démolition d'une nation avec plus d'entrain, de virtuosité et de méthode. » Il faut convenir que les visées du gouvernement s'affichent avec une certaine crânerie. Celui-ci ne sait-il pas que le peuple de France émasculé par un long régime de hontes et de dilapidations, n'a plus l'énergie nécessaire pour le renverser ? Ce peuple assiste impassible à la grâce des traîtres et à l'emprisonnement des patriotes. Nous ne sommes plus au temps où il se faisait le défenseur des faibles. La Force prime le Droit !

Un petit peuple de laboureurs et de mineurs combat seul pour sa liberté contre de puissants pirates, faisant ainsi revivre l'héroïsme que l'Europe ne connaît plus. Puisse-t-il vaincre et faire mentir la nouvelle devise de l'Angleterre : La Force prime le Droit !

---

## POST-SCRIPTUM

---

Plus « je vas en avant », selon l'expression du Béarnais, plus je demeure convaincu de la nécessité pour l'État de décentraliser l'administration française, qui par ses rouages inutiles, par ses innombrables fonctions, plus inutiles encore, contribue pour une large part à nous conduire vers la ruine, qu'il serait peut-être possible encore d'éviter<sup>1</sup>. Mais, pour atteindre ce but, il faudrait que nos gouvernants eussent un idéal opposé aux préoccupations de l'esprit très étroit qui les guide dans l'accomplissement de desseins, les uns ouvertement affichés, les autres hypocritement poursuivis, sous l'impulsion de sociétés cosmopolites très puissantes; car, ici, étant chez moi, je puis ne rien cacher de ma pensée. Ces sociétés dirigeantes cherchent ostensiblement à détruire dans

<sup>1</sup> Voir le livre récent de M. Léon Poincaré : Vers la ruine.

*l'âme française le sentiment national. Leur devise est celle-ci : Ni Dieu, ni maître, ni patrie. Afin qu'elle devint une vérité, on a recruté, autant qu'on l'a pu, des professeurs et des chefs ayant des attaches étrangères, des liens de parenté cosmopolite, maîtres qui, inconsciemment parfois, et souvent cyniquement, prêchent la guerre contre les traditions françaises, contre les institutions, remparts de l'intégralité du sol et sauvegarde de notre honneur. N'est-il pas certaine dynastie qu'on a comblée de grades et de directions, parce qu'on la savait anti-française, parce qu'on connaissait ses projets pervers ? Cette bande de Sans-patrie s'est abattue sur notre pays pour le corrompre, pour le trahir, pour le désorganiser, pour le salir si possible aux yeux du monde, attentif et intéressé à notre faiblesse et à nos divisions. Jamais encore on n'avait assisté au spectacle de l'or, quêté dans l'Europe entière, un or souillé de toutes les rapines, de toutes les misères, de tous les vols, tombant comme une avalanche sur les grands, sur les petits, pour prix de leur conscience, et de leurs services vendus à l'infamie, à la trahison, en un mot aux ennemis de la patrie française. Et pourquoi les pouvoirs publics nous apparaissent-ils comme les complices de ces corrupteurs ? C'est qu'eux-mêmes tiennent*

*leurs situations d'une source impure, de votes achetés et vendus, dont ils se transmettent le secret infamant. N'avons-nous pas successivement traversé « le wilsonisme, le panamisme et le dreyfusisme », étapes où ils marchaient dans la boue, dans l'illégalité et l'arbitraire ?*

*Comment ce pays de chevalerie assiste-t-il impassible à tant de hontes ? C'est que depuis nos revers militaires, depuis notre défaite si légèrement préparée, que les fautes du gouvernement impérial rendaient pour ainsi dire inévitable, la conscience française ne s'est pas ressaisie. Les ressorts s'en sont distendus, sans qu'aucune main virile ait tenté de les remonter et de leur rendre un fonctionnement normal. Dans ces derniers temps, quelques citoyens de grand cœur se sont réunis sur plusieurs points, faisant entendre leurs protestations indignées, échos affaiblis de masses populaires sans cohésion, divisées par les partis. Les discours magnifiques de ces citoyens, le clairon d'un poète-soldat sonnaient en vain dans cette symphonie, dont le beau titre : « La Patrie française », ne suffisaient pas pour électriser les masses désorientées, affaiblies, insensibilisées, anémiées, sans principes et sans foi, masses divisées en deux camps ennemis, à la veille d'en venir aux mains : c'est la guerre civile à brève échéance et le triomphe*



*prochain de certaine école, officiellement représentée dans le ministère actuel. Elle est dans la place et y restera, jusqu'au jour où elle aura tout bouleversé, tout dilapidé, comme elle le fait partout où elle agit administrativement, jusqu'au jour où les caisses étant vides, les différentes fractions de l'école se battront, entre elles, pour exercer un pouvoir de dissolution sociale et, peut-être, de sang !*

*Une suprême ressource nous restait en cas de cataclysmes faciles à prévoir — l'armée ! Hélas ! les Sans-patrie, qui se sont faits Français pour nous trahir plus facilement, prenant pour alliés les étrangers, les socialistes des deux mondes et même des chefs d'Etat, ont comploté la perte de cette armée nationale, sur laquelle ils déversent l'injure, appelant sur elle la loi de suspicion et jusqu'aux plus indignes traitements. On décapite maintenant l'armée comme on a frappé la magistrature. Les chefs connus par leur savoir, ou les services rendus à la patrie, sont marqués du signe des victimes, abreuvés de disgrâces, et finalement sacrifiés à la haine des cosmopolites, des vendus et des traîtres. Les grands chefs, que l'ennemi pouvait redouter, se voient privés de leurs commandements et remplacés par des officiers d'antichambre. Et si un soldat, après mille*

*luttés héroïques dans des pays sauvages, plante le drapeau de la France sur un point du globe, on enlève cet étendard, autrefois respecté, et on désavoue le héros. Quand ses compatriotes, fiers de lui, veulent l'acclamer, on le traite en prisonnier, l'enlevant aux ovations de ses camarades, aux acclamations des foules. On dirait que la gloire militaire gêne nos gouvernants, à les voir si après à la diminuer. Et pendant que les empereurs et les reines comblent de faveurs leurs soldats heureux, le cri de : Vive l'armée ! est à Paris considéré comme un acte hostile au pouvoir ; mieux encore, il est poursuivi comme un délit !*

*Si les penseurs n'eussent, dès longtemps, proclamé l'incompatibilité des armées avec le régime démocratique, si Renan n'eût écrit que « la démocratie était le plus fort dissolvant de l'organisme militaire », si l'un des nombreux ministres qui se succèdent, incessamment, au pouvoir, n'eût déclaré solennellement que l'existence de l'armée, sous la République, équivalait à un « miracle », on s'étonnerait d'un tel traitement. Mais il est dans la force des choses, dans la logique impitoyable. Nous touchons au rêve de certains politiques actuels : le licenciement de l'armée, remplacée par la nation armée, vulgairement appelée garde nationale. Quand ce projet de-*

viendra une réalité, l'emploi des traîtres se trouvera de fait supprimé et nous n'aurons plus de pensions à leur servir. Nous atteindrons alors la dernière étape, vers laquelle nous mettent en marche les grands électeurs de la dernière Présidence. M. Thiers, qui occupa la première, semble avoir prévu cette fin misérable ; aussi est-il douteux que du haut de sa demeure dernière il applaudisse au spectacle.

En effet, il est lamentable. La décadence apparaît partout : la France a perdu son rang parmi les nations qui, toutes en Europe, nous forcent à capituler devant leurs prétentions. Et, quand notre unique ami nous tend la main, nous la repoussons, afin de ne pas déplaire à l'ennemi héréditaire. Il en est de même en finance, en commerce, en industrie, en natalité ; partout nous perdons la première place. Et pour peu que les grèves, qu'on semble favoriser, continuent, la ruine du commerce achèvera la ruine industrielle et financière. Les ateliers nationaux, déjà en marche à Paris, sous le prétexte d'une Exposition qui, peut-être, n'ouvrira pas, dicteront, alors, au Gouvernement leur volonté. Seuls les beaux-arts nous maintiennent à la tête des nations voisines, ou simplement à leur niveau. Comme l'Allemagne, comme

l'Italie, la France ne produit plus de compositeurs. Les derniers ne laissent pas de successeurs. L'architecture, elle aussi, s'abaisse au point de blesser nos regards, quand nous suivons la principale artère de Paris, l'avenue des Champs-Élysées, où fleurit impudemment le style américain. Et voilà comment finit l'architecture française qui étonna le monde de ses splendeurs pendant de longs siècles !

Ce n'est plus seulement la terre, qui meurt, comme le montre M. René Bazin dans des paysages exquis, pleins de mélancolie, c'est la patrie. Qui la ramènera vers ses traditions, dont le scepticisme d'un Anatole France et l'indifférence d'un Vogüé, deux vilaines maladies, cousines germaines, ne se soucient guère ? Car ces deux noms appellent l'appareillement ; tels deux chevaux de couleur différente, que leurs allures semblables désignent pour former une paire. Tous deux vont bien ensemble : le plébéien avec une forme plus aristocratique, le gentilhomme avec un champ d'idées plus vaste. Et, cependant, il a pastiché le titre d'un confrère. Et pourquoi ? Quels sont donc, dans ses livres, les morts qui parlent ? Je vois bien la terre mourir, mais je n'entends pas la voix des morts, la voix des ancêtres, parlant de prospérité et de gloire. Pour écouter les voix, il faut la foi et l'amour

d'une Jeanne d'Arc. Et les personnages de M. de Vogüé, comme ceux de M. A. France, ne croient à rien et n'aiment personne. Voilà le mal du temps présent. Ce mal, dont nous mourons, c'est l'égoïsme, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Et l'égoïsme, loin d'enfanter l'amour, suscite la haine. Or, la haine détruit et ne féconde pas. L'un des héros de M. de Vogüé, un savant, dit, cependant, cette phrase juste : « Le passé nous abrite et se prête à nos évolutions quand on le respecte ; il se venge et nous écrase sous ses pires débris quand on le démolit aveuglément. » L'auteur du livre aurait dû, à ce moment, interroger les voix du passé, mais « il regagna son logis avec le remords d'avoir fait déjà, au hasard des mouvements réflexes, sa petite part inconsciente de besogne absurde et de destruction méchante. » Je veux croire que le « remords » de l'ancien député traduit bien sa pensée ; et il me plaît de rapprocher ce mot de la réponse de M. A. France aux sectaires des loges, conducteurs du char de l'État, aujourd'hui embourbé : « Ceux qui détruisent l'espérance dans les âmes sont cruels. » Il y a là, ce semble, un commencement de pitié et la pitié peut conduire à l'amour. La route parcourue par les deux écrivains, que je viens de citer, est déjà si longue que je me prends à douter

qu'ils veuillent la refaire en sens inverse. Ces semblants de promesses ne sont, peut-être, que des boutades, dont ils ne se soucient plus le lendemain. Toutefois leurs écrits restent et ils auraient mauvaise grâce à nous reprocher nos illusions, ne pouvant en charger notre naïveté. Avec eux la naïveté n'est pas de mise et, d'ailleurs, elle ne s'érigerait pas aux antipathies qu'ont fait naître, en nous, l'Orme du Mail et plus encore l'Anneau d'Amétyste, que j'ai, dans le temps, signalé aux indignations de mes lecteurs, avec d'autant plus d'énergie que la forme charmante de l'auteur rend ses idées plus dangereuses.

Il est encore une chose à noter : en cette fin de siècle, le mal, seul, va jusqu'au bout ; le bien reste à mi-chemin, le plus souvent. Si les agitations de quelques patriotes ont avorté, c'est qu'ils ne veulent pas couper le mal dans sa racine. Les haineux, au contraire, fortement organisés, poursuivent leur but — enlever à la patrie la garde de sa sécurité et de notre honneur et aux déshérités de la fortune leur soutien moral, dans la lutte pour la vie. La responsabilité qu'on ne rencontre, nulle part, dans le gouvernement, est tout entière dans la secte qui règne et gouverne ouvertement. C'est du « Temple » que viennent les Présidents, les ministres, les lois et

ceux qui les font. Ce n'est un secret pour personne. Jamais milice ne fut mieux organisée, jamais chef mieux obéi. Un signe de lui et le moins qualifié des adeptes passe au premier rang. Telle est la puissance des sociétés secrètes. Il n'a fallu rien moins que la haute conscience de l'armée, pour que le cosmopolitisme vint se briser, à Rennes, sur sa forte cuirasse, encore intacte, malgré les assauts répétés des vendus et des révolutionnaires, réunis pour l'assaut à la société, assaut dont un juif infime ne fut que le prétexte.

Pour distraire le pays de ces infamies, on a inventé des complots contre l'État, arrêtant les citoyens, crochetant leurs serrures, saisissant leurs correspondances, les retenant en prison pendant des mois, sans prendre même la peine de leur en donner la raison. Jamais le gouvernement d'un autocrate n'avait étalé plus de dédain pour la liberté. Jusqu'ici, les Loges n'avaient mis hors la loi que les moines, maintenant le jacobinisme triomphant s'en prend aux citoyens qui protestent contre l'abaissement et la ruine de leur patrie et qui, courageusement, crient leurs tristesses et leur dégoût, avant leur départ pour l'exil.

Nous arrivons à un tournant de notre histoire où le peuple de France, s'il ne veut périr, reviendra aux traditions qui firent sa

grandeur. Bismarck, rêvant une France amoindrie, ruinée, enfin une puissance de second ordre, nous empêcha de les reprendre. Puisse son plan ne pas recevoir une complète exécution et rappelons-nous la parole d'Hamlet : Être ou ne pas être !

PUBLICATIONS DE LA LIBRAIRIE PERRIN ET C<sup>ie</sup>

- HELLO (ERNEST). — *L'Homme*. La vie, la science, l'art. Ouvrage précédé d'une introduction par M. Henri Lasserre. 5<sup>e</sup> édit. 1 vol. in-16..... 3 50
- *Le Siècle*. Les Idées et les Hommes, avec une préface de M. Henri Lasserre 4 vol. in-16, 3<sup>e</sup> édit..... 3 50
- SERRE (JOSEPH). — *Ernest Hello*. L'homme, le penseur, l'écrivain, 1 vol. in-16, avec un portrait en taille-douce..... 3 50
- O'MEARA (KATILEEN). — *Frédéric Ozanam*, sa vie et ses œuvres, précédées de quelques pages inédites de M<sup>me</sup> AUGUSTUS CRAVEN, née LA FERRONNAYS 4 vol. in-12..... 3 50
- COCONNIER (R. P. MARIE-THOMAS). — *L'âme humaine*. Existence et nature. 1 vol. in-12..... 3 50
- ROTOUR (ANGOT DES). — *La morale du cœur*. Etude d'âmes modernes avec une préface de M. FÉLIX RAVAISSON. 1 vol. in-12..... 3 50
- BREMOND D'ARS (LE COMTE GUY DE). — *La vertu morale et sociale du christianisme*. 1 vol. in-12..... 3 50
- *Les temps prochains*. La guerre. — La femme. — Les lettres. 1 vol. in-12..... 3 50
- ROD (ÉDOUARD). — *Les idées morales du temps présent*. — Ernest Renan. — Schopenhauer. — Emile Zola. — Paul Bourget. — Jules Lemaitre. — Edmond Scherer. — Alexandre Dumas fils. — Ferdinand Brunetière. — Le comte Tolstoï. — Le vicomte E.-M. de Vogué. 5<sup>e</sup> édit. 1 vol. in-12.... 3 50
- *Le sens de la vie*. Ouvrage couronné par l'Académie française. Prix de Jouv. 13<sup>e</sup> édition. 1 volume in-12..... 3 50
- SÉAILLES (GABRIEL). — *Ernest Renan*. Essai de biographie psychologique. 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-16..... 3 50
- *Léonard de Vinci*. — L'artiste et le savant (1432-1519). Essai de biographie psychologique. 1 vol. in-8<sup>o</sup> orné d'un portrait en héliogravure 7 50
- DUCROS (LOUIS). *Diderot*. *L'homme et l'écrivain*. 1 vol. in-16..... 3 50
- GRÉGOIRE (LÉON). — *Le pape, les catholiques et la question sociale*. 3<sup>e</sup> édition, refondue, précédée d'une lettre de son Em. le cardinal Langénieux, archevêque de Reims. 1 vol. in-12..... 3 »
- NICOLAY (FERNAND). — *Les enfants mal élevés*. Etude psychologique, anecdotique et pratique. 1 vol. in-12, 18<sup>e</sup> édition..... 3 50
- Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.
- DOUMIC (RENÉ). — *Écrivains d'aujourd'hui*. Paul Bourget. — Guy de Maupassant. — Pierre Loti. — Jules Lemaitre. — Ferdinand Brunetière. — Emile Faguet. — Ernest Lavisse. — Notes sur les Prédicateurs : Monseigneur d'Hulst, etc., 3<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12..... 3 50
- *La Vie et les Mœurs* au jour le jour. 1 vol. in-16..... 3 50
- MAZZINI (JOSEPH). — *Lettres intimes de Joseph Mazzini*, publiées avec une introduction et des notes par M. D. Melegari. 1 vol. in-16... 3 50
- JOUBERT. — *Œuvres de J. Joubert*. *Pensées et correspondance*, précédées d'une notice sur sa vie, son caractère et ses travaux, par M. Paul de RAYNAL et des jugements littéraires de Sainte-Beuve, Sylvestre de Saey, Saint-Marc Girardin, Geruzez et Poitou. 8<sup>e</sup> édition. 2 vol. in-12..... 7 »
- Le volume de *Pensées* se vend séparément..... 3 50
- *Correspondance* se vend séparément..... 3 50